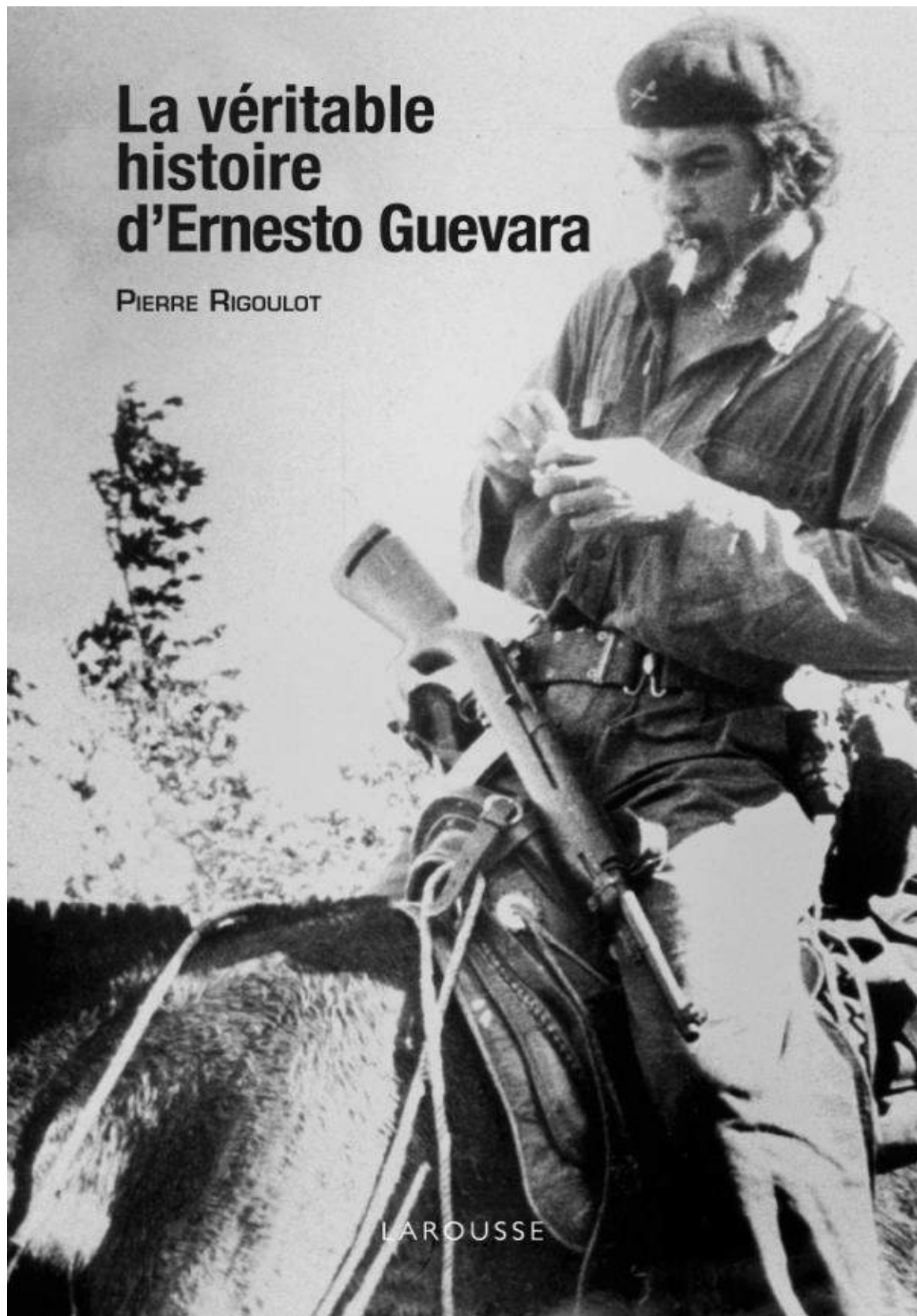


La véritable histoire d'Ernesto Guevara

PIERRE RIGOULOT



LAROUSSE

**La véritable
histoire
d'Ernesto Guevara**

La collection À rebours est dirigée par Emmanuel Thiébaux

Illustration de couverture :

Ernesto Che Guevara, révolutionnaire cubain à Sierra del Escambray (Cuba)
en 1958 - photo colorisée - Ph. © FIA/Rue des Archives

© Larousse 2010

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, de la nomenclature et/ou du texte contenus dans le présent ouvrage, et qui sont la propriété de l'éditeur, est strictement interdite.

ISBN : 978-2-03-584603-7

La véritable histoire d'Ernesto Guevara

PIERRE RIGOULOT

LAROUSSE

Réalité, mythe, icône

La réalité

La réalité du parcours d'Ernesto Guevara est connue des historiens, même s'il subsiste ici et là quelques domaines où les diverses interprétations possibles n'ont guère le moyen d'être mieux étayées qu'elles ne le sont actuellement. On pense aux divergences politiques entre Guevara et Fidel Castro, au rôle des Soviétiques pour soutenir le second et se débarrasser du premier, aux manœuvres de Castro lui-même pour mettre à l'écart celui qu'il allait encenser après sa mort.

Les archives s'ouvriront un jour, même si, comme certaines de leurs sœurs soviétiques, elles doivent être « conservées pour l'éternité ».

Le mythe

Le mythe qui s'est construit autour d'Ernesto Guevara en fait un homme lucide, droit, courageux, prêt, pour établir la justice et la fraternité entre les hommes, à se battre jusqu'à son dernier souffle.

Cette dimension combattante est centrale : celui qu'on appelle avec une nuance de familiarité « le Che » est présenté comme l'archétype du Juste refusant les compromis, mais aussi comme le dernier avatar d'un David prêt à donner sa vie pour terrasser le Goliath impérialiste et ses divers agents latino-américains, congolais ou boliviens.

Sans doute le mythe s'est-il nourri, comme souvent, des éléments d'un réel dont il a fait son miel. Guevara est effectivement en 1967, lors de son dernier combat, un homme quasiment seul. Castro a délibérément fait savoir deux ans auparavant à l'opinion mondiale que le Che avait quitté Cuba, mais aussi renoncé à la nationalité cubaine et à toutes ses charges au sein de l'État ou du Parti. Et, si quelques hommes l'accompagnent dans son entreprise bolivienne, la dernière, ils forment un commando-suicide plus qu'un groupe solidement implanté dans un milieu qu'ils connaissent bien, et une troupe applaudie de loin plus qu'un détachement soutenu au plus près.

Cette solitude, jugée poignante par beaucoup, ce combat perdu d'avance constituent en eux-mêmes autant de matériaux pour décrire et enjoliver cette geste héroïque, même si la réalité est, sans doute aucun, plus prosaïque et même plus sordide que les images et les rêves qui ont pu s'en nourrir.

Qui, en effet, s'est engagé tête baissée dans cette Bolivie qu'il ne connaissait pas ? Qui s'imaginait que ce qui avait une fois réussi à Cuba réussirait à nouveau, en plein milieu du continent sud-américain ? Guevara.

Les conditions, les hommes, les solidarités dont bénéficiait la guérilla n'étaient pourtant pas les mêmes. Ni les lieux, ni le contexte politique, ni la conjoncture. Loin du portrait enjolivé et magnifié qu'on en a donné trop souvent, en effet, Guevara s'est avéré un homme têtue, lesté d'idées simples pour ne pas dire simplistes, persuadé qu'un monde en noir et blanc – le nôtre – requérait seulement quelques individus minoritaires mais décidés pour créer des situations nouvelles et prometteuses, aider les peuples à prendre conscience de leurs forces et à vouloir en découdre avec leurs oppresseurs. Un homme pour qui les ennemis n'étaient que des obstacles qu'il fallait vaincre, et donc tuer, un halluciné certain que des révolutions allaient éclater un peu partout. En Amérique latine ou en Afrique ? Sur ce point, les jugements du Che fluctuaient, au gré des conjonctures, mais ces bouleversements étaient inéluctables et apporteraient, avec le socialisme, prospérité et bonheur, à Cuba comme partout.

Les études les plus minutieuses sur le « vrai » Guevara ne laissent plus de doute sur sa simplicité et sa brutalité. Certaines laissent même entrevoir un fanatisme, des exigences à la lisière du sadisme et un goût inquiétant de la violence. Le mythe du guérillero héroïque est en effet depuis quelques années revisité, comme on dit, dans des travaux comme *la Lune et le Caudillo*, le livre précurseur de Jeannine Verdès-Leroux¹, et plus récemment *la Face cachée du Che*², de Jacobo Machover, *C'era una volta Il Che*, de Leonardo Facco³, ou *Ernesto Che Guevara, Mito y realidad*, d'Enrique Ros⁴, dans des revues comme *Historia*⁵, dans des articles comme celui de Rui Ramos (« Le mépris du Che⁶ »), dans *El País*⁷ ou *le Monde*⁸.

Sans oublier la vingtaine de pages justes et magnifiques d'un Régis Debray qui, bien après la Bolivie, a désormais tout compris du Che⁹.

Toutes ces critiques se rejoignent dans la dénonciation du mythe guévariste qui n'a plus en France que quelques défenseurs comme Michael Löwy et Olivier Besancenot.

Nouvelles pistes

Les pages qu'on va lire poursuivent donc en un sens une œuvre déjà commencée. Mais à ne pas reprendre la visée exhaustive propre à toute biographie savante, à ne pas s'en tenir à une approche monocolore, comme les hagiographies ou les pamphlets, elles s'engagent dans des voies nouvelles, éclairant de près certains détails de la biographie du guérillero argentin, tentant d'entrer au plus profond de sa psychologie et mettant ainsi en évidence les contrastes entre constat et invention, ombre et lumière, réalité et mythe.

L'icône

Ces pages le soulignent aussi : malgré la pertinence de bien des mises en cause, celles-ci ne suffisent pas. Même écaillés, rongés et fatigués, ni le mythe ne tombe ni la statue ne descend de son piédestal. La référence à Guevara dans des luttes comme la grève générale de la Guadeloupe en février 2009 fut très appuyée, sa popularité semble presque intacte en Amérique du Sud, des millions de tee-shirts adolescents ou militants le portent en effigie de par le monde et lancent encore à la face de tous son regard farouche. De « braise », dirait notre facteur trotskiste¹⁰.

Ce n'est pas une bonne nouvelle pour « le Che » : si ce dernier atteint une dimension nouvelle qui empêche qu'on passe de la critique et de la déconstruction de son mythe à l'atténuation de sa popularité, c'est qu'il est de moins en moins un mythe et de plus en plus une icône.

Che Guevara est désormais, et de plus en plus, le signe de tout autre chose que lui-même. Un prête-nom pour la justice, l'altruisme, l'amour de la vérité, et toutes les qualités qu'on voudra. Un vivant qui cache un mort,

un pacifique qui masque une brute. Et, pour beaucoup, un porte-parole commode. Une facilité. Un raccourci paresseux pour adolescents et militants gauchistes en quête de couleurs, de drapeau, de gri-gri, de justifications.

Une jeunesse qui ne passe pas

« Un sens qui tourne sur lui-même et qui tombe en arrière de soi »

Pascal Quignard

Il était une fois un jeune garçon appelé Ernesto. Ernesto Guevara de la Serna. Né à Rosario, en Argentine, il avait été élevé dans une famille originale, bohème : ses parents étaient de riches marginaux, méprisant leur milieu pour son conformisme mais profitant de ses avantages, et mangeant avec allégresse l'argent qui leur avait été légué dans des entreprises aussi folles l'une que l'autre. Celia de la Serna avait hérité de grands domaines agricoles. Révoltée, volontaire, une des premières Argentines à posséder dans les années 1920 un chéquier à son nom, elle se coiffait à la garçonne et se promenait au volant de sa voiture sur la rue Florida, une artère élégante de Buenos Aires, avec à ses côtés Ernesto Guevara Lynch, le futur père du Che. D'après ce dernier, les études « ne servaient à rien », et il abandonna bientôt ses cours d'architecture. « Plutôt me flinguer que m'asseoir devant un bureau », avait-il déclaré.

Les jeunes gens se marièrent et purent voler de leurs propres ailes. Ils partirent à l'extrémité nord du pays, dans un vaste territoire propice aux aventuriers de leur espèce, sur les rives du haut Paraná, en zone tropicale. Leur but : faire pousser du maté, qui donne une sorte de thé vert et amer dont raffolent les Argentins. On pouvait ainsi faire fortune, paraît-il.

Il fallait défricher. Ils défrichèrent. Mais, à peine installés, ils rêvèrent d'autre chose. Les gerbes de maté, qu'ils négligeaient d'expédier, pourrissent sous les hangars... Les finances du couple se dégradèrent.

Après la naissance d'Ernestito – le « petit Ernesto », le futur porteur d'icône – la situation se détériora encore : la crise économique argentine qui faisait écho à celle d'Amérique du Nord les poussa à partir, autant que la volonté d'échapper à l'air surchargé d'humidité de la région. Le petit

garçon manifestait en effet une propension inquiétante à des crises d'asthme. Ses parents déménagèrent.

L'asthme

L'enfance, l'adolescence et la jeunesse d'Ernesto ne présentent guère d'exploits ni de faits vraiment saillants à rappeler. Pas de quoi bâtir une hagiographie ! Il est beau, réussit sans difficultés particulières dans ses études, se montre curieux et inventif mais sa santé n'est pas bonne.

D'aucuns verront dans son asthme la manifestation psychosomatique d'un appel au secours adressé à ses parents, du désir qu'ils se penchent sur lui et ainsi se rapprochent, eux qui s'éloignaient l'un de l'autre, et qu'ils chassent une atmosphère devenue irrespirable. Plus tard, comme par hasard, cet asthme apparaîtra avec violence lors des tensions entre Guevara et Fidel Castro, quand par exemple le *Lider maximo* fera reproche au Che d'un manquement, d'une erreur, et semblera le repousser.

Les troubles de l'enfant présidaient aux décisions de la famille. « L'asthme d'Ernesto commença d'affecter nos décisions, écrit le père. Chaque jour imposait de nouvelles restrictions à notre liberté de mouvement et chaque jour nous nous trouvions davantage à la merci de cette satanée maladie¹¹ »...

Le rapport de Guevara à son mal sera, sa vie durant, puissant, passionnel. Sans trop forcer le trait, on peut dire qu'il l'aura bien cherché en décidant d'aller se battre dans une île tropicale, humide, comme l'est Cuba, une île où le taux d'asthmatiques était un des plus élevés du monde occidental.¹² Comme s'il fallait aller là où « ça lui ferait mal », là où son moi serait le plus humilié, meurtri. Ce que dit l'asthmatique Guevara n'est pas seulement que l'air est irrespirable, c'est que lui, individu particulier avec ses problèmes de santé propres, est de trop... Cette dévalorisation, cette autodestruction, n'allait pas de soi : appréhendée sur un mode névrotique, elle était voulue et refusée à la fois.

Voulue ? Guevara cultivera son asthme en fumant le cigare avec persévérance, s'assurant ainsi qu'il le suivrait toujours, rendrait sa vie

difficile, et récurrents les moments d'une confrontation à des obstacles à couper le souffle.

Refusée ? Ces obstacles, il voulait les surmonter, répétant compulsivement une attitude devant la vie relevée par certains de ses biographes : « Il a toujours vécu en essayant de se prouver qu'il pourrait faire ce qu'il ne pouvait pas faire, et de cette façon, il a développé une étonnante force de caractère¹³ » et une autorité exigeante envers les autres. Il s'obligea, il se dressa et comme le dira lumineusement Debray, « la maîtrise de soi, la face noble du masochisme, le Che l'a poussée jusqu'à la volonté de la volonté, comme un formalisme de l'ascèse. À force de mater un corps rétif, il a appris à mater les autres, par un retournement de dureté. Ses exigences envers ses hommes, son implacable et rigoureuse discipline dans la guérilla sont là¹⁴ »...

Son ami Fernandez Mell, camarade de guerre et médecin, racontera les étranges remèdes qu'il se concoctait : « Le Che se mettait de l'adrénaline dans son nébuliseur, cela lui dilatait les bronches. L'adrénaline l'intoxiquait et provoquait des douleurs au ventre et de terribles maux de tête, il prenait en plus du sérum à la cortisone, qui est un anti-inflammatoire, et buvait beaucoup pour diluer l'adrénaline dans l'organisme. Elle était terrible, et en même temps étrange, cette maladie¹⁵. »

Bien plus tard, alors que sa vie allait s'achever, il rapporta ce dialogue avec un de ses camarades d'aventures en Bolivie :

« Tamayo : L'asthme ne serait pas un problème psychique ?

Guevara : – Oui, je sais que c'est psychique. C'est pourquoi j'utilise ce petit appareil ; et si je le jette, comme c'est psychique, j'ai encore plus d'asthme.¹⁶ »

Les Guevara s'installèrent à Buenos Aires et d'abord dans le quartier de Flores, un quartier chic qui pouvait flatter leur folie des grandeurs, mais qui se révéla bientôt trop humide lui aussi.

La famille repartit et l'on ne la suivra pas dans le détail de ses

pérégrinations, mais il faut imaginer le père changeant sans cesse de métiers et de lieux de résidence, et la mère, on ne peut moins maîtresse de maison mais généreuse, invitant à sa table quiconque se présentait : on poussait livres et papiers, et, quand il n’y avait plus de nappe, on mettait des feuilles de journal et l’on s’attablait.

Cette maison bohème ne connaissait pas d’horaires pour les repas mais débordait de livres... Clairement « de gauche », on y soutenait la République espagnole et *los Rojos*, les Rouges, les républicains, au point qu’une des chiennes de la maison fut baptisée Negrina¹⁷...

Faisant mille projets mais n’en réalisant durablement aucun, dépensant son argent à séduire des demoiselles au point d’oublier parfois que sa famille était sans le sou, tel était le père de Che Guevara... Après la séparation du couple, pourtant, il venait parfois retrouver ce qui avait été sa famille et dormait dans un fauteuil que son ex-femme lui tendait...

À la recherche d’hier

Se rend-on compte, et c’est extraordinaire, que tout le Che ou presque est déjà là, à l’âge de 5 ans ? Le Che, qui ne quittera jamais, même dans les pires moments de la lutte armée, sa gourde à maté ; le Che qui finira sa vie dans une nature hostile ; le Che qui méprisera l’argent et le bien-être au point de contribuer à la ruine de l’économie et des finances cubaines ; le Che, qui pratiquera une guerre de mouvement, sans cesse menacé par des forces hostiles mais cherchant une zone plus sûre, un cadre meilleur d’où il rebondirait – il en était persuadé. Il n’aurait pas Dieu à ses côtés alors, mais l’Histoire, qui le valait bien, et son envoyé sur terre, qu’il rencontrerait au Mexique et suivrait à Cuba.

Son père déjà, après chaque échec professionnel, savait de source sûre qu’il réussirait à forcer son destin, « la prochaine fois ». Mais ce côté fantasque ne nuisait pas au développement de l’intelligence de son fils aîné. Ernesto se montra bon élève puis bon étudiant. Il choisit la médecine et si, non sans raison, le bruit court ici et là qu’il n’a pas obtenu ses derniers diplômes, c’est qu’il était plus intéressé à courir le vaste monde qu’à fréquenter les salles d’hôpitaux.

Sans attache, comme son père, Ernesto rêva toujours d'horizons nouveaux : il voulait voir le Pérou, l'Amérique centrale, les États-Unis, l'Europe et la Chine. Rien n'aurait pu lui faire plus plaisir que de voir Paris ou l'île de Pâques « et ses femmes accueillantes » (comme quoi même les futurs mythes peuvent croire à d'autres mythes !).

À vrai dire, nombre de ses caractéristiques de jeunesse se retrouveront plus tard, inchangées, parfois à peine transposées, à l'âge adulte. Son côté « hors la loi », par exemple, quand il brise des lampadaires urbains au lance-pierres, ou quand il défèque, gamin, sur les touches d'ivoire du piano à queue de ses parents. Son côté trompe-la-mort aussi, quand il se lance dans des entreprises sans fondement, qui feront l'admiration de ses jeunes amis : boire de l'encre à la bouteille, manger de la craie, grimper à des arbres interdits, passer au-dessus d'un gouffre en utilisant un pont de chemin de fer, explorer un puits de mine abandonné, etc.

Les uns diront qu'il n'avait peur de rien. D'autres parleront d'inconscience ou de manque de mesure, les troisièmes un sens insuffisant des réalités matérielles ou symboliques.

Il faut le voir, cherchant à gagner ses premiers sous en conditionnant un insecticide de sa fabrication qui empeste la demeure familiale ou tentant de revendre des lots de chaussures achetées à bon marché – et pour cause : nombre d'entre elles étaient dépareillées¹⁸ ! Le jeune Guevara était moins un étudiant en médecine qu'un rêveur sympathique et irréaliste qui tournait le dos à ce que font les jeunes gens de son entourage et refusait de suivre la même route qu'eux¹⁹.

Même ses études de médecine donneront lieu à quelques épisodes savoureux : des histoires de lapins et de cochons d'Inde sur le balcon, à qui il injectait dans les conditions scientifiques qu'on imagine des produits cancérigènes, ou des récits de jambe récemment amputée, transportée avec une discrétion toute relative dans le métro de Buenos Aires...

Ernesto Guevara ne supportait pas qu'on l'obligeât à faire comme tout le monde et l'on rapporte la rage folle avec laquelle il accueillait une

punition, une simple réprimande de ses parents ou un refus de céder à ses exigences. Entier, radical et buté, on raconte qu'à l'âge de 15 ans il avait refusé net d'accompagner son père dans une manifestation « à moins qu'on lui donnât un revolver²⁰ ».

Déjà modéré et diplomate, le jeune Ernesto ! Il écrivait des poèmes dont la sentimentalité n'échappera à personne :

*« Mourir, oui, mais criblé de
Balles, transpercé d'une baïonnette, sinon, merci bien.
Noyé ? non merci...
Une mémoire qui dure plus encore que mon nom.
Pour cela combattre, mourir en combattant... »*

Il avait rédigé sa première « œuvre », restée heureusement inédite, vers 15 ans. Il l'adressa à son père et lui donna comme titre *Angoisse (Ça va)*. Titre en espagnol ainsi qu'en anglais. Pour marquer son déchirement ? Son envie de connaître l'autre monde, celui des mauvais Yankees, en même temps que celle de rester dans la patrie sud-américaine ?

Provocation crasse...

Provocateur ? L'adolescent le fut, mais il fut surtout furieusement en rupture avec les règles communes. Comment comprendre autrement qu'il aimait à rester trois semaines avec la même chemise ? Qu'il déféqua un jour par la fenêtre d'un hôtel ? Qu'il ait été mis à la porte de l'appartement d'une amie tant il l'avait sali et mis en désordre. Qu'il se livra à des expériences biologiques sur des restes humains infectés sans précaution aucune ?...

La saleté l'enchanté, il est vrai. Et il traînera toute sa vie avec lui le surnom de *Guaro*, de cochon... La première impression qu'aura de lui sa seconde femme, Aleida March, fut qu'il était maigre et sale... Le souvenir de son instructeur militaire était qu'on l'appelait « El Che », certes, mais aussi « El Chancho », le cochon, le saligaud, « pour son attitude négative face à la toilette. Il avait toujours une odeur qui rappelait le rognon bouilli », affirmera son professeur de guérilla²¹ !

On pourrait multiplier ces premières annotations sur sa saleté et une fascination infantile pour les excréments après qu'il eut survécu au débarquement du *Granma*. Ainsi son commentaire peu ragoûtant d'un repas qu'il fait avec d'autres combattants chez des paysans : après être resté sans manger pendant des jours, note-t-il, tous se jetèrent sur la nourriture qu'on leur offrait et se goinfrèrent. Guevara souligne alors, non sans plaisir, la diarrhée de Juan Almeida, un de ses compagnons du *Granma*, futur membre du Bureau politique du PC cubain, et « les marques d'ingratitude de leurs intestins à l'égard de leurs hôtes²² ».

Cela ne changera guère après le succès de la révolution. Nombre de témoins se souviennent de ce qu'il fit de l'ancien building des services financiers : quelque chose de bientôt souillé, dégradé et « désorganisé », avec des papiers traînant partout... « En quinze jours, tout avait changé », s'indigne l'un d'eux²³. Pour faire des économies, il proposa de supprimer la moitié des W-C. Et, quand un de ses lieutenants lui fit remarquer que, Révolution ou pas, le peuple continuerait d'aller aux toilettes à peu près au même rythme, Guevara lui aurait rétorqué mi-sérieux, mi-plaisantant : « Pas l'Homme nouveau : lui, pourra se sacrifier²⁴ ».

En Afrique, en 1965, un Congolais l'observe. Guevara, dit-il, écoutait les radios françaises, écrivait le soir et « ne se lavait pas tous les jours. On ne le voyait pas souvent descendre se baigner à la rivière²⁵. » Et s'il est vrai que la révolution n'est pas un dîner de gala, pour reprendre la formule de Mao, ni la guérilla en Bolivie le meilleur cadre pour se pomponner, on lit dans son *journal*, en mai 1967 : « Quand je me suis réveillé j'étais très soulagé mais j'avais fait sous moi comme un nourrisson. On m'a prêté un pantalon, mais faute d'eau, je pue la merde à une lieue²⁶. » Cinquante-neuf pages et quatre mois plus tard, même registre : « J'oubliais de signaler un événement : aujourd'hui, après un peu plus de six mois, j'ai pris un bain²⁷. »

L'errance, déjà

Il partit une première fois pour un long périple sur un vélomoteur à l'âge de 22 ans. Il repartit à la fin de l'année suivante, au milieu de ses études,

avec un de ses amis, le jeune biochimiste Alberto Granado. C'est le fameux voyage en moto que le cinéma a immortalisé. Il faut savoir que très vite, au Chili, la moto en question, baptisée la *Poderosa*, rendit l'âme et que la plus grande partie du voyage s'effectua sans elle. On passa donc de l'héroïque et parfois du comique retenu par le film, à plus prosaïque : autostop, autobus, train, etc.

Il avait bien pensé se marier avec Carmen Fereyra, une jeune fille de bonne famille, surnommée Chichina... Mais la résistance des parents de cette dernière et sa propre volonté, au fond mitigée, l'emportèrent. Il poursuivit donc sa divagation avec son ami, de Chili en Pérou, de Brésil en Équateur, de Colombie en Venezuela. Si les États-Unis ne figurent pas au tableau de chasse de l'étudiant en médecine – qui se faisait passer par forfanterie autant que par plaisanterie pour un spécialiste de la lèpre –, ce ne fut pas de son fait : des problèmes de moteur conduisirent le pilote de l'avion qu'il avait pris à faire demi-tour. Jamais Guevara ne connaîtrait Miami...

Des études inachevées

Il est possible qu'il ait passé ses derniers examens de médecine en 1953. Certains en doutent fortement. Ses aspirations au voyage et même à l'errance sont respectables. Mais étaient-elles compatibles avec des examens difficiles comme ceux qui permettent d'obtenir un diplôme de médecin ? Enrique Ros²⁸, celui de ses biographes qui a le plus sérieusement examiné cette question, ne le pense pas. Liste des matières à présenter pour être médecin en Argentine et règlement de la faculté de médecine en main, il pose quelques questions pour le moins dérangeantes pour qui tient à sauvegarder la belle histoire du médecin des pauvres et de l'humanité souffrante : « On sait seulement que cet homme, qui pendant huit mois consécutifs est resté hors d'Argentine, totalement isolé, séparé de l'université et qui, pendant tout son trajet à travers six pays, n'a pas pris avec lui le moindre manuel et, du fait de son absence n'a pu assister à un seul cours à la faculté de médecine, réussit 45 jours après, l'examen de clinique pédiatrique. Peu de jours après, en novembre, ce grand absent réussit ses trois matières : cliniques ophtalmologique, urologique et dermato-syphilographique »...

Ce n'est pas tout : « En décembre 1952, soit en moins de 22 jours de faculté, il réussit 11 matières ! Carrière météorique », ironise encore Ros. Quinze examens – la moitié des épreuves nécessaires pour être docteur en médecine, « réussis en moins de trois mois, sans avoir assisté aux cours ni aux stages pratiques à l'exception des dernières semaines »... Tout cela est difficile à croire en effet, et l'on espère que le journaliste²⁹ qui rapporte que Guevara lui a assuré au cours d'une interview avoir été appelé pour le service militaire « avec le grade de médecin-lieutenant », a en fait mal entendu ou mal interprété ses propos : comme il avait été réformé pour cause d'asthme, le mensonge voire la volonté d'enjoliver la révolution cubaine et ses « grandes figures » seraient évidents.

Il est clair que s'installer comme médecin ne l'a jamais tenté. Lui-même en avait conscience qui s'appelait par dérision « *matasanos* », tueur de bien portants. Cependant l'important n'est sans doute pas de faire le compte de ses certificats ou de ses unités de valeur mais de constater quel faible désir d'être médecin l'animait, comme il le montrera aux premières heures de la révolution castriste.

Toujours vagabond

Guevara est un errant, un vagabond, prêt à aller de-ci de-là, incapable de se fixer et porté à lancer des jugements à l'emporte-pièce devant ses découvertes d'un jour. Lors d'un troisième voyage qui commence en juillet 1953, il se rend en Bolivie où les mines viennent d'être nationalisées et une réforme agraire entreprise. Ces expériences sociales importantes glissent sur lui comme l'eau sur les plumes d'un canard. Il est seulement touriste et déclare : « La Paz est le Shanghai des Amériques... » Bien accueilli par de riches exilés argentins, il parcourt la capitale bolivienne, mais aime aussi la nature, la montagne, la forêt et les ruines incas qu'il visite avec passion. Marchant sur les traces de son père, Guevara a soif d'aventures plus que de diplômes, et rêve de découvrir de nouveaux mondes. Lui-même dira dans une lettre à sa mère qu'il aurait « aimé être un soldat de Pizarre³⁰ ». La référence n'est pas vaine : le jeune homme se passionne pour les ruines antiques précolombiennes et court sans cesse après les traces d'un monde disparu et enfoui... Il tourne le dos

à la réalité brûlante qui l'entoure et se contente de « s'emparer du monde inca par de fiévreuses visites touristiques de ses ruines. Il monte jusqu'à Tiahuanaco et admire la porte du Soleil, hante les musées, flâne, rêve³¹. » C'est la seule aventure qu'il conçoit alors.

Sans doute, aucune vie n'est tout à fait tracée à 25 ans. Mais on admettra sans peine que les grandes lignes d'un caractère sont dessinées à cet âge. Le héros Guevara ne va guère inventer désormais. Façonné par son milieu, installé dans son refus buté du monde immédiat et de ses règles ordinaires, il rêve d'un ailleurs d'autant plus lointain qu'il lui assurerait de poursuivre son errance et de rechercher avec assiduité les lieux où l'herbe est plus verte et l'atmosphère plus tonique...

« Éternel insatisfait »

Cette insatisfaction qui le ronge, il va la transporter bientôt sur le plan politique. Ce n'est pas la recherche de la justice qui va le mouvoir, ni même la haine de l'impérialisme. L'envers du décor du héros révolutionnaire, c'est un petit garçon qui reproduit partout l'incapacité de sa famille à se poser, à entreprendre à long terme, à former une certaine unité. Un petit garçon qui « fout la merde » partout en espérant plus ou moins qu'on s'en scandalisera et qu'on l'aidera à trouver une autre voie. Ou à la retrouver. Sa violence, sa dureté avec les autres, y compris quand ils combattent à ses côtés, sont incompréhensibles hors cette référence à son enfance. Il n'est devenu ce « champion de la justice » que parce qu'à combattre de manière si implacable il faisait payer les autres pour les contradictions qu'il ne savait pas résoudre en lui. Ce combattant de l'impossible relevait à coup sûr du psychiatre, mais, comme le remarque Debray, « eût-il rencontré son Freud que la révolution du xx^e siècle eût perdu un Messie³² ».

Il y a des séances de psychanalyse qui se perdent...

Un héros, donc ? Sans doute, au sens où, comme dans une tragédie classique, son sort paraît scellé dès le début de la pièce. Sans doute encore, au sens où un destin implacable et mortifère le domine : rébellion contre son propre asthme et voyage initiatique en Amérique latine, lutte armée à

Cuba où le pouvoir lui échappe, vision d'un Homme nouveau quand Cuba se range sous la bannière d'une Union soviétique totalitaire, luttés dans « d'in vraisemblables maquis³³ » du tiers-monde, abandonné de presque tous, tels sont les actes de la tragédie, les « stations » du parcours... Mais, pas plus qu'Œdipe pour Sophocle, Guevara n'est tout à fait innocent. Cet entêté, cet inconscient des dangers qu'il court, ce rêveur impénitent de continents nouveaux et de lendemains qui chantent n'est pas tout à fait sorti d'une enfance dont il veut inlassablement retrouver le secret, jusqu'à ce que mort s'en suive. De la tragédie, on bascule alors dans la comédie, et même dans la farce. Guevara répète tout au long de sa vie comme le personnage de Courteline : J'ai 20 ans. C'est le bel âge. J'y resterai jusqu'à ce que mort s'en suive... Sans doute habille-t-il de lumière le bégaiement de sa propre enfance. Vaincre « l'impérialisme américain », en Amérique latine et au-delà, voilà qui parle à tous. L'Homme nouveau et la Révolution mondiale, la solidarité avec tous les peuples et la haine de l'exploitation vous ont une autre allure que les façons de voir d'un petit bureaucrate en manches de lustrine. Mais la posture est analogue. Et lui seul sait qu'il vise le paradis – ce temps antérieur au temps, comme dit si bien Pascal Quignard... Le décor ultérieur, fût-il grandiose, reste un reflet, une répétition de données déjà en place. Son enfance, son adolescence ont toujours été là. L'adolescent bégayait son enfance. L'homme jeune, son adolescence. L'adulte, sa jeunesse.

La Révolution comme compensation

« *Le poumon... Le poumon, vous dis-je !* »

Molière (Le Malade imaginaire, acte III, scène X)

Guevara passe au Panamá, au Nicaragua, au Costa Rica... Le temps des rencontres qui vont bouleverser sa vie approche.

Deux rencontres décisives

Un soir de la fin de l'année 1953, alors qu'il se rend au Guatemala comme des centaines de gauchistes, avec curiosité et sympathie, assister à l'émergence du « socialisme » sous l'impulsion du président Arbenz³⁴, Guevara croise un homme qui va le marquer sérieusement, un vieil homme qu'il voit à peine dans la quasi-obscurité d'un village de montagne. Disons-le tout de suite : ce n'est pas Castro. Mais l'atmosphère est saisissante. Obscurité et voûte céleste étoilée. Le jeune Guevara l'écoute³⁵. Comme il le reconnaît lui-même, les arguments de son interlocuteur ne sont pas neufs. Mais lui, Ernesto Guevara, est prêt à les faire siens : « L'avenir appartient aux peuples et peu à peu ou d'un seul coup, ils prendront le pouvoir, ici et dans le monde entier. Le problème est qu'ils doivent se civiliser et que cela ne peut arriver avant qu'ils aient pris le pouvoir, seulement. Ils deviendront civilisés uniquement en apprenant de leurs propres erreurs, qui seront lourdes et causeront la mort de nombreux innocents. Peut-être ne le deviendront-ils pas et ne parviendront-ils pas à l'innocence parce qu'ils auront commis cet énorme péché contre nature qui consiste à ne pas savoir s'adapter. »

Il lui annonce ensuite qu'il mourra au combat et qu'il ne pourra jamais savoir quelle sera la valeur du sacrifice ainsi consenti.

Discours étonnant, parfois obscur, qui tient de la prophétie et de l'analyse réaliste des fragiles perspectives de l'humanité, fantastique

rencontre rapportée par Guevara lui-même, en marge de son journal de l'époque³⁶. Son commentaire ne l'est pas moins car la vision tragique et un rien pessimiste de son interlocuteur enthousiasme Guevara. Il y voit même une raison de plus pour se lancer dans l'action : « En dépit de ses mots [...], je sais que je serai avec le peuple, et je le sais parce que j'ai vu, inscrit dans la nuit, que moi, l'éclectique disséqueur de doctrines et le psychanalyste des dogmes, je prendrai d'assaut en hurlant comme un possédé les barricades et les tranchées, je baignerai mon arme dans le sang et en pleine folie furieuse, je trancherai la gorge de tout ennemi qui tombera entre mes mains. »

Quel chemin de Damas ! Sans doute répondait-il à ses espérances. Sans cela, peut-on penser qu'aurait suffi une rencontre avec un homme presque invisible dans la nuit, un homme qui énonce et prophétise ? Le voilà définitivement converti à l'idée qu'il faut affronter les Ennemis les armes à la main. Quels ennemis ? Les ennemis du Peuple, on suppose. Mais qu'est-ce qu'un ennemi du Peuple, à quoi le reconnaît-on ? Il ne nous le dit pas. La question est sans doute déplacée...

Contrairement à ce que l'on dit partout, ce n'est pas Castro qui l'a converti, ni on ne sait quel agent secret ou diplomate soviétique. Castro fera mieux, il est vrai : il s'attachera le jeune Argentin de manière indéfectible et transformera ses convictions issues de l'étrange rencontre nocturne en moteur d'action, en engagement politique. À 25 ans, sans doute, Guevara cherchait encore le « Grand esprit directeur », un homme qui lui énonce la Loi – un homme autre que son « copain de père » qui avait arrêté ses études pour de fumeuses raisons idéologiques, courait après le moindre jupon, entreprenait tout et ne réussissait rien, et qui, comme si aucune règle, aucun repère ne comptait, venait dormir chez une épouse dont il s'était séparé. Un père immature, au point qu'Ernesto le sentait parfois plus jeune que lui !

Sa mère lui léguera sa volonté farouche, ses aspirations vagues au socialisme et son goût du désordre. Il aura avec elle une correspondance fournie. Mais le manque se situait pour Guevara du côté paternel, du côté de la Loi. C'est dans cette nuit claire comme le jour que Guevara entendit enfin la voix de l'Histoire et de sa nécessité. Et c'est dans sa rencontre

avec Castro qu'il a pu ensuite la faire sienne et s'y soumettre.

Le romantisme en moins

En décembre 1953, il n'a pas encore rencontré Castro et quand il jure devant un portrait du regretté Staline qu'il luttera jusqu'à ce que les « pieuvres capitalistes » soient annihilées, il nous plonge dans la bande dessinée, dans un monde infantile et simpliste où les capitalistes portent des hauts-de-forme, fument de gros cigares et ne cherchent qu'à pressurer le pauvre peuple. La pieuvre, comme le requin ou la sangsue, autant de caricatures communistes du patronat à l'époque. Guevara les adoptait sans peine. Il tenait ses ennemis ! Il allait pouvoir trancher des gorges.

En même temps, comme Hamlet, Guevara hésitait à assumer le rôle de héraut de la Loi. On ne se débarrasse pas de ses résistances facilement, même si elles ont été en théorie rejetées. Comme pour justifier que ses certitudes intellectuelles ne se transformaient pas tout de suite en actes, il nota dans ses carnets que « l'enthousiasme révolutionnaire dépendait des circonstances et de la bonne santé » alors que « ni l'une ni l'autre ne lui étaient très favorables ».

On changeait souvent et l'on hésitait longtemps chez les Guevara. Alors qu'on nous raconte qu'il se rangeait du côté d'Arbenz et de son expérience socialiste, il fit savoir à sa mère qu'il aurait besoin de dix ans encore pour découvrir le monde... À cette époque, il a déjà fait la connaissance de Hilda Gadea, une jeune femme péruvienne sympathique. Mais il trouve bien « dommage qu'elle soit si vilaine » et fait traîner les choses. Leur liaison va peu à peu se stabiliser, pourtant. Il est vrai qu'il a besoin d'argent et qu'elle peut lui en prêter de temps à autre. Il est vrai aussi – comme c'est romantique – qu'il a « besoin d'une femme qui baise³⁷ ».

Le Guatemala en 1953, ce n'est pas encore pour Guevara le temps du premier engagement, mais celui des premières sympathies. Le temps de l'entre-deux, le temps de registres différents qui coexistent. On a dit qu'il voulait aider les pauvres... Il était sans doute sensible à leur misère, mais ne faisait rien pour eux. On a dit qu'il était bohème et révolté. Certes, mais il ne faut exagérer ni son isolement ni son dénuement. L'ambassadeur

d'Argentine au Guatemala rend visite au jeune Guevara et à son ami Ricardo Rojo... Les hagiographes n'insistent pas sur ces rencontres. Pas plus qu'ils n'insistent sur le fait que la motivation première de Guevara à rester au Guatemala est l'espoir qu'il caresse d'y trouver un petit boulot à l'Institut de la Sécurité sociale... Notre jeune Argentin a en poche une lettre de recommandation pour le directeur de cet organisme et il est bien décidé, « si rien ne se concrétise, à prendre ses sacoches et à émigrer au Mexique³⁸ »...

Malgré la « révélation » du révolutionnaire de la nuit, notre voyageur sans bagage reste donc un touriste et un spectateur. Il est faux de prétendre qu'il devenait à cette époque un militant marxiste. Sans doute était-il plutôt du côté de la révolte et contre l'ordre établi. Marx est une bonne référence pour cela, à 25 ans. Mais Guevara continue à rêver au passé. Alors que la situation se tend encore plus au Guatemala après la découverte, le 17 mai 1953, d'un cargo suédois en provenance de Pologne, chargé d'armes tchécoslovaques, Guevara part en province, près de la frontière mexicaine où se trouvent des vestiges mayas. Il va ensuite au Salvador, visite les ruines de Tazumal, fait la fête, déclame des poèmes. Son ami Ricardo Rojo reconnaît qu'ils étaient tous deux « des spectateurs plutôt que des participants » : Guevara « se moque de tout [*se souvient-il*], fait assaut de blagues et d'ironie et, en fin de compte, apparaît comme un non-participant alors que tous ses camarades de la pension, exilés péruviens et autres, exaltent le régime d'Arbenz en danger³⁹ »... La tension est là, il est vrai, et à fleur de peau, mais comme le refus, par un vieil adolescent, de l'ordre établi. Quand un officier de police lui demande de mettre en sourdine ses déclamations de poèmes d'une grande violence verbale, de garder pour lui ses chants révolutionnaires et lui suggère de choisir des sujets plus champêtres, Guevara rêve de lui envoyer une rafale de mitrailleuse ! S'il ne passe pas à l'action, il est mûr, on le voit, pour abandonner l'arme de la critique au profit de la critique des armes, pour reprendre une formule qu'il a dû lire lui-même chez Marx. Il caresse des fantasmes, en somme, plus qu'il ne se donne rationnellement les moyens d'agir en révolutionnaire. Mais, des fantasmes révolutionnaires, il en a visiblement plein la tête, au point qu'il rapporte qu'une sculpture inca admirée lors d'une excursion lui rappelait ni plus ni moins... Hô Chi Minh⁴⁰.

Chantons sous la pluie de bombes...

Ernesto Guevara revient finalement dans la capitale guatémaltèque alors que les affrontements armés ont commencé. Quelle excitation ! Les bombes qui tombent, les tirs de mitrailleuses, tout l'enchantent. « Même de légers bombardements ont leur grandeur ! » écrit-il à sa mère... Avec « un peu de honte », il lui avoue qu'« il s'est amusé comme un fou pendant ces journées ». Les tirs, les bombes, les discours des uns et des autres rompent selon lui la monotonie de la vie ! À sa tante, il raconte même qu'il « pisse de rire » en voyant les gens courir sous les bombes que lâchent les avions⁴¹. Il est capable aussi, dans ces journées troublées, de se replier sur des lectures et des travaux bien étrangers à la situation. Il lit par exemple des ouvrages sur Einstein et traduit Pavlov, comme le raconte Hilda elle-même.

Irresponsable ? Peut-être, mais rien de honteux à cela, sans doute. Pas plus que n'est honteuse son envie de voyager et pas seulement dans son pré carré latino-américain. Les États-Unis, la France, la Chine l'attirent... Lui-même inventera, plus tard, dans l'excitation des victoires contre les troupes de Batista, un passé plus engagé. Aux journalistes, il soutiendra contre toute évidence qu'il a milité dans l'Union démocratique en Argentine ou qu'il a travaillé au Guatemala dans un hôpital où l'on transfusait du sang aux blessés des bombardements ou des combats...

Il était seulement « contre » les conservateurs soutenus par les Américains et détestait spontanément ces derniers, à la manière de nombreux Latino-Américains, comme tous ceux qui cherchent un bouc émissaire à leurs difficultés. Il était « pour » Arbenz bien sûr, mais cela n'allait guère plus loin. Nul engagement armé, nulle formation de groupes de jeunes, comme on l'a assuré. Hilda Gadea, sa femme, ne l'a jamais prétendu non plus, malgré les intertitres suggestifs donnés par exemple à la traduction française de ses Mémoires : elle affirme seulement que Guevara a transmis à des « proches » d'Arbenz le conseil de se séparer de son état-major et de poursuivre la lutte dans les montagnes⁴² ! C'est plausible, mais assez facile comme lutte contre « l'impérialisme » ! De toute façon, Guevara pensait qu'Arbenz allait résister, qu'il était prêt à

« mourir à son poste si nécessaire ». En fait, il se trompait totalement – mais on ne lui en fera pas reproche : il avait 25 ans et n'est pas bien informé sur le pays. Une fois de plus il avait confondu ses désirs et la réalité...

S'il s'était engagé, comme on l'a dit, dans une milice armée organisée par les jeunes communistes, et baptisée « Augusto César Sandino », il aurait attendu en vain l'ordre d'aller au front, car celui-ci fut rapidement enfoncé. Et dût-on admettre qu'il passa quelque temps dans un hôpital, il est sûr qu'il se contenta d'y enregistrer la défaite des partisans d'Arbenz devant les troupes de son rival de droite Castillo Armas. Dès ce moment peut-être, il pensa que si Arbenz avait été plus brutal, en procédant à des fusillades de « réactionnaires », son « gouvernement aurait eu la possibilité de répondre au coup d'État⁴³ ». Il le répétera plus tard en tout cas.

Réagir, donc, il l'a fait, très probablement. Résister, c'est une autre affaire. Mais sa manière de voir est déjà celle d'un esprit simple pour qui le sang appelle le sang. Tuer rapproche du succès politique. Le monde se divise entre ceux qui méritent de vivre et les autres. Le problème de Guevara, dès cette période de jeunesse jusqu'à sa fin en 1967, n'est jamais de bâtir une stratégie subtile pour parvenir au pouvoir. C'est de tirer à l'arme à feu contre les réactionnaires et leur armée pour parvenir à un système socialiste, avec à la clef un parti unique et sa dictature sur l'ensemble de la population. Est-ce si exaltant ? Il faut rappeler aux nostalgiques du Che que ce dernier n'a jamais souhaité, en aucune occasion, construire un État de droit où des secteurs divergents, une droite et une gauche pour ne pas les nommer, pourraient s'affronter. Seul un État socialiste dirigé par les seuls détenteurs de la « vérité » révolutionnaire trouvait grâce à ses yeux.

Sa relative sérénité d'alors, voire sa passivité lors des combats, ne contredisent pas pourtant sa préférence pour de telles options politiques révolutionnaires. D'un Guatémaltèque, il écrit par exemple qu'il est « assez intelligent pour se rendre compte que le seul chemin idéal pour la classe ouvrière est le communisme ». Dans ce milieu de déclassés latino-américains, de réfugiés, de combattants en stand-by entre deux guérillas,

c'est en gros ce qu'on pense. Un petit zeste de racisme sur ces idées marxisantes et tous pouvaient, avec Guevara peut-être, crier dans la rue : « *Gringos, asesinos, fuera !* » (gringos assassins, dehors !).

Il pensa, nous dit-on, adhérer au PC guatémaltèque, mais il n'était guère enthousiasmé à l'idée de se soumettre à une discipline de fer. Il se contenta de discuter avec Harold White, un Américain en retraite, ancien professeur de sciences politiques dans l'Utah, sur Marx et Engels, Lénine et Staline.

Et, surtout, il souhaitait tant aller en Europe ou aux États-Unis ! New York le tentait. Ou Paris, voire Madrid... Ce qui comptait, c'était de gagner quelques sous puis partir « quelque part ». Ses projets étaient aussi flous que sa vision du monde. Cela ne l'empêchait pas de « savoir » que l'orage allait éclater sur l'Amérique du Sud, et qu'une guerre mondiale était inévitable. Il ferait plus tard d'autres prédictions, aussi mauvaises que celle-ci. Il n'était pas le premier marxiste à en faire, à commencer par Marx lui-même : Guevara continuera de prédire une révolution sur l'ensemble du continent, quand il sera à Cuba, et il annoncera lui-même un niveau de vie dans l'île supérieur à celui des États-Unis.

Le Mexique et Castro

Il n'est pas conforme à la vérité en tout cas de faire de ses voyages en Amérique latine une sorte de geste initiatique où il aurait rencontré la misère et sa cause – l'impérialisme – et aurait donc décidé de les combattre, conformément à une légende authentifiée par son père insistant lourdement sur une phrase qu'aurait lancée son fils au moment de son dernier départ : « Point de départ d'un soldat de l'Amérique ! »...

Après le Guatemala, Guevara passe au Mexique, cherche encore à se rendre en Espagne – l'attrait de l'Europe est « presque une nécessité biologique » pour lui, dit-il. À défaut, il monte au sommet du Popocatepetl, le plus haut des volcans mexicains. Les inconditionnels du Che disent qu'il s'entraînait déjà à la guérilla... Pourtant Castro a confié récemment à Ignacio Ramonet qu'il avait essayé plusieurs fois d'atteindre le sommet mais qu'il n'y est jamais parvenu... À lire entre les lignes[#] !

Arrive enfin ce jour de juillet 1955 où il rencontre Fidel Castro. Quelques heures suffisent à ce dernier pour entraîner le vagabond convaincu mais indécis dans son mouvement révolutionnaire. Guevara et Castro se complétaient bien, il est vrai : ce dernier voulait diriger, et, fort de sa bonne étoile, mener des hommes à la victoire. Guevara cherchait la fraternité, l'amitié indéfectible, la confiance. L'un voulait être le leader. L'autre faire partie d'un groupe qui suivrait un leader. Tenait-il désormais ce leader ? Il ne le tenait pas, en fait. Il était tenu. De cette rencontre, Régis Debray souligne l'importance : « Sorti par un caudillo pragmatique des gauchismes d'adolescence, cet outsider sans territoire ne lui devait rien de moins que son entrée dans le monde réel et la possibilité d'y faire ses preuves⁴⁵. » Il avait manqué d'un père qui sache ce qu'il voulait. Il en trouvait enfin un, de rechange, avec qui il surmonterait les obstacles difficiles qui ne manqueraient pas de se dresser devant leurs projets de révolution. Un débarquement sur les côtes de Cuba pouvait bien paraître une idée fantasque : Guevara n'y prêtait guère attention. Depuis quand les fantasmes devaient-ils être contestés par la réalité ?

Celle-ci se rappela pourtant à son bon souvenir quand Hilda lui annonça qu'elle était enceinte. Il ne trouva pas cela très plaisant, mais – pourquoi pas ? – ils se marieraient. Pour la vie, pensait-elle. Pour un certain temps, pensa-t-il. Finalement, ils s'épousèrent le 8 août 1955... Mais Guevara avait déjà d'autres projets.

Au fond, Fidel fit de Guevara un monomane. Ni le prophète de la nuit, ni sa femme, ni son enfant ne comptaient désormais, mais seulement Fidel et son projet révolutionnaire. Guevara se lança dans l'apprentissage de la guérilla comme on se jette à l'eau. Tir (où il se montra excellent), marche, exercices, etc. Mais Cuba était encore loin et il fit part encore à cette époque, dans une lettre à sa mère, de projets bien différents de la Révolution puisqu'ils touchaient la recherche scientifique.

Ce fut bien la dernière fois.

Un engagement total

Désormais, il importait de bien préparer la lutte : au printemps de 1956, il

savait qu'il serait un révolutionnaire en armes. Il étudia Marx, Engels, Lénine mais aussi Mao et les économistes Adam Smith et Keynes. Il se préparait au Grand sacrifice, qui semblait peu lui coûter : il citait non sans complaisance Nazim Hikmet, le poète communiste turc :

« J'emporterai seulement dans la tombe
le soupir d'un chant inachevé. »

La séparation de fait avec Hilda ne sembla pas le perturber non plus. À elle l'enfant, à lui l'entraînement à la lutte armée dans un centre ad hoc. On retiendra de cette époque un incident intéressant, surgi pendant cet été 1956, car il souligne le désir spontané chez Guevara d'éviter toute ruse, tout mensonge, tout calcul et de s'en tenir à une opposition frontale. La police mexicaine arrêta les gens regroupés autour de Castro, qu'elle soupçonnait de vouloir assassiner Batista. Et, alors que les autres se turent ou mentirent, celui qu'on appelait déjà « le Che » parle à la police. Non qu'il ait été forcé, battu, torturé. Non : de lui-même ! Alors que Fidel faisait tout pour être relâché en prétendant être un vague réformiste opposé au régime cubain, s'indignant qu'on le prenne pour un communiste et rappelant les alliances électorales de Batista, son soi-disant ennemi, avec le Parti socialiste populaire, le PC de Cuba, le Che, lui, expliqua tranquillement qu'en effet il était un révolutionnaire et pensait que la lutte armée est indispensable pour que le peuple triomphe à Cuba et dans toute l'Amérique latine⁴⁶ !

Différence énorme, qu'on retrouvera partout et tout le temps à l'avenir : le Che est un simple. Il n'a pas pour deux sous de diplomatie. Il fonce. S'oppose. Tue. Mais ne négocie pas. Castro, au contraire, est un politique retors, capable de mensonges et de ruses. Guevara est trop entier, trop passionné, trop borné pour faire autrement. Oui : il tue quiconque s'oppose à son action en faveur de ce qu'il croit. Et cette fusion dans un tout qui lui a tant manqué enfant, il la trouve au sein d'un groupe d'hommes qui ont accepté par avance de donner leur vie. Une sorte de sentiment océanique désormais l'envahit. La disparition du « je » lui semble une merveilleuse expérience. Sous la direction d'un homme qu'il vénère déjà, une telle expérience est possible.

Il lui dédie ces vers de mirliton staliniens :

*« Allons, ardent prophète de l'aube
Le long de voies élevées et nouvelles
Pour libérer le vert crocodile que tu aimes...⁴⁷ »*

La pauvre Hilda eût tôt fait de goûter les plaisirs de cette évaporation du moi. En semi-clandestinité, dans l'attente du départ prochain, le Che ne rendit plus visite à sa femme que de temps à autre, pour lui délivrer quelques sermons révolutionnaires avant de se plonger dans des ouvrages sur la théorie ou l'économie politique. Il lui récite parfois un poème d'Antonio Machado – un de ceux dont on peut regretter qu'il l'ait écrit : sur Enrique Lister, un des pires staliniens de la guerre d'Espagne⁴⁸. À sa petite fille de quelques mois, qu'il surnommait « ma petite Mao », il expliquait que, lorsqu'elle grandirait, le continent américain – et peut-être le monde entier – se lèverait contre le Grand Ennemi, l'impérialisme américain, et qu'elle aussi aurait à combattre mais qu'il ne serait peut-être plus là alors.

Jolie berceuse... Mais il faut prendre ce tableau au sérieux : quand il deviendra commandant de la garnison de la Cabaña, en janvier 1959, il montera un « club d'enfants », avec soldats de l'armée rebelle leur racontant des histoires édifiantes sur la guérilla et entraînement au maniement des armes de ceux qu'on appelle « les petits barbus »...

Il venait peu souvent voir Hilda. Un jour, il ne revint plus.

III

La fièvre du combat

« Pour nous autres, c'était le plus merveilleux spectacle du monde.

Il y avait là, devant les yeux enflammés des camarades,

une exposition de tous les jolis instruments de mort »

Ernesto Guevara

Guevara est un homme qui se dévoue pour la cause de la liberté de l'Amérique latine. Il va donc aider à chasser le dictateur Batista pour établir le seul régime qui libère l'homme : le socialisme.

C'est bien connu, presque évident, mais complètement faux.

Tuer avec une certitude tranquille

Guevara ne connaît rien en effet à la situation cubaine et, surtout, Guevara ne connaît rien au socialisme. Que sait-il des camps soviétiques, de la misère des campagnes russes, de la médiocrité quotidienne dans laquelle se débattent les gens qui vivent dans les « démocraties populaires » de l'Europe de l'Est ? Il ne sait rien, mais il va tuer des gens qui s'opposent à son entreprise révolutionnaire. Lui sait, pour reprendre ses propres termes, que « la solution aux problèmes du monde est derrière ce qu'on appelle le rideau de fer⁴⁹ » Il ne sait rien, mais il aime la fraternité chaleureuse, les liens forts unissant les hommes combattant pour la même cause ; effectivement, il va les trouver dans la guérilla cubaine.

Il ne sait rien, mais il aime l'effort physique, le don de soi. Il va crapahuter dans l'Orient, marcher sans cesse, vivre à la dure, se priver.

Il ne sait rien, mais il aime frôler la mort. Il la verra passer de près avec les balles qui siffleront, les bombes lâchées par les avions de Batista, les

tirs de mortier, les menaces d'encerclement, les attaques contre des postes militaires.

Il aime les situations nettes où le blanc et le noir s'opposent, loin des palabres des politiciens. Dans la guérilla, il s'agit le plus souvent de tuer ou d'être tué.

Il est servi. Et sa main ne tremble pas quand il s'agit d'appuyer sur la gâchette.

Sans doute ne tue-t-il pas pour rien. Il tue pour chasser l'ancien monde et en reconstruire un autre, tout nouveau. Quand il se dit « assoiffé de sang⁵⁰ », il ne l'est pas comme un fauve. Il l'est comme un révolutionnaire qui veut qu'un sang impur abreuve ses sillons. Il est tellement persuadé que c'est la bonne voie qui est suivie, que la violence s'impose logiquement. Tuer, tuer et encore tuer quiconque s'oppose au projet révolutionnaire, c'est là une activité ordinaire. Marx ne s'est-il pas réjoui des guerres qui faisaient avancer l'Histoire ? Lénine et Staline n'ont-ils pas construit de cette façon cette magnifique réussite qu'est l'URSS ? Guevara veut un monde et un homme nouveaux. Et pour cela, il veut détruire l'ancien, à partir duquel on reconstruira.

Sa foi était si totale qu'il ne pouvait éprouver le moindre remords à pratiquer les meurtres « qu'il fallait ». Ce n'est pas Barbe-Bleue, Guevara. C'est Savonarole⁵¹ à la rigueur, voire, au risque de choquer, Ben Laden. Un homme fanatiquement attaché à une cause qu'il « sait » juste et vraie, et prêt à donner l'exemple pour mieux entraîner les foules dans sa direction. Aussi ne délègue-t-il pas, quand il s'agit de tuer. Pas par inimitié particulière contre ses ennemis. Pas par sadisme non plus. Ce n'est pas un petit boucher comme on l'a dit. C'est un homme de devoir. Guevara tue par devoir. Les officiers se lançaient dans les guerres de nos grands-parents, à la tête de leurs troupes, à l'assaut des tranchées ennemies. Ils essayaient les premiers la mitraille. Guevara, lui, essuie la fange, ce qu'il a toujours aimé. Il est le premier à y plonger les mains. Il souhaite que tout le monde puisse en faire autant. Mais il n'a pas de mépris pour ses ennemis. Ce sont de simples obstacles qu'il faut éliminer. Lénine voulait balayer la terre de ses insectes nuisibles. Guevara veut nettoyer Cuba de

ses opposants au rêve révolutionnaire.

La disparition des ennemis de la Révolution, donc, Guevara s'en charge. Le cœur tranquille, il tue et fait tuer les ennemis extérieurs – les soldats, par exemple – et les ennemis intérieurs : les traîtres, les espions, les lâcheurs. Une balle dans la tête et hop, le tour est joué ! Il a une telle indifférence envers ces vies-là qu'il faut penser que, enfin, le Che a trouvé un solide équilibre intellectuel et affectif. Ce n'est plus le jeune homme révolté mais désireux de voir Paris, le jeune médecin qui ne s'intéressait pas à son métier. Se faire défenseur de la Loi a structuré sa personnalité. Car il l'a enfin trouvée : une Loi dont Castro a su lui parler de manière convaincante, une Loi qui trouve ses fondements dans l'Histoire. Le Bien c'est ce qui la sert. Le Mal, ce qui s'y oppose. Ou tente de s'y opposer parce qu'au fond la Révolution triomphera inéluctablement. Le Che l'a donc fait sienne et il se contente de l'actualiser en éliminant les misérables débris qui tentent de s'y opposer.

Che le sympathique, Che l'humain, Che le romantique est en fait un dangereux manichéen doté d'un fusil. Il n'y a plus que des amis et des ennemis dans le monde, et dans la Sierra Maestra en particulier.

Lui-même est au service de la Loi. Et peut donc lui donner sa vie. N'allons pas y voir de l'héroïsme : il s'agit plutôt d'une soumission à un ordre qui sent la haine de soi et celle des autres, une haine qui s'habille d'un prétendu savoir sur le sens de l'Histoire... Une Histoire indiscutable, une histoire divinisée²². Près d'un an après la révolution, soit aux alentours de Noël 1959, il écrit à ses parents, qu'il appelle si gentiment, comme tous les Argentins, « *viejos* » (mes vieux), qu'il en a fini avec l'aventure pour l'aventure. Le condottiere ou le soldat de Pizarre dans lequel il aimait jadis se fondre est mort : il a trouvé sa voie, l'idéal pour lequel lutter, « avec la responsabilité de laisser un exemple ».

C'était un salut respectueux, au-delà de sa mort comme individu, à la Loi de l'Histoire qui, elle, vivra toujours. « Nous ne sommes pas des hommes mais des machines en marche, luttant contre le temps au milieu de circonstances difficiles et lumineuses... » Contre le temps ? Contre le présent en tout cas, et au nom des lendemains qui chanteront à n'en pas

douter : « Nous sommes, dit-il, le futur et nous le savons, nous construisons avec bonheur bien que nous ayons oublié les attachements individuels. »

Mélange de prétention – seul vaut notre avenir – et de culpabilité : le temps présent est mort, nous ne méritons pas de le vivre, nous qui jouissons des biens de ce monde. Guevara résonnerait aussi dans les cœurs comme un écho de la culpabilité occidentale...

Du Granma à la Sierra

Le 2 décembre 1956, il débarque donc à Cuba du *Granma*, un bateau acheté au Mexique par le groupe d'exilés cubains que dirige Fidel Castro. S'y étaient entassés 82 hommes. Vingt d'entre eux parviendront à échapper à l'accueil musclé que leur font les soldats de Batista. La légende court qu'ils étaient douze. Quand on aime les symboles un peu lourds et qu'on a quelque reste d'éducation chrétienne, on dit douze. Comme les apôtres. Carlos Franqui, aujourd'hui en exil à Porto-Rico, l'avait assuré avec la bénédiction gouvernementale. Aujourd'hui, il a d'autres souvenirs⁵³...

Mais les 20 n'étaient pas seuls, contrairement à ce que l'on raconte aussi. Jamais la guérilla naissante de Castro et de Guevara n'aurait tenu si les réseaux révolutionnaires clandestins déjà existants sur place ne les avaient cachés, nourris, armés, mis en liaison avec les centres urbains. Et Castro avait tant besoin d'eux qu'il envoya des dizaines et des dizaines de lettres, notamment à Célia Sanchez, qui deviendra sa maîtresse, pour protester de ce que le Mouvement du 26 juillet⁵⁴ ne faisait pas assez pour la guérilla...

Cela concerne-t-il vraiment Guevara ? Oui, sans doute, dans la mesure où tant de gens croient que la guérilla a vaincu seule et que cette voie-là, la voie du guérillero héroïque que « le Che » symbolisait, est la plus prometteuse. Oui, sans doute aussi, parce que Guevara va théoriser son expérience de la guérilla cubaine, la raconter, l'analyser, vouloir l'appliquer ailleurs.

Mais, pas une seule fois, il n'insiste lui non plus, sur le fait qu'à Cuba il

n'y aurait pas eu de guérilla sans l'apport des camarades d'en bas, de la plaine, du *Llano*. La majorité des guérilleros provenait pourtant d' « en bas », de cette « plaine » tant ignorée ! Guevara n'a pas combattu l'armée de Batista avec une vingtaine de camarades décidés à s'emparer du pouvoir. Il ne suffit pas pour vaincre – il n'a jamais suffi – d'un petit groupe décidé et courageux. L'idée d'un foyer de guérilla, d'un *foco*, dont l'existence même bouleverserait les données politiques, attiserait les contradictions, accélérerait la volonté des « masses » de se libérer, n'a jamais été qu'une utopie. Si, quelques mois après le débarquement du *Granma*, le nombre des guérilleros est multiplié par cinq puis par dix, c'est grâce à l'intégration de nouvelles recrues venues d'« en bas ». Une petite partie seulement des guérilleros venait de paysans recrutés dans la zone des combats et de quelques volontaires isolés qui se présentaient. La majorité était issue des réseaux clandestins du M 26, le mouvement du 26 juillet dirigé par Castro, implanté notamment dans la classe moyenne des grandes villes.

Pour Guevara – comme pour Castro –, les « vrais » révolutionnaires, ce sont ceux de la *Sierra*. La lutte de ceux d'en bas faisait certes des dégâts, mais son efficacité était discutable à leurs yeux : certains sabotages étaient bien préparés. D'autres pouvaient s'assimiler à de simples actions terroristes. Elles étaient coûteuses en vies humaines « sans être réellement profitables à la cause du peuple⁵⁵ ». La *Sierra*, ajoute Guevara, avait un rôle de catharsis, de lieu de purification. Cette mort frôlée réhabilitait chacun, alors que dans la Plaine régnaient les « petits-bourgeois, avec les futurs traîtres à sa tête – terriblement influencés par le milieu au sein duquel une action est appelée à se développer⁵⁶ ».

Guevara n'a jamais prétendu que ceux « d'en bas » n'ont rien fait. Il se méfiait cependant de l'inclination qu'ils manifestaient à vouloir mettre sur pied une organisation alliant différentes tendances, réfléchissant à un programme politique, aux objectifs stratégiques comme aux méthodes de direction. Le front uni, très peu pour lui ! La lutte est simple et, une fois de plus, frontale. Qui n'est pas avec nous est contre nous ! Et, quand le rusé Fidel signe des alliances, lui, Guevara, s'inquiète. Qui sont ces gens qui veulent créer un autre front de guérilla ? Veulent-ils soulager la Sierra Maestra ou tentent-ils de nuire à la gloire de Fidel et de la guérilla ? Qui

sont-ils pour craindre le « caudillisme » de Castro alors qu'il est le meilleur outil qu'ait jamais eu entre ses mains la Révolution cubaine ? Lui, Guevara, veut suivre cet homme, caudillo ou pas, pour aller au bout, c'est-à-dire jusqu'à la révolution socialiste, sous la direction d'un leader – et à la force des baïonnettes ! La démocratie, pour le Che, c'est du légalisme bourgeois. Il sait qui a raison et qui a tort. Qui doit l'emporter et qui doit disparaître. La *Sierra* est bien le lieu où s'affirme sans détour l'entreprise révolutionnaire. Elle ne laisse nulle place aux finasseries ni aux circonvolutions où, sous le couvert de subtilités théoriques ou de nuances programmatiques, peuvent se dissimuler des lâches ou des traîtres. La légitimité révolutionnaire naît au sein de cette alternative où il faut tuer ou être tué. Le sang ne ment pas.

L'absence d'intérêt accordé à l'individu et la volonté de triompher de l'ennemi expliquent que ce faux médecin (faux dans l'âme, à coup sûr et peut-être dans les faits) raconte avec complaisance qu'il abandonne son matériel médical pour une caisse de balles, lors du débarquement du *Granma*, ou reconnaît qu'il s'ennuie profondément lors de consultations médicales gratuites qu'il donne dans la *Sierra*. Mais il s'y plie, car le Chef a ordonné qu'il soigne les paysans pour améliorer l'image du mouvement – une considération à laquelle Guevara n'était pas très sensible mais qu'il peut comprendre. Il gâche un peu le métier et reconnaît qu'il disait, ou presque, la même chose à tout le monde⁵⁷ ! Quant au choix qu'il fait lors du débarquement du *Granma* de porter des armes plutôt que le sac de médicaments, choix qui émeut ses admirateurs, il faut y voir une trahison de sa mission : « Si le docteur abandonne ses médicaments, comment pourra-t-il soigner ses blessés⁵⁸ ? »

Retours de flamme individualistes

Parfois sans doute, cela tiraille un peu. Ernesto Guevara se réveille, réagit comme une personne qui n'a pas eu sa part de reconnaissance. Mais la personne en question est vite sommée de se taire sous la tyrannie de la Loi qui se fait alors plus tyrannique encore, plus puissante et surdimensionnée.

En août 1957, par exemple, les soldats de la colonne qu'il commande ne supportent pas les penchants de Guevara pour une discipline excessive et

veulent être mutés dans une autre unité que la sienne. Méprisant, en tout cas ironique, Guevara leur demande s'ils ne se méprennent pas sur l'endroit où ils sont : « Qu'est-ce que vous croyez que c'est, ici ? Un orphelinat ? Une crèche⁵⁹ ? »

Petite faille dans cette évidente dureté. Il s'éprend d'une belle métisse nommée Zoila Rodriguez, une très jeune femme de 18 ans... Et s'autorise cet écart. Plus tard, ce sera Aleida March dont il tombera amoureux bien qu'elle ne soit pas issue de la *Sierra* mais du *Llano*, et qu'elle ne partage pas toutes ses certitudes quant à l'avenir... Elle ne dédaignait pas les apparences vestimentaires. Le Che n'en avait cure. Elle prenait soin d'elle-même. Il n'avait aucune hygiène de vie. Il relâcha pour elle sa discipline. La pauvre Hilda apprit donc après la victoire qu'une *guerillera* l'avait remplacée. Ils divorcèrent et le nouveau mariage eut lieu le 2 juin 1959.

Les fissures dans sa cuirasse étaient exceptionnelles. Dans la *Sierra*, les choses étaient en général très simples à ses yeux : le nommé Moran a-t-il voulu déserté ? On ne sait et Castro préfère l'épargner. Mais Guevara souhaite qu'on le tue ! Un jeune rebelle capturé par l'armée gouvernementale a-t-il été tué ? Guevara pousse (sans succès) à la liquidation d'un otage en manière de rétorsion. Eutimio est-il un traître ? Oui. On l'exécute.

« On » ? Non pas, mais Guevara lui-même qui lui « tire un coup de revolver de calibre 32 dans le côté droit du cerveau avec orifice de sortie dans le temporal droit. Il a tressailli un peu puis est mort ». Le compte rendu est de lui. Pas de plaisir particulier, mais le sentiment d'appartenance à un « nous » est tel (nous, les révolutionnaires de la Sierra Maestra et nous le prolétariat international en lutte pour l'instauration du communisme) que le doigt qui appuie sur la détente est sans importance...

Un homme est-il abattu sans témoin pour avoir tenté de déserté ? Il se sert de son cas et fait défiler ses hommes pour qu'ils comprennent bien comment finit une telle engeance – qu'importe si, par après, le Che a quelques doutes sur la culpabilité de cet homme... Aristidio est-il un bandit qui mérite la mort ? On discute. Très peu, d'ailleurs. Et on le condamne à mort⁶⁰. Chang, un chef de bande peu recommandable qui se

fait passer indûment pour un révolutionnaire ? Exécuté. El Maestro s'est-il fait passer pour le Che ? Exécuté. Et Echevarria, qui demandait à mourir au combat ? Exécuté lui aussi⁶¹, comme Pedro Guerra qui perdit courage, devant l'imminence de la poussée de l'armée de Batista à l'été 1958.

Un bon guérillero ?

Guevara fut-il un bon guérillero ? D'abord, il ne le fut pas du tout, guérillero, pendant quelques mois. Médecin attaché à l'état-major, il intervint tout juste lors de quatre engagements, d'autant que les crises d'asthme, notamment en mars 1957, l'éloignèrent des combats. En avril 1957, enfin, c'est un vrai combattant bien que Castro attendît quelque temps avant de lui confier les responsabilités militaires auxquelles il aspirait. Une fois reconnu, il le fut totalement et nommé capitaine au sein de la guérilla en juillet puis commandant quelques semaines plus tard. Ascension fulgurante : alors que la direction de la Sierra adresse une lettre à Frank Pais, Fidel Castro lui dit, au moment où le Che va opposer son paraphe, « d'y aller de «commandant»⁶² ». C'est ainsi que Guevara deviendra commandant de la « seconde colonne », appelée par la suite « numéro 4 ». La montée en grade s'est faite en dehors de toute légalité, sur une simple décision personnelle de Castro, transmise sans cérémonie à Guevara...

Il faut savoir enfin que notre « médecin-combattant » manque à ce point du sentiment de la peur du danger qu'il en perd tout sens de la réalité au combat. Castro soutiendra lui-même, lors de la soirée d'hommage funèbre qu'il lui rend le 18 octobre 1967 à La Havane, que « le Che » a pu « agir d'une manière trop agressive ». Il répète même le reproche quatre fois, pour qui n'aurait pas entendu. Il est des hommages plus respectueux ! Et d'enfoncer le clou : c'était son talon d'Achille. Autant dire ce qui allait causer sa perte. N'insistons pas sur la grossièreté qui consiste, lors d'une veillée d'hommage, à tant souligner le fait que la responsabilité de sa mort, c'est Guevara qui la porte lui-même. Cette insistance et ces répétitions de Castro ne peuvent non plus être mises sur le compte de ses habituelles redondances lors de ses interminables discours. Castro persiste et signe près de quarante ans plus tard dans ses entretiens avec Ramonet, et de manière très claire : « Parfois il se lançait dans un combat qu'il aurait

pu éviter... Il prenait trop de risques... Le Che ne serait pas sorti vivant de cette guerre si on n'avait pas réfréné son audace et son attitude téméraire⁶³. » Remarquons aussi que le leader cubain relie, non sans intelligence, cette manière de mener la guérilla, tête baissée, sans se préoccuper du danger, au fait que pour Guevara « les hommes ont une valeur relative ». Si « les causes ne sont pas vaincues quand les hommes tombent », l'Histoire ne s'arrêtera pas pour autant. Même la mort des chefs n'empêche pas la roue de l'Histoire de tourner.

Paradoxalement, Castro en tire la conclusion qu'est ainsi « démontrée » la foi d'Ernesto Guevara dans les hommes, leurs idées et l'exemple qu'ils donnent ! Cela démontre surtout, en fait, la foi de Guevara dans une autre humanité qui succédera à l'humanité existante détruite, et qu'il tient pour nulle la valeur de l'individu d'aujourd'hui, et de lui-même en particulier.

On peut s'extasier sur cette capacité de fusion avec l'Humanité future. Mais il faut admettre aussi la haine de soi qu'elle suppose et son identification à une ombre que lui a fait entrevoir Castro : tu vivras par procuration comme représentant sur terre d'un ordre enfin trouvé, tu te fonderas dans la Loi que tu ne pouvais trouver chez ton propre père et, si tu meurs, eh bien, « qu'une autre main se tende pour empoigner nos armes et que d'autres hommes se lèvent pour entonner les chants funèbres dans le crépitement des mitrailleuses et de nouveaux cris de guerre et de victoire ».

« Libérer » au plus vite

Ernesto Guevara est en tout cas courageux, donne de sa personne, possède un bon sens tactique immédiat. Y compris avec les côtés odieux de toute guérilla. Il raconte par exemple ingénument qu'à Santa Clara il faisait pénétrer ses troupes dans les quartiers à forte densité de population pour dissuader les blindés ennemis d'intervenir. Ça s'appelle se servir de boucliers humains... Et, si l'on trouve discutable ce procédé quand tel groupe terroriste moyen-oriental l'utilise aujourd'hui, il faut reconnaître au Che, pourtant adulé, lui, une certaine priorité dans l'usage du procédé.

Sa fougue, son impatience, pose parfois des problèmes, comme

lorsqu'il cherche trop vite l'affrontement avec l'ennemi alors même que ses hommes ont besoin d'être formés davantage. Guevara, insiste Debray, est « toujours pressé de s'exposer au feu ennemi, de prendre Santa Clara, d'entrer à La Havane, de distribuer les terres, de rompre avec les États-Unis, de faire entrer les communistes au gouvernement », etc., bref « de mettre chacun devant le fait accompli⁶⁴ ».

Son ignorance aussi a pesé sur ses épaules de commandant promu si rapidement. Huber Matos qui, avant d'être lui-même nommé également commandant, servit sous les ordres de Guevara, se souvient que ce dernier lui avoua, en plusieurs occasions, ne rien connaître aux techniques de la guerre de guérilla et n'avait pas su lui répondre quand il lui demanda où construire une fortification. Et, quand Matos lui avait demandé son plan pour creuser une tranchée et des tunnels, Guevara avait répondu qu'il n'en avait aucun⁶⁵ !

Difficile de ne pas rapprocher une telle insouciance avec l'entrée fatale en Bolivie en jetant un simple coup d'œil distrait sur les données réunies par Régis Debray concernant le pays et les meilleurs endroits pour y commencer la lutte armée.

Dans la résistance à la « campagne d'anéantissement » durant l'été 1958, comme dans la guerre de mouvement qui commença à l'automne 1958, Guevara prouva de réelles capacités de commandement. Son courage, on l'a dit, était indéniable, mais, comme lorsqu'il était enfant, c'était un courage un peu fou, celui d'un combattant inconscient des dangers qu'il courait. On appellerait plus justement « témérité » ce type de comportement. Castro, qui ne tenait pas à risquer sa vie, le critiquait, trouvant que « d'une certaine manière, le Che violait même les règles du combat... risquant sa vie dans les batailles du fait de son caractère, de sa ténacité et de son esprit⁶⁶ ». En conséquence, quand on fonce de la sorte, on ne pense guère à ce qu'on laisse derrière soi et l'épisode est connu d'un recul un peu vif du Che fin 1958, près de Camaguey, lors d'une contre-offensive des forces de Batista. Dans deux camions abandonnés traînaient non seulement la correspondance du Che mais aussi son journal. Carlos Lazo, un pilote qui combattit contre l'armée rebelle, assure qu'y étaient inscrits les noms de ceux qui collaboraient dans la région, et même au-

delà, avec ceux des révolutionnaires⁶⁷. Il écrivait probablement beaucoup trop et cela ne lui servit pas de leçon : en Bolivie, « les annotations trouvées par les forces armées boliviennes leur permirent de connaître tous les membres du réseau clandestin qui lui servait de liaison⁶⁸ ... »

La « grande victoire » de Santa Clara

Après la guérilla, on évoquera souvent, pour vanter ses qualités de chef militaire, la prise de la ville de Santa Clara en décembre 1958, la quatrième du pays, au centre de l'île. Il n'est pas sûr que cette « bataille » eut l'importance que l'hagiographie ultérieure lui donnera, ni la saisie d'un train – blindé ou non – chargé de soldats et de munitions. Les soldats se rendirent en effet assez rapidement et pour cause : leur chef, le colonel Florentino Rosell Leyva, avait négocié une reddition en douceur avec d'autres guérilleros. Il s'enfuit aux États-Unis avec un million de pesos, la solde de ses soldats⁶⁹. Guevara lui-même déclara à la radio, que ses forces venaient de conquérir : « La situation militaire du régime est de plus en plus précaire car ses soldats ne veulent pas se battre. » Sans doute y avait-il une part d'« intox » dans cette déclaration. Il y eut des combattants. La bataille de Santa Clara n'a pas été une partie de plaisir et des soldats et des policiers ont résisté. Mais – et cela constitue un des éléments insuffisamment pris en compte quand Guevara prétendra pouvoir atteindre en Amérique latine les mêmes résultats que ceux qu'il connut à Cuba – l'armée de Batista, dans l'ensemble, n'avait guère envie de lutter ! Malgré cela, Guevara tint à ce qu'il y eût un combat et donna l'ordre d'attaquer ces hommes décidés à se rendre afin de manifester sa force face aux guérilleros concurrents avant de liquider, sans autre forme de jugement – et peut-être pour la même raison –, des gens désignés par des sympathisants de la Révolution comme « espions » à la solde de Batista.

La prise de cette ville de Santa Clara donna à Guevara une popularité dont il allait jouir désormais dans une bonne partie de la population et rend d'autant plus étrange, inapproprié, le sort qui lui fut assigné par Castro lorsque les rebelles entrèrent le 1^{er} janvier dans les rues de La Havane : celui d'exécuteur des basses œuvres...

Le « hachoir » de la Cabaña

« Ton amour révolutionnaire

Te mène à une nouvelle entreprise

Là où l'on attend la fermeté

De ton bras libérateur »

Carlos Puebla

Quand Batista s'enfuit, dans la nuit de la Saint-Sylvestre 1958, Guevara reçut de Castro l'ordre de se rendre à la vieille forteresse coloniale de la Cabaña, l'ancienne forteresse qui domine le port de La Havane⁷⁰. Une telle directive en surprit plus d'un, à commencer par Carlos Franqui, qui accompagnait le n° 1 dans sa lente traversée de l'île d'est en ouest en une huitaine de jours, de meetings en interviews, de bains de foules en déclarations tonitruantes. « Che avait pris le train blindé et la ville de Santa Clara ; il était la seconde figure la plus importante de la révolution. Quelles raisons Fidel avait-il de l'envoyer à la Cabaña, une position secondaire ? »

Guevara, en retrait

Bonne question. L'enthousiasme est là. La victoire acquise. Tous ces hommes qui avaient lutté les armes à la main contre l'armée de Batista triomphaient. Mais on aurait tort de les voir entrer, heureux et fraternels, dans la capitale abandonnée par ses anciens maîtres. Si Guevara cherchait à conforter la victoire et se demandait déjà quelle serait la meilleure manière d'apporter sa pierre à la Révolution non seulement à Cuba mais dans toute l'Amérique, au sud du Rio Grande, Castro, lui, soucieux de ne pas effrayer les États-Unis et de ne pas susciter l'envie d'intervenir militairement, décida de laisser dans l'ombre l'Argentin. Guevara, c'était en effet, pour la presse et les observateurs, le symbole de la radicalité

révolutionnaire voire du communisme international. Mieux valait donc mettre en avant Camilo, Cubain, facile d'accès, plein d'humour, plutôt que cet étranger parfois rigide, toujours soucieux de renforcer la discipline et prêt à vanter les objectifs socialistes de la révolution. C'était un peu tôt pour cela !

Peut-il y avoir eu d'autres raisons ? Castro se méfiait-il de la popularité de son lieutenant ? Ce serait bien dans le personnage, mais rien ne l'atteste.

Et puis il fallait bien quelqu'un pour organiser l'inévitable répression. Camilo, cœur tendre, était-il l'homme qu'il fallait pour juger, condamner, exécuter ? Raúl aurait pu le faire, mais il était à Santiago. Restait Guevara. Lui ne flancherait pas au moment de donner l'ordre de fusiller. Guevara le sérieux, Guevara l'incorruptible, Guevara l'intraitable ferait, avec son sens du devoir révolutionnaire, le sale boulot sans broncher.

Il le fit pendant quatre mois, où passèrent entre ses mains d'anciens militaires, d'anciens policiers de l'ancien « régime », quelques journalistes et quelques commerçants, comme le rappelle Alvaro Vargas Llosa.² Comme il l'avait fait dans la Sierra, comme il l'avait fait aussi pendant l'offensive de décembre 1958 quand il faisait fusiller sans jugement des gens accusés par la foule. *Vox populi, vox dei* pour Guevara. À ceux qui pouvaient le lui reprocher, il répondit publiquement le 5 février 1959 : « Les exécutions ne sont pas seulement une nécessité pour le peuple de Cuba mais aussi un devoir imposé par ce peuple. » Ici, pas de notions d'avant-garde qui aille au-delà des réactions spontanées des gens. L'appel aux exécutions de la foule déchaînée hurlant dans les rues de La Havane « *Pardon ! Pardon !* » (Au mur ! Au mur !) justifiait à ses yeux la sévérité des sentences qu'il réclamait lui-même. Les dirigeants de la révolution avaient l'aval de Fidel pour faire preuve de sévérité. Celui-ci avait d'ailleurs procédé le 21 janvier à une pantalonnade aussi sinistre que grotesque devant le palais présidentiel en demandant au peuple rassemblé « son avis » sur la « liquidation » des soutiens au régime vaincu. Che Guevara, présent à cette manifestation, ne broncha pas, mais, comme président de la commission d'appel, jamais, au grand jamais, il ne cassa une seule des sentences de mort prononcées à la Cabaña : il jugeait que la

racaille antirévolutionnaire ne méritait que la mort²²...

Guevara, dans la Sierra déjà, considérait presque comme un honneur d'effectuer les tâches les plus lourdes. À la Cabaña, il poursuivit sur sa lancée. Le tribunal jugeait vite (5 heures en moyenne, en général de 20 h ou 21 h à 2 h ou 3 h du matin) et respectait plus ou moins les formes, car les connaissances du droit et de la procédure manquaient aux uns et aux autres. On ne sait combien de gens furent fusillés à Cuba dans les premiers temps de la révolution, sans doute plusieurs centaines, comme le soutient Hugh Thomas. Et l'on peut suggérer que plusieurs dizaines de personnes furent fusillées sous la responsabilité directe d'Ernesto Guevara.

Il y eut pire : Jacobo Machover a recueilli les souvenirs de Fausto Menocal qui évoque le simulacre d'exécution qu'il subit à la Cabaña, dans les premiers jours de la Révolution²³. Des procès eurent lieu aussi en public, dans un stade. Rien n'indique cependant que Guevara y ait participé. Il avait bien assez de la Cabaña et ne liquidait pas par plaisir comme cela était sans doute le cas de quelques personnalités dérangées comme cet Herman Marks, un Américain bizarrement accepté à ce niveau, qui jouait un peu le rôle du bourreau.

Guevara faisait son travail comme il faut et demandait aux juges d'être scrupuleux : tout devait être fait pour défendre la Révolution. Comme jadis Lénine des juges du nouvel État bolchevik, il exigeait qu'on se préoccupât moins du droit et qu'on défendît plus le nouveau pouvoir « populaire ». Il aimait à le rappeler : le président guatémaltèque Jacobo Arbenz avait été vaincu précisément de ne pas s'être montré assez rigoureux dans l'épuration de ses propres forces nationales.

La révolution est une affaire sérieuse

Tous ceux qui, dans son armée, s'imaginaient faire la fête après deux ans ou presque de privations et d'abstinence en furent pour leurs frais. On raconte qu'alors que chacun ramenait joyeusement une fille, Guevara rassembla les « permissionnaires accompagnés » et « organisa un mariage collectif pour tous ces combattants et leurs compagnes dont l'union n'avait pas été officialisée », invitant un juge à venir enregistrer « leurs vœux »,

sans oublier un prêtre pour ceux qui désiraient une cérémonie religieuse.

Cette volonté d'effacer la sexualité des autres, signe d'une individualité incontrôlée, Guevara la manifesterait régulièrement. En 1965 au Congo, il obligerait par exemple un des soldats qui l'accompagnaient dans son expédition africaine à se marier après qu'il eut appris l'existence de relations amoureuses entre lui et une jeune Africaine ! Le malheureux guérillero, père de famille, se suicida et le Che entonna devant les Cubains affligés l'air de l' « indiscipline » qu'il fallait combattre avec la plus grande sévérité²⁴.

Castro arriva enfin le 8 janvier à La Havane, installa un brave magistrat progressiste, Urrutia, à la présidence de la République, lui-même se « contentant » de la direction de l'armée révolutionnaire dont il fut dit et répété – avertissement clair aux autres forces comme celle du directoire étudiant – qu'elle devait être la seule et que tous devaient s'y intégrer.

Fidel poursuivit dans la capitale ses interminables discours. Guevara se souvient-il du premier, dans la nuit du 8 au 9 janvier, et de l'étonnante mise en scène à laquelle il donna lieu, avec la participation d'un colombophile utilisant des appeaux pour que les charmants oiseaux, symboles de paix, viennent se poser sur les épaules de Castro ? Tout cela donnait une image bien sympathique à l'étranger de ces révolutionnaires, tout comme la présence au gouvernement de José Miro Cardona, un professeur de droit pro-américain, parfaitement inoffensif et amovible à tout moment.

Manœuvre et manipulation. Guevara pouvait-il en être satisfait ? Il ne pouvait parfois s'empêcher d'abattre les cartes et de rappeler où l'on allait. En petit comité, en tout cas, comme par exemple le 27 janvier 1959 devant des militants communistes qu'il voulait rassurer d'une tout autre manière que les milieux d'affaires, il promit que la révolution cubaine avait des ambitions radicales allant bien au-delà de ce que Fidel avait reconnu jusque-là. En fait, lui-même ne se privait pas d'agir dans l'ombre, mais ce n'était pas pour arrondir les angles ou donner une apparence bourgeoise à la Révolution en cours : Guevara agissait, lui, pour que la Révolution aille plus loin, plus vite, et se dote d'armes contre lesquelles

ses ennemis ne pourraient rien. De connivence avec Raúl, le bon, l'idéaliste et romantique guérillero travaillait en secret à renforcer les liens entre la direction castriste et les communistes du PSP.

Ce n'est pas sans l'accord de Fidel qu'il s'associa aussi à Raúl, Camilo Cienfuegos et Ramiro Valdés pour rencontrer Victor Pina, un des responsables du PSP, afin de mettre sur pied un service de renseignements digne de ce nom. Ramiro Valdés allait en devenir le chef avec comme adjoint Osvaldo Sanchez, membre du Bureau politique du PSP et chef de son « comité militaire »²⁵.

Le 13 janvier 1959, Guevara inaugura à la Cabaña une « académie militaire et culturelle ». Elle se proposait d'assurer un minimum de connaissances de base aux jeunes recrues mais aussi de leur donner une formation politique, grâce à des cours d'histoire, de géographie et d'économie. Foin des plaisirs vulgaires ! Il mit en route des projections de films, des concerts, des expositions, et même des activités sportives, manière de bien encadrer la troupe et de lui enseigner les rudiments de la stricte discipline qu'il prônait.

Or ceux qui dirigeront cette académie n'étaient autres que des gens du PSP, une fois de plus. Eux, n'étaient pas réactionnaires. Eux, étaient disciplinés. C'est Armando Acosta, déjà son commissaire politique dans l'Escambray, un petit massif montagneux au centre du pays, qui en fut nommé l'administrateur. Quelques semaines plus tard, Guevara commença à mettre en place des conférences de plus haut niveau pour les officiers, conférences de formation idéologique évoquant Lénine, les leçons qu'on pouvait tirer de la révolution de 1917, mais aussi les pays « socialistes », à commencer par l'URSS et la Chine...

Guevara et les communistes

Les liens de Guevara avec le PSP ne se démentiront pas. Il s'enticha notamment d'un jeune membre du Parti, Garcia Vals, qu'il nomma lieutenant et qu'il choisit pour être son assistant afin de suivre les travaux de la commission chargée d'élaborer la réforme agraire.

Sans doute, les membres du Parti devaient-ils regarder avec un certain dédain les prétentions théoriques du Che qui substituait l'armée rebelle à la classe ouvrière comme avant-garde révolutionnaire. Mais il était désireux de travailler avec eux et se faisait leur avocat auprès de Fidel. La question de l'avant-garde véritable, donc de la classe dirigeante, était ainsi jugée quelque peu théorique.

Un peu plus tard, quand son père lui rendit visite, il comprit que son fils avait trouvé sa voie : « Il s'était transformé en un homme dont la foi en la victoire de ses idéaux avait atteint des proportions mystiques²⁶. » Mystiques ? Au sens d'irrationnelles, sans doute. Cela concernait l'avenir et la victoire qu'il promettait avec une conviction absolue. Pour le moment, loin du mysticisme, il s'agissait – en tout cas à ses yeux – de rendre coup pour coup dans un combat à la vie à la mort entre Révolution et contre-révolution. D'où la fameuse formule qu'un peu plus tard il martèlera à la tribune de la XIX^e Assemblée générale de l'ONU, sur le « droit » de la Révolution à fusiller : « Oui, nous avons fusillé ; nous fusillons et nous continuerons de fusiller tant qu'il le faudra. »

Ce n'est pas un fossé, c'est un gouffre qui sépare le doux archange qu'on arbore sur un tee-shirt et sa revendication du droit à la liquidation des adversaires politiques.

Le « pigeon » voyageur

Pigeon, n. m. Fig.

Homme qu'on attire dans quelque affaire

pour le dépouiller, le rouler.

(Petit Robert)

Après la Cabaña et le « sale boulot », Guevara fut envoyé en mission autour du monde. Des vacances dorées en quelque sorte. Et l'honneur de représenter dans le monde la nouvelle Cuba. Mais certainement aussi un éloignement organisé. Non que Guevara fût véritablement dangereux aux yeux de Castro, mais celui-ci pouvait craindre le mot de trop que la presse internationale reprendrait ou la mauvaise humeur que pouvait toujours manifester ce caractère entier, alors qu'il s'agissait seulement pour le moment de jouer subtilement la carte de la démocratie et de la promesse d'élections libres. L'heure était à une révolution de jeunes, luttant pour plus d'honnêteté et de justice dans leur pays.

Un voyage très organisé

Il s'agissait de soutenir aussi qu'on n'avait rien à voir, ni de près ni de loin, avec le communisme, de ne pas provoquer les États-Unis et de gagner du temps, car le temps jouait en faveur de Castro. Plus les jours passaient, plus le régime s'organisait, s'armait, se renforçait. Un exercice de haute voltige peu fait pour le Che, toujours soucieux de montrer jusqu'où la Révolution voulait aller et toujours partisan des options les plus radicales. Les pays d'Amérique latine n'avaient nul besoin de s'inquiéter du rôle que pouvait jouer dans le nouveau régime cubain un homme qui rêvait de révolution continentale.

À l'intérieur du pays, l'éloignement du Che évitait de faire peur aux

modérés. Les responsables de la réforme agraire n'avaient nul besoin des initiatives trop radicales que n'aurait pas manqué de proposer le Che. Son rôle de formateur dans l'armée pouvait aussi être assuré par d'autres, moins tentés d'expliquer et de vanter la révolution de 1917, les œuvres de Lénine, les bienfaits de la collectivisation, et le caractère mondial de la Révolution !

Guevara ne pourrait prononcer ses discours enflammés, mais inadaptés à la période qu'on traversait, devant les diplomates qui le recevraient. Mieux : il avait acquis un certain prestige militaire et ferait un voyageur-représentant-placier de la Révolution tout à fait présentable. De son côté Guevara, tout à sa passion pour Castro et sa Révolution, ne pouvait encore imaginer qu'il puisse vouloir le manipuler. Il pensait non sans raison que ce voyage pouvait être réellement utile et qu'au contraire d'Arbenz, qui avait été très isolé en 1953, Cuba devait mener aussi la lutte sur le plan international.

Le 12 juin 1959, on mit donc Guevara dans un avion. Officiellement, il était chargé de développer les liens commerciaux et diplomatiques avec le Japon, qui se relevait de la guerre, et surtout avec des États dits non-alignés en Afrique, en Asie et en Europe. Il s'agissait d'échapper à l'isolement et de répondre ainsi aux pressions américaines.

On flanqua Guevara d'un autre « pigeon » : José Pardo Llada, un journaliste de radio, très connu à l'époque à Cuba, qui n'avait pas non plus sa langue dans sa poche et qu'il n'était pas mauvais de faire taire sans employer des moyens qui eussent choqué les âmes sensibles. En ces temps de tensions politiques prévisibles avec les débuts de la réforme agraire, il pouvait être judicieux de l'envoyer au loin lui aussi. Avec le Che, qu'il surveillerait – et que le Che surveillerait –, les relations seraient exécrables mais ils se neutraliseraient...

Guevara partit donc pendant qu'on renvoyait son régiment à Las Villas, dans le centre de l'île, et qu'on le dispersait dans d'autres unités, au grand dam des soldats qui le composaient. Pour ce voyage, il était flanqué une fois de plus de conseillers du PSP et notamment de Pancho Garcia Vals et d'Alfredo Menendez, économiste communiste spécialisé dans le secteur du

sucré.

Désormais mort à lui-même au profit de la Révolution, simple pièce d'un tout et outil de la nécessité historique, Guevara refusa d'emmener avec lui Aleida, sa femme depuis une dizaine de jours. Guevara n'avait pas mis le holà à la fête des premiers jours de janvier et assuré l'ordre révolutionnaire d'un pays en marche vers le socialisme pour se laisser aller lui-même, fût-ce avec l'excuse d'un voyage de noces, comme Castro le lui suggérait. En voilà un, comme l'écrit Machover, qui n'« a jamais aspiré au repos du guerrier ! Le repos était une des tares du passé^{zz} ! »

Aleida, comme Hilda, avait attiré un temps cet homme, mais elle ne faisait pas le poids face à Dame Révolution, ô combien plus séduisante ! Pas question qu'elle prenne la place d'un combattant de la Sierra ! Aleida donnerait l'exemple elle aussi et apprendrait à ne voir son mari qu'au travail, puisqu'il l'avait engagée comme sa secrétaire^{z8}. À sa mère seulement, et dans le secret d'une correspondance privée, il avoua qu'il était parti sans sa femme, « à cause d'un de ses complexes mentaux compliqués bien à lui ».

Un programme bien chargé

Premier moment du programme : l'Égypte. Il y fit remarquer à Nasser que sa réforme agraire ne valait pas grand-chose puisque les propriétaires n'avaient pas fui le pays en masse ! Suivirent Gaza, le Soudan, l'Inde où, devant la tombe de Gandhi, il déclara tout à trac que la « résistance passive » ne marchait pas partout et en tout cas pas en Amérique latine. Guevara fut reçu de manière très protocolaire par Nehru et resta quinze jours en Inde...

Il y fit une démonstration de yoga à un diplomate médusé puis se rendit en Indonésie, à Ceylan, en Yougoslavie, membres importants du Mouvement des non-alignés, mais aussi au Japon, gros importateur de sucre.

Le Che se montra fort peu convaincant : pas le moindre morceau de sucre cubain ne fut vendu pendant cette première partie de sa tournée

mondiale. Les réceptions officielles et guindées avaient pour but de faire connaître et reconnaître Cuba et sa révolution. Mais Guevara y était au supplice. Des scènes comiques se déroulèrent entre ses hôtes, soucieux de bien accueillir le représentant du nouveau régime, et le guérillero emprunté qui ne supportait pas de se laisser aller à jouir de la vie et apprécier les petits-fours exotiques qu'on lui offrait. Il préférait qu'on réponde à ses questions sur la Chine communiste ou la politique de Mao Tsé-toung !

Pardo Llada, son « chaperon », qui ne l'accompagnait pas comme membre officiel de la délégation cubaine mais comme journaliste, prit l'avion du retour. Le Che, lui, était en « mission » et dut continuer son périple. Il se considérait d'ailleurs toujours en mission. L'Histoire avait besoin de lui et il avait décidé de lui répondre « présent » une fois pour toutes, depuis le jour déjà lointain où il avait fait la connaissance de Fidel.

Il acceptait donc de se couper de Cuba. S'il y perdait du pouvoir, qu'importe ? *Right or wrong, my Fidel !* Guevara n'imaginait pas même qu'on puisse vouloir le mettre à l'écart. Cela viendrait plus tard – et encore, comme une vilaine pensée, un renvoi involontaire de ce qu'il avait sur le cœur. À l'époque déjà, la mise à l'écart était pourtant patente : qu'allait-il faire un jour dans la bande de Gaza, le lendemain à Damas, le surlendemain à Alexandrie puis sur les bords du canal de Suez ? Bien évidemment, d'autres militants auraient pu établir ces premiers contacts entre la révolution cubaine et le tiers-monde. À Cuba même, ce voyage comptait à peine. Le peu d'échos que lui accorda la presse le prouve amplement : ici une note, là un petit article en page intérieure. Quatre paragraphes suffirent à la presse cubaine pour annoncer que, le 1^{er} juillet, la délégation était arrivée à Bombay où « l'attendait Eugenio Soler, chef du Centre d'information des Nations unies en Inde ». On parlait plutôt dans la presse cubaine, encore un peu diversifiée, de la nomination des ministres – Guevara, d'ailleurs, n'en était pas. On parlait de la réforme agraire et, pendant son absence, on mit pour cela sur pied l'INRA (Institut national de la recherche agronomique, aux vastes prérogatives) que Guevara se serait bien vu présider, mais qui le fut en fait par Castro lui-même. Sans doute était-il bien renseigné sur ce qui s'y passait via Antonio Nuñez Jimenez, nommé au poste de directeur général. Mais s'informer

après-coup des décisions est une chose, diriger un processus en est une autre.

Alfredo Menendez, lui, ne se coupait pas de la scène cubaine et revint plusieurs fois au pays durant cette longue excursion de trois mois. Il faut dire que le sucre était au cœur d'habiles manigances de la part de Castro qui jouait décidément bien sa partition de chef d'État : il demanda aux États-Unis de lui acheter toute la production cubaine en sachant qu'ils refuseraient. Ainsi montrerait-il que, s'il se tournait du côté de l'Union soviétique, c'était contraint et forcé.

Il n'est pas sûr que le Che appréciait ces finasseries, pas plus qu'il appréciait qu'on accordât une indemnisation aux propriétaires expropriés dans l'île. Castro, lui, souhaitait encore sauver les apparences légales.

Guevara ne pouvait guère manifester sa préférence pour une rupture commerciale avec les Américains et une collectivisation qui ne se cache pas : il était à l'autre bout du monde, à prêcher pour une conduite austère et rigoriste devant des chefs d'État qui se disaient anti-impérialistes et vivaient dans le luxe. À Jakarta, s'adressant à Sukarno qui voulait lui montrer sa collection de tableaux, il voulut ironiquement évoquer un « autre bijou » : une prostituée dont lui avait fait cadeau Khrouchtchev et dont parlait en riant sous cape tout le corps diplomatique. Heureusement, M. Sukarno ne parlait pas l'espagnol. L'interprète adopta une traduction très libre et l'incident fut évité.

Comme une directrice de pensionnat de jeunes filles, Guevara tenta aussi pendant cette tournée de s'opposer aux sorties nocturnes des membres de la délégation. Curieuse attitude face à tout ce qui pouvait signifier plaisir et laisser-aller. La révolution et les idéaux n'avaient pas grand-chose à faire là, sinon procurer après-coup des justifications à son rigorisme.

Il se rendit en URSS ensuite, et assista, euphorique, au défilé sur la place Rouge où Khrouchtchev insista pour qu'il vînt près de lui. Cuba était ainsi aux côtés de la grande puissance qui contestait l'hégémonie américaine. Et, ensemble, ils allaient l'emporter ! Pour lui, « les Américains étaient

foutus ». Ils étaient submergés par la révolution mondiale en marche. Les dépassaient, ou étaient en train de les dépasser, non seulement les Soviétiques mais de manière globale le camp socialiste et les pays du tiers-monde. Pas un mot, dans ses réflexions, sur la répression de l'insurrection hongroise en 1956, rien sur les piètres performances de l'économie socialiste. Pour cela, il faudrait attendre quelques années et la découverte de la piètre qualité des produits de consommation courante livrés à Cuba.

Guevara ne dit rien, sauf à son entourage immédiat, sur la manière de vivre de Khrouchtchev, et ses aspirations à une société consumériste. On sait seulement qu'elle ne lui plut guère. Mais, comme souvent chez lui, le problème posé était un problème personnel et même de morale personnelle. Le système socialiste n'était pas en cause, bien au contraire, et Guevara fit le tour des États qui s'en réclamaient. On sait que la Corée du Nord fut le pays qui l'impressionna le plus. Il fit l'éloge de ses « dirigeants extraordinaires, à commencer par le maréchal Kim Il-sung²⁹ ».

Son voyage donna enfin dans ces pays quelques résultats concrets. Il obtint, notamment de la part de la Chine et de l'URSS, des débouchés pour le sucre cubain, assura l'approvisionnement en pétrole de l'île, reçut des promesses d'aide technique pour les mines de nickel cubaines, et acheta quelques usines clefs en main.

Un petit bonjour à Mao, en passant...

Guevara fera d'autres voyages et, la conjoncture étant différente, ils ne furent pas la conséquence de manœuvres pour l'éloigner, mijotées par Castro. En 1961, par exemple, à Punta del Este en Uruguay, il joua vraiment un rôle de diplomate lors d'une réunion interaméricaine. Il y fut invité par exemple par le président argentin Frondizi à des entretiens bilatéraux informels, mais ne parvint pas à éviter la marginalisation et le rejet de Cuba par l'Organisation des États américains.

Fin août 1962, il se rendit à Montevideo pour une réunion interaméricaine, puis à Moscou – il semble d'ailleurs que ce fut là le seul voyage d'importance qu'il effectua là-bas : il s'agissait de discuter de

l'opportunité d'envoyer des armes nucléaires soviétiques à Cuba – et non d'échanges économiques avec l'URSS comme le prétendent quelques biographes complaisants.

En mars 1964, il se rendit encore à Genève à la première Conférence pour le commerce et le développement. Il en profita pour passer à Paris où il rencontra l'économiste pro-Chinois Charles Bettelheim qui note « qu'il voulait imposer aux hommes de se comporter comme il le souhaitait ; comme il se comportait lui-même en fait, persuadé que c'était pour leur bien⁸⁰ »... Il passe encore à Moscou le 4 novembre, mais l'Histoire a retenu surtout sa visite à l'Assemblée générale de l'ONU, le 11 décembre, où il tint un discours de combat. Au détour d'une phrase, il laissa entendre ses préoccupations secrètes : « Au moment où ce sera nécessaire, je serai prêt à faire le sacrifice de ma vie pour la libération de n'importe quel pays d'Amérique latine sans rien demander à personne, sans rien exiger et sans exploiter personne... » Voilà qui rendait également risible la formule récurrente qu'il utilisait selon laquelle « les révolutions ne s'exportent pas, mais surgissent des conditions d'exploitation que les gouvernements latino-américains exercent contre les peuples ».

Il partit ensuite dans divers pays d'Afrique, persuadé en effet que ce continent était « mûr » pour un grand embrasement révolutionnaire. Il s'était surtout rendu compte des multiples échecs subis par les guérillas téléguidées de La Havane en Amérique latine. Merveille de la théorie : après l'échec de la tentative congolaise en 1965, on en reviendra à l'idée que l'Amérique latine était le cadre ad hoc pour le lancement d'une guérilla.

Le 17 décembre, il sera à Alger, le 26 au Mali, le 2 janvier 1965 au Congo-Brazzaville, le 8 en Guinée, le 16 au Ghana, le 22 au Burkina Faso puis encore à Accra et à Alger. Après deux jours incognito à Paris fin janvier, Guevara commit un acte d'indiscipline exceptionnel chez lui. Alors que s'amplifiait la polémique sino-soviétique, il rencontra les dirigeants chinois à Pékin le 3 février au moment où la presse cubaine, conformément au programme prévu, l'annonçait déjà au Pakistan ! Il n'avait pas prévenu La Havane qu'il voulait voir Mao, mais ne pouvait non plus cacher sa visite. Il rencontra Deng Xiaoping et la direction du PC

chinois – Mao excepté – le 3 février mais ne leur dit finalement rien d'important, alors que la Chine était la seule force qui lui aurait permis d'approfondir sa critique de l'URSS et qui aurait pu lui donner du poids face à Fidel Castro.

Cette rencontre avec les ennemis des Soviétiques fut sans doute la goutte d'eau qui fit déborder le vase pour Castro. On évoque Alger bien souvent comme point de basculement ou de rupture, avec le fameux discours qu'il prononça au séminaire de solidarité afro-asiatique où il suggérait une complicité des Soviétiques et des impérialistes. Mais c'est la visite à Pékin qu'il faut mettre aussi en avant.

De Chine, il se rendit à nouveau en Algérie et les étapes se multipliaient dans un ordre incompréhensible pour les observateurs, qui avaient du mal à suivre Guevara et à comprendre le but de son périple.

Du 8 au 10 février, il était à nouveau à Paris. Suivirent Dar es-Salaam, Le Caire et encore Alger le 24 février. C'est là qu'il participa, trois jours plus tard, à ce séminaire devenu emblématique des difficiles relations entre Guevara et les dirigeants moscovites.

Le discours d'Alger

Ce discours, parfois considéré comme son testament et, encore une fois, la manifestation la plus claire de son opposition au socialisme de type soviétique tel qu'il était devenu dans ces années 1960, est plus classique qu'on ne le dit, et très marqué par la vulgate gauchiste des années soixante : la misère du tiers-monde est le résultat direct de l'exploitation impérialiste, et « le niveau de vie de ces pays repose sur la misère des nôtres ». C'est aussi un texte très « pro-Chinois » où Guevara s'interroge, comme le faisaient à l'époque Mao et Lin Biao, sur l'aristocratie ouvrière des pays occidentaux qui perd sa conscience internationaliste « sous l'influence d'une certaine complicité dans l'exploitation des pays dépendants » et dont la combativité se trouve, de ce fait, affaiblie.

Guevara mit clairement en cause l'attitude des Soviétiques : selon lui, le coût des luttes de libération nationale, notamment les armes utilisées,

devait être assumé par les pays socialistes ; les relations commerciales que ces derniers entretenaient avec les pays du tiers-monde, comme on disait alors, n'étaient pas justes parce que basées sur le prix du marché. Tournant le dos à une telle pratique, « les pays socialistes avaient le devoir moral de liquider leur complicité tacite avec les pays exploités de l'Ouest ».

Certes, on ne trouve pas de longs développements contre l'URSS. Le discours appelle seulement le camp socialiste à redresser la barre – Guevara n'a jamais ouvertement souhaité rompre avec la patrie du socialisme – et la stratégie qui consistait à couper les pays du tiers-monde du monde capitaliste pouvait même plaire à Moscou. L'idée que le socialisme demandait une mentalité nouvelle était aussi acceptable en principe par les Soviétiques, dont les dirigeants soutenaient que l'Homme nouveau était en gestation chez eux et qu'ils s'apprêtaient à passer à la construction du communisme après avoir réalisé le socialisme. Autrement plus grave : Guevara demandait une discrimination positive en faveur des pauvres, une manière de commerce équitable que ne pratiquaient pas les États socialistes. Son accusation explicite d'une certaine « complicité tacite avec l'Occident » fût jugée insupportable.

Finalement, c'est ce voyage interminable, chaotique, aux buts obscurs, qui allait avoir le plus de conséquences pour la vie de Guevara. Les tensions entre Fidel et lui ne dataient pas de ce voyage. Les deux hommes s'affrontaient sur la place à donner aux guérillas et sur l'importance des compromis à passer avec les Soviétiques. Mais ces tensions plaçaient désormais Guevara, qu'il l'ait voulu ou non, dans une position de concurrent au n° 1, de mise en cause du « Grand esprit directeur ». Mais la confrontation avec Fidel lui sembla impossible. Il retrouva ses tendances velléitaires de jeunesse en refusant d'aller avec les Chinois plus loin qu'une visite surprise et en refusant de porter ses divergences avec Castro sur la place publique.

Il eut encore le temps de rencontrer le 2 mars Nasser au Caire, qui désapprouvait son projet d'aller se battre au Congo, puis à Dar es-Salaam, où il rencontra Désiré Kabila et Gaston Soumaliot en lutte contre Mobutu et Tschombé, et envisagea avec eux la possibilité d'envoyer des Cubains noirs pour les soutenir. L'accueil fut réservé, mais, comme le dit lui-même

Guevara, « le projet de sélectionner un groupe de soldats cubains noirs et de les envoyer, sur la base du volontariat bien évidemment, et de renforcer le combat au Congo, était lancé ».

Il travaillait à un de ses textes les plus fameux, *le Socialisme et l'Homme à Cuba* au Caire et rentra à Cuba le 14 mars 1965.

On parle d'une réception fraîche par Fidel, mais plus pour l'escapade chinoise que pour le discours, dont on peut douter qu'il n'ait pas été supervisé par Castro et qui fut reproduit peu après dans le trimestriel cubain *Politica internacional*. Castro regrettait surtout que Guevara ait dangereusement provoqué les Russes. Et s'ils finissaient par se lasser d'apporter leur aide ?

Les Soviétiques étaient en effet franchement furieux. À Cuba, on choisit d'étouffer ce voyage, d'en effacer les traces : cette mission du Che fut vite reléguée au second plan dans la presse. « En plus des paroles de Fidel recueillies à chacune de ses apparitions, les pages de *Revolución* évoquaient le voyage de Kossyguine au Vietnam, l'écrivain espagnol Camilo José Cela, les 27 000 *macheteros* unis dans la coupe de la cane, etc. Celui qu'on ne pouvait trouver en revanche, c'était le Che. La presse cubaine ne revint jamais sur ce voyage de Che Guevara²¹. » Elle trouva même le moyen, en faisant son bilan, d'écrire, le 14 mars 1965 : « Le ministre des Industries, le commandant Ernesto Che Guevara, est revenu hier dans la capitale après un déplacement d'un peu moins de trois mois dans différents pays d'Afrique » ! L'escapade maoïste ou « maophile » était escamotée.

Outre l'étouffement de la voix du Che, Castro fit donner, pour combattre ses idées sans pourtant le nommer, la vieille garde communiste, en particulier Carlos Rafael Rodriguez et Blas Roca, qui identifiaient désormais les idées de Guevara à celles de Lassalle.

Ses réticences envers la coexistence pacifique, sa visite en Chine, son discours d'Alger, et même *le Socialisme et l'Homme*, qui décrivait le « glorieux » assaut contre la caserne Moncada – événement fondateur de la révolution – comme un échec désastreux : décidément, c'en était trop !

Guevara disparut de la presse cubaine. Même ses critiques se turent.

De son côté, on peut parler de velléité : sa lutte politique à peine entamée, s'interrompt ce 14 mars après une réunion marathon avec les frères Castro, Ramiro Valdès et Juan Almeida. Il fut poussé à renoncer à toute prise de position publique et à toute responsabilité. Il eut l'impression cependant de parvenir à un compromis puisqu'on lui laissait la possibilité de suivre sa voie en usant d'une méthode qui fut toujours la sienne : donner l'exemple.

Il partit au Congo.

En quittant l'île, Guevara remit à Fidel une lettre – à ne rendre publique qu'en cas de malheur – où il annonçait son intention de lutter sous d'autres cieux et sous sa seule responsabilité, puisqu'il démissionnait de toutes ses charges et même de sa nationalité cubaine⁸².

VI

« Y a-t-il un économiste parmi vous ? »

« Mon fils Ernesto gérant les fonds de la République de Cuba ?

Mais Fidel est fou !

Chaque fois qu'un Guevara monte une affaire, il fait faillite ! »

Lynch Guevara, père du Che

Ces longs voyages du Che l'ont sans doute éloigné de longs mois des centres de décisions, des manœuvres d'appareil, des rivalités et des luttes de personnes et de clans.

Ni tout à fait médecin, car il préférerait le combat, ni tout à fait guérillero, puisqu'il passa de nombreux mois dans la Sierra sans grands engagements militaires, Guevara se retrouve après la victoire de la Révolution à commander un régiment dans une vieille forteresse et à avaliser des condamnations à mort. Guère brillant pour une personnalité de premier plan.

Mais une question trop peu souvent posée est de savoir si Guevara était vraiment « de premier plan », comme le colporte son mythe. Les basses œuvres, des voyages à l'utilité douteuse, son absence du Bureau politique du PC cubain ou de ses prototypes, laissent entendre le contraire. Le héros salué encore aujourd'hui avec respect par les révolutionnaires d'ici ou d'ailleurs, l'homme le plus « complet » qui soit aux yeux de Jean-Paul Sartre, a-t-il joué un rôle si important à Cuba ?

Il a pourtant occupé des postes des responsabilités. Il fut l'un des dirigeants de l'INRA à avoir piloté la « réforme agraire ». Il a présidé aux destinées de la Banque nationale de Cuba, il a été élevé au rang de ministre de l'Industrie. Mais voyons ce qu'il a fait à ces postes.

Les réformes agraires

Le 7 mai 1959 est une étape importante du processus révolutionnaire : Fidel signe le décret sur la réforme agraire. Un groupe la préparait depuis quelques mois dans le dos du président Urrutia et du ministre de l'Agriculture lui-même, Humberto Sori-Martin. En étaient nominalement membres, le Che, et de manière plus effective son homonyme Alfredo Guevara, Vilma Espin, la femme de Raúl Castro, et deux cadres du PSP. Les conditions dans lesquelles cette « réforme » fut mise en place font que le ministre-potiche donna sa démission – sans que cela gêne beaucoup le groupe castriste qui s'attendait à cette réaction⁸³.

Or, Guevara, qui avait plus ou moins suivi ces travaux « parallèles », ne fut pas plus chargé officiellement d'une quelconque responsabilité dans le premier ministère de l'Agriculture qu'il ne fut chargé de présider aux premiers pas de la réforme mise en place par la direction révolutionnaire réunie autour de Fidel Castro.

De retour de son premier long voyage, il fut, certes, officiellement intégré à l'INRA, l'organisme qui pilotait la réforme agraire, le 7 octobre 1959. On lit même, ici ou là, qu'il fut président de l'INRA. C'est encore une légende. Guevara a probablement espéré ce poste : depuis longtemps et en bon marxiste qui pense que l'infrastructure économique détermine la superstructure idéologique, Guevara avait réfléchi, alors qu'il était encore dans la Sierra, aux mesures économiques à prendre immédiatement après la prise du pouvoir. Et tout d'abord à cette « réforme agraire », un projet éminemment politique et social : à quel rythme ? Jusqu'où ? Et comment passer à la collectivisation ? Pour Guevara, la réforme agraire devait être « approfondie », c'est-à-dire ne pas s'en tenir à un simple partage des terres. Quant au dédommagement des propriétaires, il lui paraissait superflu. La terre devait être donnée gratuitement aux paysans.

Mais il prenait le train en marche, après ses trois mois d'absence. Fidel avait imposé sa méthode...

Guevara avait bien d'autres projets, plus vastes encore. Il n'en manquait jamais ! Il fallait, selon lui, ne plus être dépendant des seules exportations de sucre et procéder à une industrialisation rapide. C'est alors seulement

que Cuba échapperait à la domination de l'impérialisme américain. Son industrie naissante demanderait des protections douanières et un marché intérieur capable de consommer. Par quoi on en revenait aux masses paysannes et à la « réforme » qui leur permettrait de s'enrichir.

Quant aux mesures de rétorsion prévisibles de la part des États-Unis, il faudrait pouvoir s'en défendre en leur retirant toute efficacité, en nationalisant par exemple les ressources naturelles tout comme l'électricité et le téléphone, « donnés [sic] par la dictature de Batista à des consortiums étrangers ».

Malgré – ou à cause de – cette vision d'ensemble, on assigna seulement à Guevara la section concernant l'industrialisation de l'agriculture au sein de l'INRA et c'est un homme qui passait pour un subordonné de Guevara, Nuñez Jimenez, un géographe communiste de la plus triste orthodoxie, que Fidel installa à la tête de l'ensemble.

Fidel Castro avait ses raisons, il est vrai : il savait que Guevara, toujours pressé, avait tendance à brûler les étapes, que l'attente n'était justifiée pour lui que si l'on ne pouvait vraiment faire autrement et qu'il avait comme devise de « forcer la marche des événements à l'intérieur de ce qui était objectivement possible » ou qu'il jugeait tel – ce qui n'était pas la même chose. Guevara ne comprenait pas non plus que tout dire n'était pas nécessairement utile à la Révolution. En novembre 1959, par exemple, il ne put s'empêcher de lâcher que la réforme agraire viserait plus des « coopératives de communes » qu'autre chose. Un partage des terres ne lui semblait pas faire avancer la Révolution. Renforcer le sens de la propriété chez les paysans n'était pas souhaitable et René Dumont se souvient que Guevara insistait pour donner aux paysans le sens des responsabilités (révolutionnaires, socialistes, nationales, etc.) plus que ce sens de la propriété⁸⁴.

Ce sont bien des kolkhozes qui furent mis en place, preuve qu'il n'y avait pas de désaccord de fond entre Guevara et Castro, qui voulait gagner du temps face aux Américains alors que le Che ne voulait surtout pas en perdre ! Et, rebaptisés « *granjas del pueblo*⁸⁵ » (fermes du peuple), ils ne furent pas plus efficaces à Cuba qu'en URSS...

Guevara, sans doute pressé par Castro, fit quelques efforts de discrétion. Il n'annonça pas *urbi et orbi* qu'il avait fait venir des économistes communistes, chiliens et équatoriens, pour l'aider dans sa tâche. Lui qui préférait évoquer le futur lointain plutôt que les difficultés présentes, acceptait tant bien que mal de se plier aux ordres de Fidel et à sa devise « *Larvatus prode* » (J'avance masqué). Un mot suffit, moins grossier que « fermes du peuple », pour cacher la réalité de l'étatisation en marche de l'économie cubaine : « intervention ». Les « nationalisations » n'existaient pas. Il n'y avait que des « interventions » de l'État – et encore : des « interventions » punitives, puisqu'elles étaient seulement appliquées à ceux des anciens patrons qui n'avaient pas confiance dans la révolution et n'investissaient pas.

Guevara au placard

Pourtant, même à son nouveau poste, Guevara était « au placard ». Castro avait une totale confiance en son honnêteté. Il pouvait l'inviter à participer à une réunion de mise sur pied de la Sécurité d'État et, on l'a dit, il deviendra ministre de l'Industrie, mais le département qui s'occupait au sein de l'INRA de l'industrialisation était plus une manière de *think tank* qu'une institution importante de gestion. À la fin de l'année 1959, « ce département contrôlait 41 petites et moyennes entreprises où travaillaient 2 253 ouvriers⁸⁶ ». Pas de quoi pavoiser, même si, en octobre 1960, elles étaient presque 400 et près de 700 à la fin de l'année, dont quasiment toutes les raffineries de sucre. Malgré ces changements, malgré ses fonctions bien réelles à l'INRA et plus tard à la Banque nationale ou au ministère de l'Industrie, subsiste l'impression qu'il était mis à l'écart. On le voit ainsi plus souvent dans les réceptions d'ambassade – qu'il détestait – ou publiant des articles dans *Verde Olivo* que participant aux décisions du gouvernement, y compris dans les moments les plus graves : où est Guevara, par exemple, lors de l'attaque de la baie des Cochons ? On ne l'a certes pas envoyé à Jakarta cette fois, mais on l'éloigna quand même des combats. Il était à Pinar del Rio, à l'ouest de l'île, posté dans des grottes, « prêt à repousser l'assaut s'il arrivait par là », pour reprendre les termes de Cormier, un des biographes les plus flagorneurs envers le Che.

Le 26 novembre 1959, Guevara devient président de la Banque nationale. L'incompétence de Guevara dans ce domaine est telle que cette nomination est considérée dans une bonne partie de l'île comme une plaisanterie. Diverses versions circulent sur les circonstances dans lesquelles il a été nommé. La plus connue est que Castro demande lors d'une réunion qui est économiste. La tête ailleurs, le Che entend « Y a-t-il un communiste parmi vous ? » et lève le doigt. Ainsi sera-t-il nommé directeur de la banque nationale de Cuba...

En fait, il poursuit ses entretiens, ses conférences et ses discours comme avant. Persuadé que la mise sur pied d'une industrie est d'abord l'effet de la volonté, il incite les ouvriers à des baisses de salaires « volontaires » et lui, l'interprète des aspirations les plus profondes du peuple, peut affirmer que « ce sont les travailleurs libres réunis en congrès syndical qui ont décidé à l'unanimité de retirer 4 % de leur salaire pour contribuer à l'industrialisation du pays ».

Une industrie autosuffisante

Guevara rêvait de jeter « les premières bases de la grande industrie sidérurgique qui serait probablement installée dans l'Orient et qui, en cinq ans, permettrait à la nation cubaine d'être autosuffisante dans ce domaine⁸⁷ ».

Ces projets d'autosuffisance n'étaient pas pour plaire aux Soviétiques et ils les freinèrent dans la mesure du possible. Khrouchtchev appela le rêveur à la réflexion : un complexe sidérurgique était-il si utile ? Le Che insista : « Si nous avons l'usine, nous formerons des cadres. Nous achèterons du minerai de fer au Mexique. »

Déconcertant, il reconnaissait ses erreurs et répliqua froidement à un interlocuteur qui y faisait allusion que « s'il les racontait toutes, on en aurait pour dix jours » et qu'il ne renonçait pas pour autant à ses objectifs d'industrialisation accélérée⁸⁸.

Des erreurs, il y en eut, en effet, mais c'est toute la stratégie, tirée directement de la vulgate marxiste soviétique, qui était discutable pour

développer le pays : industrialisation et diversification à marche forcée.

L'indépendance politique véritable n'ayant pas cours sans indépendance économique, le projet stratégique du Che était de ne plus dépendre de rien ni personne. L'économie de guerre prolongée, en somme⁸⁹. Il s'opposa aux augmentations de salaires « parce qu'elles ne produisent que de l'inflation et qu'elles ne permettent pas de créer des emplois », comme il l'expliqua dans un discours du 14 juin 1960, dénonça la trop forte consommation des Cubains, et poussa à l'étatisation de tout le système bancaire. Naturellement, l'accueil fait à ces annonces ne fut pas bon. Mais qu'importait à l'Argentin ? « Se moquant de se faire comprendre ou non, ne se donnant pas les moyens de gagner les « masses » à ses vues comme le font les politiciens⁹⁰ », il avançait vers la Terre promise.

Guevara, bien que bridé, éloigné, surveillé, eut suffisamment de responsabilités pour contribuer à briser la machine économique cubaine. Mais il n'était pas seul responsable. Castro, qui surveillait de près ses initiatives, ne s'est jamais trop préoccupé, au moins jusqu'en 1964-1965, de sa politique économique. Il est vrai que le n° 1 cubain n'a jamais jugé que le bien-être de la population cubaine était un objectif essentiel. Il laissa donc faire, tout en gardant un œil sur les activités multiples, débordantes, dispersées et à l'utilité discutable, du Che : le 8 mai 1961, il aidait à décharger des matières premières arrivées par bateau ! Le lendemain, il prononçait un discours pour le départ d'une délégation du Nord-Vietnam et discutait avec les Soviétiques sur l'exploitation du nickel⁹¹ » ; le 12, il présidait un repas offert à une délégation yougoslave en visite dans l'île...

Claire indication de sa mise à l'écart politique : le jour où se constitue, en mars 1962, la Direction nationale des ORI (Organisations révolutionnaires intégrées), qui constituent une étape vers le PURS (Parti unifié de la Révolution socialiste) puis le PCC (le Parti communiste cubain), et qu'il est officiellement indiqué dans la presse cubaine qu'il fait partie de son secrétariat, Guevara visite une usine de tournevis, d'écrous et de rondelles à Santiago de Cuba !

Une aide décevante

Fin janvier 1961, le Département de l'industrialisation de l'INRA est promu au rang de ministère de plein droit. Guevara devint donc le premier des ministres de l'Industrie. Il ne disait pas vraiment ce qu'il pensait des Soviétiques dont il voyait bien qu'ils étaient en retard dans bien des domaines touchant à la consommation. Les Cubains, si soucieux de leur personne, n'avaient plus de déodorants et n'en auraient plus avant longtemps : les Soviétiques n'en fabriquaient pas, ni non plus les produits pour en fabriquer. Mais cela n'importunait pas Guevara qui y voyait plutôt le signe d'une pureté d'âme révolutionnaire : « Nous [...] devons nous préoccuper de choses plus importantes. » Ainsi disparurent peu à peu de l'île les déodorants...

Et le mirage soviétique s'estompa...

Moins de quatre ans après la prise de pouvoir, moins de trois ans après que le Che se fût lancé à la direction des finances puis de l'industrie cubaines, tout était à terre. « Voulant industrialiser au galop une économie agraire, en faisant l'impasse sur les matières premières et les capacités d'autofinancement, les petites unités industrielles furent cassées et la canne à sucre désorganisée. Perte sur les deux tableaux⁹². » Le vieux système était brisé. Et le nouveau ne venait pas...

Il en était de même avec les hommes : on supprimait ceux qui avaient fait fonctionner l'ancien régime. Mais le nouveau, le radieux, le très attendu Homme nouveau du communisme ne venait pas. Sans doute pouvait-on dénoncer les États-Unis pour leur embargo, leur hostilité dans les forums internationaux, leur opposition sur le terrain, là où des Cubains venaient apporter la Révolution libératrice. Mais qui avait décidé de ne pas céder un pouce de terrain face à eux ? Qui avait poussé à la rupture ? Qui avait fait de la confrontation avec eux son programme ? Le Che. Quant à la médiocre qualité des produits soviétiques livrés aux Cubains, sans doute Guevara n'en était-il pas responsable et pouvait dénoncer non sans raison « la merde » qu'on leur vendait. Mais qui situait en URSS les plus belles avancées de l'humanité ? Qui avait voulu suivre la voie soviétique de la collectivisation, synonyme d'échecs économiques sur presque toute la ligne ? Le Che.

En février 1960, les Soviétiques et les Cubains avaient rendu public un premier accord commercial. Mikoyan vint le signer. Et, à cette occasion, Castro et Guevara lui dirent leur volonté de construire une société socialiste et, du fait de l'hostilité de leur proche voisin nord-américain, leur besoin de l'aide soviétique pour aller au bout de leur projet. La différence entre les deux hommes se réduisait au temps qu'ils se donnaient pour y arriver. Là où Fidel se donnait dix ans, le fougueux Guevara était persuadé qu'à attendre plus de trois ans le projet avorterait...

Quand les compagnies américaines refusèrent de raffiner le sucre cubain, Castro les nationalisa. Quand le gouvernement américain refusa d'acheter tout le sucre que voulait leur vendre Cuba, il nationalisa les propriétés américaines. C'était le 3 juillet 1960. Le 9 de ce même mois, devant la tension qui montait, Khrouchtchev avertit les États-Unis que les Cubains bénéficieraient de l'appui soviétique... Le Che exultait.

La « crise des fusées »

Les liens de Cuba et de l'URSS se resserraient de plus en plus. Et ils ne furent pas remis en cause après la première crise qu'ils traversèrent, en 1962. Cuba, il est vrai, avait besoin d'aide économique et de protection militaire. Cette année 1962, un accord qui réjouit fort le Che fut signé avec les Soviétiques. Il prévoyait la venue de 42 000 soldats soviétiques dans l'île, et surtout l'installation de missiles à courte et à moyenne portée.

L'affaire se passa mal comme on sait. Kennedy exigea le rapatriement des missiles et il l'obtint. Guevara (et Fidel) furieux, ne purent que constater que les missiles n'étaient pas sous leur contrôle. S'ils l'avaient été, laissèrent-ils entendre, ils n'auraient pas cédé au chantage américain. Advienne que pourra, ils auraient tiré sur les États-Unis plutôt que de céder...

Les rapports avec les Soviétiques étaient aussi rendus difficiles du fait d'une divergence fondamentale sur la manière de prendre le pouvoir. En favorisant la voie parlementaire, la voie pacifique vers le socialisme, les Soviétiques, aux yeux du Che, livraient la classe ouvrière et les peuples pieds et poings liés à la classe dirigeante. Guevara, éloigné des débats et

de l'ébullition intellectuelle suscités dans le mouvement communiste en Europe, était resté un « archéo-communiste », un stalinien, adepte d'une confrontation politique, économique, idéologique propre au paroxysme de la guerre froide. Sa formation intellectuelle et politique avait été acquise à la fin des années 1940 et au début des années 1950, avec ces monuments de la pensée qu'étaient Jdanov et Staline. C'était le temps du schisme yougoslave, du blocus de Berlin, de la science bourgeoise et de sa rivale prolétarienne, le temps de la guerre de Corée.

En 1962, les Soviétiques avaient évolué. C'est Khrouchtchev qui présidait à leur avenir politique et la direction du PC de l'URSS examina de près le « cas » Guevara, d'autant qu'il leur semblait prendre un peu d'autonomie par rapport au Père tout puissant et se réserver discrètement une aire d'action politique originale, avec sa « commune expérimentale », ses protégés au Ministère, comme Enrique Oltuski, démis de ses fonctions de ministre des Communications sous la pression des communistes en 1961, Jorge Masetti, lui aussi en délicatesse avec les communistes au sein de l'agence de presse Prensa Latina, ou Alberto Mora, rejeté du ministère du Commerce extérieur par Fidel au milieu de l'année 1964, et dont il fit un de ses conseillers⁹³... Ces postes n'étaient en fait que des sas avant l'éloignement. Le droit d'asile avait ses limites et jamais Guevara n'aurait voulu entrer à cette époque en conflit avec Castro. Padilla fut envoyé à Prague et Mora à Paris pour y travailler avec Bettelheim (alors pro-Chinois) sans que le Che protestât...

Guevara resta pourtant longtemps le défenseur de l'URSS. Quand le poète contestataire Herberto Padilla voulut la critiquer devant lui, il lui coupa la parole. Il n'avait même pas besoin de l'entendre. Il savait qu'il y avait beaucoup à redire. Il l'avait vue lui-même. Mais sa réponse était qu'il fallait injecter plus de socialisme. Sans doute est-ce pourquoi on peut le dire « pro-Chinois » voire trotskiste si cela a un sens. L'importance de l'éducation communiste et du sacrifice individuel, il la trouvait davantage chez les Chinois que chez les Soviétiques, sur lesquels il comptait pour défendre l'île. C'est à Mora que Che fit l'aveu bien connu : « Je vis comme quelqu'un de déchiré en deux, 24 heures sur 24, complètement déchiré et je n'ai personne à qui le dire. Même si je le disais, on ne me croirait pas »...

Guevara se rendit pour la dernière fois en URSS le 4 novembre 1964 – sa femme attendait alors leur quatrième enfant. Rien n'était réglé de ce qui l'opposait aux Soviétiques. Ceux-ci obtinrent la tenue d'une réunion des PC latino-américains à La Havane. Elle eut bien lieu mais ne donna pas de résultats. Guevara s'était abstenu d'y participer. Pendant qu'elle se déroulait, il se rendit en tournée dans l'Orient et critiqua indirectement toute politique d'apaisement lors d'un discours à Santiago le 30 novembre où il se déchaîna contre les impérialistes, des « bêtes » au niveau des nazis. Organiser la coexistence pacifique avec eux ? Sans y être opposé en théorie, Guevara jugeait qu'elle n'était de toute façon envisageable que si, d'abord, les États-Unis démantelaient leurs bases à Panamá, à Porto Rico et Cuba.

Fidel jugeait utile que Guevara fustige les impérialistes et rappelait souvent la légitimité des guérillas... Mais il profitait des violences verbales du Che pour se situer en sage à mi-chemin du révisionnisme parlementariste et du gauchisme attaché à la seule lutte armée. Les Soviétiques firent pression jusqu'au bout pour l'isoler. Et, quand il sera en Bolivie, on verra bien qu'il ne se faisait aucune illusion sur eux et sur ce qu'ils pensaient de lui : « Nos amis m'appellent le nouveau Bakounine et se plaignent du sang versé et de celui qui serait versé au cas où il y aurait trois ou quatre Vietnam »... Un journal de Budapest parlera même de lui comme une « figure pathétique » et « irresponsable ». Furieux, le Che notera dans son *Journal de Bolivie* : « Comme j'aimerais arriver au pouvoir, rien que pour démasquer les lâches et les laquais de tout poil et leur mettre le nez dans leur merde ! »

Calculs stratégiques et blocages psychologiques

Si Fidel Castro semble bien avoir sacrifié Guevara sur l'autel de la sécurité de Cuba et le maintien incontesté de son pouvoir, Guevara, lui, gagnait-il quelque chose à son silence ? Était-il même capable de formuler une critique devant l'homme qui l'avait adoubé, lui permettant de passer de l'adolescence à l'âge adulte ? Guevara encaissa sans mot dire le procès d'Huber Matos. Il encaissa la réconciliation soviéto-castriste après octobre 1962 et la crise des fusées. Il encaissa l'engueulade de Fidel après

sa mise en cause des rapports entre les Soviétiques et le tiers-monde, et son escapade chinoise. Il encaissa tout. Et n'eut d'autre solution que de quitter Cuba. Même Robert Merle écrit, dans son avant-propos à l'édition française des *Écrits révolutionnaires*, que Castro « dut déplorer la franchise brutale avec laquelle le “Che” avait exposé ses thèses, et la coloration qu'il leur avait donnée. À la suite de cette algarade, le “Che” déchiré, eut l'impression [sic] pénible qu'il avait échoué sur toute la ligne, à Cuba dans sa tâche d'économiste, à Alger dans sa mission de diplomate⁹⁴. »

L'homme qui n'osa pas ruer dans les brancards

Le malaise de Guevara en 1964 et 1965, face à l'URSS et au type de « socialisme » qu'elle défendait, pour profond qu'il fût, venait trop tard. Au lieu d'étudier le monde socialiste avant de se lancer dans son imitation, il s'était construit un mirage, et autour du mirage il avait réfléchi à la manière d'y parvenir. La beauté du monde à venir justifiait la violence avec laquelle il fallait chasser l'ancien monde. C'est pourquoi Guevara appréciait Staline. C'était en 1963-1964. Cela faisait sept ans que le rapport Khrouchtchev avait été lu devant le XX^e Congrès et, cette année-là, le monde entier lisait *Une journée d'Ivan Denissovitch*. Guevara, si romantique et si moderne, et si avide de lectures aussi, en était encore au temps de Staline et cherchait à vouloir implanter à Cuba les principes économiques qui étaient les siens : autosuffisance, priorité à l'industrie lourde et refus des stimulants matériels, alors qu'en URSS et dans les pays européens du « camp socialiste » on était sensible aux réflexions d'économistes comme le Soviétique Evseï Liberman ou le Tchèque Ota Šik... Dans le *Daily Worker*, le quotidien communiste britannique, il s'en était pris au « libéralisme » de Khrouchtchev⁹⁵ et aux expériences économiques qu'il laissait se développer. Lui, Guevara, était au contraire le gardien du temple de l'orthodoxie économique, il s'opposait aux expériences d'autogestion et prônait la centralisation... Il sembla se tourner vers les Chinois et les Nord-Coréens – avec leurs principes de compter d'abord sur leurs propres forces sans rien espérer du capitalisme ni de l'URSS et de ses prétentions à l'hégémonie.

Le Che n'était pas économiste. Mais c'est dans ce domaine qu'il apprit

le mieux que l'URSS n'était pas telle qu'il se la représentait encore en 1959 et 1960. Les réserves de cette dernière à l'égard de la lutte armée, son « recul » lors de la crise des missiles d'octobre 1962, allaient jouer un rôle dans cette dépréciation du camp soviétique. Ce sont les analogies qu'il relève avec le monde occidental – qui s'en tenait pour l'essentiel à un rapport marchand là où Guevara rêvait de rapports fraternels – qui l'amèneront à l'accusation de complicité de l'URSS avec l'impérialisme et à sa tentative « chinoise » de 1965. Autant dire à son arrêt de mort.

Un idéaliste amoureux du genre humain ?

*« Il gardait en mémoire ses compagnons de jeux d'enfance,
pauvres et misérables, comme ces familles indiennes
entassées dans des logements de fortune. »*

Olivier Besancenot, Michael Löwy

On fait trop souvent de Guevara un idéaliste, un « pur ». C'était, sans doute aucun, quelqu'un d'exigeant pour les autres comme pour lui-même, qui ne voulait rien de plus que ce à quoi tout le monde avait droit et refusait les avantages que sa position lui permettait d'obtenir ; une telle fermeté morale n'a d'ailleurs pas peu contribué à la multiplication des éloges à son endroit et à l'élaboration du halo mythique qui l'entoure.

Pur à la folie

La préface de l'écrivain communiste Robert Merle aux *Écrits* de Guevara montre jusqu'où ces éloges peuvent aller. Elle exalte la pureté, l'idéalisme, le sens de l'éthique de Guevara. Elle incite à admirer l'homme qui abandonne les couloirs ministériels pour de « nouveaux horizons : Il se dépouille [...]. Comme le saint qui décide de mourir au monde afin de pouvoir naître à Dieu, il arrache, un à un, de lui-même, tous ses biens terrestres et il éprouve presque de la joie à cet arrachement⁹⁶. »

Certes, il est des admirations venimeuses : Merle, fidèle, à cette époque, à la ligne communiste (donc soviétique), opposait le « style sobre et réaliste des révolutionnaires marxistes » au « romantisme » et à l'« idéalisme » des révolutionnaires latino-américains du type Guevara. Ce n'est peut-être pas tout à fait une proposition d'exclusion, mais cela y ressemble !

Pur, il l'est en effet, et passionnément.

Guevara nous ramène à l'opposition, chère à Marx, entre ce qui est vieux en nous, et dont les bases doivent être détruites, et ce qui est nouveau et victorieux de l'aliénation quand enfin, débarrassé de tout individualisme, nous accédons à la conscience totale de notre être social. Cet oubli de tout ce qui me spécifie et me particularise, ne mérite guère de susciter l'enthousiasme⁹⁷... Pourtant, Guevara était tout entier dans cette opposition comme le montrent de nombreuses anecdotes qui se racontent sur lui.

Celle des cigarettes « *Tejas* », par exemple. Comme ses responsabilités politiques et la place qu'il occupait dans la révolution n'étaient pas très claires, Guevara était un homme avec qui l'on pouvait espérer avoir des informations ou en faire passer. Le faux journaliste Alexeiev (il allait devenir ambassadeur de l'URSS à Cuba) lui rendit ainsi visite à La Havane dans les tout premiers temps de la révolution. Les deux hommes évoquèrent la situation au cours d'une discussion informelle. Mais, si Alexeiev avait oublié que pour le Che l'idéologie était toujours au poste de commande, il se vit rapidement rafraîchir la mémoire. Voulant, pour lui faire plaisir, offrir à Guevara une cartouche de cigarettes venues d'Argentine, des cigarettes appelées « *Tejas* » (Texas), Alexeiev vit le Che bondir sur son siège et s'adresser à lui, furieux. Ne savait-il pas, lui qui venait d'un pays révolutionnaire, que le Texas représentait presque la moitié du Mexique et que les impérialistes américains avaient volé cette terre-là aux Mexicains ? Il n'était pas question pour lui de fumer ça !

Quelques mois plus tard, il accueillit son frère qu'il n'avait pas vu depuis des lustres. Alors que la rencontre prenait un tour détendu, il lui répondit qu'il n'était pas là pour plaisanter et lui reprocha de travailler – il était conseiller juridique pour un bureau des affaires sociales de la marine argentine⁹⁸ – dans une entreprise qui servait la domination impérialiste...

Quand son père vint le voir, il lui fit payer sa nourriture et son essence. Et l'on se souvient de la brutalité avec laquelle il interdisait à sa femme tout cadeau, tout avantage, quelles que fussent les circonstances...

À pureté, pureté et demie

Une dernière anecdote, à deux volets pour ainsi dire, a été reprise dans une scène du récent film de Soderbergh sur sa vie. Elle éclaire la psychologie et ce qu'on peut appeler le système moral de Guevara : ce dernier interdit à de jeunes combattants – les rebelles étaient presque à la veille de leur entrée dans La Havane – de s'emparer de véhicules privés pour rejoindre la capitale. Le Che jugeait leur apparence trop luxueuse et décida qu'ils devraient monter comme les autres dans les camions, les Jeeps ou les blindés de l'armée rebelle – non sans avoir laissé derrière eux les forces d'un autre mouvement révolutionnaire, le Directoire révolutionnaire étudiant, qui avait pourtant combattu à ses côtés pour s'emparer de Santa Clara.

L'injonction sur les moyens de transport, son puritanisme, son sens de la discipline, sa volonté d'éliminer toute satisfaction individualiste sont bien du Che lui-même. Mais la manœuvre qui vient en second, et qui consiste à « doubler » des concurrents, sans doute pas. Elle est plutôt de Fidel Castro qui pousse ses pions pour s'emparer de tout le pouvoir. Remarquons que cette attitude ne posait cependant aucun problème à Guevara. Il n'en avait pas eu l'initiative, et sa « pureté » s'accommodait fort bien du machiavélisme de son chef. De même poussera-t-il, en accord avec Castro ou sur les ordres de celui-ci, le Directoire étudiant hors du palais présidentiel à La Havane dans les premiers jours de janvier 1959. Le M 26, l'organisation castriste, voulait le pouvoir pour lui seul. La lutte politique existait. Elle demandait parfois de la violence, parfois des ruses. Et c'est sans gêne aucune que Guevara déclarait aux journalistes qui l'assiégeaient et s'inquiétaient de la nature du régime qui allait être mis en place, que « traiter de communistes tous ceux qui refusent de se soumettre était un vieux truc des dictateurs : le Mouvement du 26 juillet était un mouvement démocratique⁹⁹ ». Fidel lui avait dit de ne pas provoquer les peurs. Il voulait apaiser, ne pas brandir les convictions marxistes des uns et des autres. Fidel lui demanda de l'attendre (il parcourait l'île lentement pour asseoir son pouvoir et peaufiner son image de leader), et le Che l'attendit. Mais ce n'est pas sa manière. Taibo II, le plus souvent admirateur de Guevara, fait justement remarquer que celui-ci sembla, en ces premiers jours de janvier, « idéologiquement déconcerté, peu clair, comme s'il se censurait devant la presse ». Guevara, dit-il, « ne trouvait

pas sa place dans cette victoire ».

Ces manœuvres – un jour un petit « coup tordu » pour assurer la domination du M 26 sur les autres groupes, un autre jour les allusions à la démocratie et les élections à venir, lui pesaient : « On temporisait, tout cela pour maintenir une unité qui ne fut jamais bien comprise. Ce fut le péché de la Révolution », affirmera-t-il, plus tard¹⁰⁰. Mais le bon soldat de la Révolution, en lieutenant fidèle de Castro, en serviteur zélé de l'Histoire, il s'exécutait. Si sa pente était d'éviter tout recul, tout détour, tout calcul, il se soumit finalement toujours à Castro comme à celui qui énonçait la Loi. Comme le dit un témoin oculaire, José Ignacio Rasco, Guevara n'osa jamais affronter Fidel de face. « À la fin, il céda toujours devant Castro¹⁰¹. »

Déjà dans la Sierra, il avait manifesté son inquiétude dès qu'il avait été question de compromis, d'accords avec d'autres forces politiques. Guevara a toujours eu du mal à comprendre les replis tactiques, les temporisations, les infléchissements conjoncturels, les alliances ponctuellement nécessaires pour mieux ensuite abattre un ancien allié. Guevara s'était par exemple alarmé de possibles contacts du mouvement castriste avec l'ambassade américaine à La Havane... Il fut de même réticent devant un *Manifeste de la Sierra Maestra*, signé par Castro avec certains politiciens hostiles à Batista. C'étaient des bourgeois libéraux peut-être mais surtout anticommunistes... À leurs conceptions de la réforme agraire, beaucoup trop timides, il opposait la « volonté du peuple » qu'il pensait savoir interpréter, et affirmait que « ce serait la tâche des masses paysannes organisées d'imposer la loi qui interdise les latifundia¹⁰² ».

Il ne comprenait pas qu'il faille, comme Castro y parvenait si bien, désarmer idéologiquement l'ennemi et le démoraliser, comme, par exemple, en faisant venir Herbert Matthews, célèbre journaliste de gauche, compagnon de route type, capable d'écrire sous le charme d'une interview : « Castro a de fortes idées sur la liberté, la démocratie, la justice sociale, le besoin de restaurer la Constitution et la tenue d'élections. » Castro savait qu'on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre ni les entrepreneurs qui aident les rebelles avec des promesses d'étatisation de

leur entreprise ! On n'en parla donc pas quand Guevara aurait aimé, lui, l'annoncer haut et fort.

Castro et Guevara étaient en fait d'accord sur le fond, et le compromis signé avec les opposants modérés à Batista fut bientôt rompu. Question d'opportunité et de conjoncture ! Au début de 1958, Guevara en fut si soulagé et même si heureux qu'il promit à Castro « la gloire d'être un des deux ou trois leaders d'Amérique qui prendront le pouvoir les armes à la main » !

Tout perdre pour tout prendre

En fait, il n'y a pas de quoi se pâmer devant la « morale » du Che. Dans le combat politique, elle n'avait pas l'efficacité des ruses de Castro et l'état d'esprit qu'elle reflète doit-il toujours inspirer le respect ? L'aspiration à la sainteté peut être un chemin subtil vers l'acquisition de ce qu'il y a de meilleur. On se dépouille, sans doute, mais pour gagner par là le ciel. Et l'on s'oublie dans la lutte révolutionnaire parce que c'est la voie royale qui mène au pouvoir. N'être rien pour avoir tout. Pureté tactique en somme et avidité stratégique. Et qu'a fait d'autre Guevara pendant ces dix ans de lutte, des débuts de la guérilla dans la Sierra aux embuscades finales dans la forêt bolivienne, sinon régler leur compte à ceux qui l'empêchaient d'avoir tout ?

Guevara ne se dépouille pas : il veut tout, comme dirait Besancenot. Non seulement le socialisme à Cuba, mais au Congo, en Bolivie, en Argentine, et dans le monde entier. Castro préparait, dès la Sierra, les combats ultérieurs contre l'impérialisme américain, Guevara lui faisait écho : « La Révolution n'est pas limitée à la nation cubaine et, par conséquent, elle n'est pas finie. Nous en sommes au premier chaînon de toute une série de révolutions. »

« Constatait-il » là une nécessité politico-historique ou annonçait-il un programme qu'il essayait de remplir de manière volontariste ? Il n'importe : une telle déclaration, quel que soit son sens exact, annule l'image sulpicienne du Juste trahi et mis à mort. Guevara est parti à la conquête du sud de l'Amérique. Dès 1959, des tentatives sont lancées

depuis Cuba contre Panamá, le Nicaragua, Haïti, le Paraguay. Au début des années 1960, des guérillas sont armées par Cuba au Guatemala, au Venezuela, en Argentine. En 1967, c'est la Bolivie qui est choisie, d'abord pour sa centralité dans le cône sud. C'est de la stratégie sur une mappemonde, une stratégie grossière qui fait fi des détails. Une stratégie mise en œuvre par un entêté qui avait déjà tenté en Afrique la même opération avec le succès que l'on sait. Après la Bolivie, il pensait à l'Argentine, au retour au pays. Et à Papa-Maman, si fiers de lui, chef d'une armée, nouvel énonciateur de la Loi. La place du Père enfin, après une longue lutte armée. Guevara en effet ne s'intéresse pas au genre humain de son temps, mais aux obstacles humains d'aujourd'hui qu'il faut éliminer pour entrer dans l'humanité de demain.

Une morale clivée

Difficile de parler de sainteté, même laïque, avec Guevara. Sans doute veut-il enseigner à la jeunesse cubaine le travail, l'étude, la solidarité permanente avec le peuple et tous les peuples du monde, et il souhaite qu'elle aigüise sa sensibilité au point de ressentir de l'angoisse quand on assassine un homme quelque part dans le monde. Mais ne nous y trompons pas : son internationalisme est « prolétarien », sa lutte pour plus de justice, « anti-impérialiste », et son idéal de société, communiste. Un patron, un impérialiste supprimé, c'est un pas vers la « libération ». Un guérillero tombé sous les balles d'une armée régulière, voilà l'assassinat. Guevara s'en tient aux schémas léninistes : est Bien ce qui sert la Révolution. Mal, ce qui s'y oppose. Est bien mon adhésion corps et âme au mouvement révolutionnaire. Et mal toute existence particulière, taxée d' « égoïste » et « individualiste ».

Uniformité du monde

Cette vision manichéenne du monde est sans doute partagée par Castro, mais, chez Guevara, l'opposition, la confrontation dominant toute autre considération. L'esprit de système, dans sa vision politique, l'emporte au point de croire que les particularités de situation ou de conjoncture sont tout à fait secondaires et que ce qui a marché à Cuba doit marcher ailleurs, en tout cas dans le tiers-monde : « Nous avons démontré [sic], dit-il, qu'un

petit groupe soutenu par le peuple et sans la peur de mourir, si nécessaire, peut surpasser une armée régulière disciplinée et la vaincre. » Très vite, ces belles perspectives sont mises en œuvre après la prise de pouvoir à Cuba et il participe à la mise en place de la DGI, la Direction générale de renseignement, qui a pour tâche de mener la révolution hors des frontières, en organisant, en entraînant, en aidant, les guérillas étrangères. Naturellement, Guevara, comme Fidel Castro, jure la main sur le cœur qu'il n'exporte pas la révolution, mais seulement les idées de la Révolution. À la guerre comme à la guerre : l'ennemi ne mérite que le combat. Pourquoi ne pas lui mentir ? Le problème aurait dû se poser pour lui du sens de l'échec de toutes les tentatives qui suivirent. Fallait-il tenter une autre voie, au moins de manière complémentaire, celle des échanges, du dialogue, des relations diplomatiques, de la lutte politique ? Mais Guevara est toujours resté persuadé que la révolution castriste était un modèle non seulement pour l'Amérique latine mais pour l'Asie et l'Afrique et que, si échec il y avait, il était dû d'abord à l'insuffisante détermination des combattants révolutionnaires, à leur insuffisant esprit de sacrifice. Le monde ne serait délivré de l'impérialisme que par des combattants ignorant la mort, ou plutôt prêts à la recevoir.

Ainsi, les choses étaient transparentes. Il fallait, avec esprit de sacrifice, accepter de se salir les mains pour construire un monde heureux et juste. Et à qui lui rétorquait qu'il s'agissait d'une utopie, qu'on ne saurait asseoir la justice sur des moyens parfaitement injustes et discutables, comme l'osa en face-à-face un architecte qui voulait construire avec lui et pour lui la nouvelle Banque nationale de Cuba, le Che ne laissait, en guise de réponse, que ce choix : quitter Cuba, « prendre » 30 ans de prison après un procès vite expédié ou être fusillé par un peloton d'exécution. La situation de classe de l'architecte en question suffisait à ses yeux pour le condamner et les conceptions morales dont il se réclamait – qui lui permettaient, croyait-il, de « parler la tête haute » même s'il était né avec une cuillère d'agent dans la bouche – comptaient bien peu pour Guevara¹⁰³.

La philosophie politique du Che

« *Le Che était un preux, mais un preux conscient* »

Ahmed Ben Bella

Ernesto Guevara, disions-nous, est l'homme d'un monde bipolaire, d'un monde où le Bien et le Mal s'affrontent et où les demi-teintes, les subtilités, les calculs s'apparentent davantage à une trahison ou à une lâcheté qu'à une appréhension plus fine de la réalité. Une philosophie politique semblait pouvoir justifier cette approche : le marxisme, et plus précisément la vulgate marxiste en cours dans les années 1950. Sa force était de correspondre si bien à la volonté de lutte de Guevara, de confrontation avec un ennemi clairement identifié, qu'elle s'imposait à ses yeux par son « évidence ».

L'évidence du marxisme

Le marxisme est même pour lui si évident « qu'on ne peut même pas penser à le remettre en question ». Sartre disait que le marxisme était l'horizon indépassable de notre temps. La formule pouvait trouver quelques interprétations acceptables. Mais comment justifier le dogmatisme qui transpire de cette idée assénée par Guevara selon laquelle « il faut être marxiste comme on est newtonien en physique ou pasteurien en biologie¹⁰⁴ » ?

La vision du marxisme de Guevara est celle qui est diffusée dans les années 1950, celle du matérialisme historique, une manière de déterminisme, à quelques nuances près, qui fait dire à notre aventurier qu'« il interprète l'histoire et prévoit le futur... ». Un autre point fort du marxisme, aux yeux de ce passionné d'action et de lecture, ce sont les liens qu'il tisse entre théorie et pratique, la cohérence qu'il offre, la totalité qu'il recouvre. S'appuyant sur cette thèse fameuse selon laquelle « jusqu'ici les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de

différentes manières alors qu'il importe de le transformer », Guevara affirmait que « la révolution cubaine prend Marx à l'endroit même où celui-ci laisse tomber la science pour empoigner son fusil. [...] Elle le prend là, non par esprit de révision mais seulement parce que c'est là que se trouve Marx, homme de sciences, révolutionnaire, au sein de l'Histoire ». Commentaire sans doute un peu flou mais dont on comprend qu'il légitime sa joie à combattre pour achever l'analyse, lui donner un sens et justifier ses conclusions. Dans un style qui ne déparerait pas une brochure communiste de l'époque, Guevara ajoute : « En nous levant contre l'ancienne structure de pouvoir, en nous appuyant sur le peuple [...] et en considérant comme base de notre combat le bonheur de ce peuple, nous ne faisons rien d'autre que suivre les prédictions de l'homme de sciences, Marx. »¹⁰⁵ Marx l'anti-errance, en somme, Marx qui découvre une loi de l'Histoire permettant de prédire scientifiquement l'avenir.

Magnifique moyen d'échapper aux hésitations et à la responsabilité individuelle. Magnifique moyen aussi de se donner un moral de vainqueur. La science de l'histoire dicte donc sa conduite. « C'était une personne tout entière dédiée à son utopie, se rappelle José Castaño, le prêtre qui assistait les condamnés à mort de la Cabaña ; la Révolution lui demandait de tuer ? Il tuait. Elle lui demandait de mentir ? Il mentait. C'était cela, le Che¹⁰⁶... »

C'est au mieux cela, car bien des observateurs, des témoins, des historiens ont remarqué la véritable fascination qu'exerçaient sur lui le combat, la mort qu'on donnait et qu'on pouvait recevoir, et les armes.

La roue de l'Histoire

L'avenir de l'Amérique du Sud est donc pour lui tout tracé. Et radieux : des révolutions vont éclater dans les différentes nations, les unes après les autres. Et Guevara aimait à citer la formule de Fidel Castro selon laquelle la cordillère des Andes sera la Sierra Maestra de l'Amérique¹⁰⁷... L'Amérique tout entière allait suivre Cuba qui avait donné l'exemple. Cuba n'était pas une exception, mais seulement la première nation américaine à briser le cercle de la dépendance économique et la domination impérialiste américaine.

Et, si « ça » ne se voyait pas encore, la maturation était bien présente : dans *Tactique et Stratégie de la révolution latino-américaine*, un texte de 1962, Guevara affirme : « L'Amérique est aujourd'hui un volcan ; elle n'est pas en éruption, mais elle est traversée par un immense vacarme souterrain qui annonce l'éruption. *L'Alliance pour le progrès* est la tentative impérialiste de retarder les avancées révolutionnaires des peuples en distribuant une petite quantité des gains aux classes exploitantes locales. »

C'est pourquoi Guevara refusait d'être accusé de fomenter des révolutions. Une révolution ne se fomenté ni de l'extérieur ni de l'intérieur. Elle survient nécessairement comme l'eau d'un torrent ou le vent d'une tempête. Elle est là, dans des germes qui ne demandent qu'à s'épanouir. Quand, la main sur le cœur, et sur ordre de Fidel, Guevara assurait que pas une arme ne serait envoyée par les Cubains en Amérique latine, il précisait immédiatement que cela n'empêcherait pas les soulèvements. Les Cubains ne pouvaient rien au fait qu'ils étaient devenus un exemple... Cet avenir était certain et, à ceux qui doutaient, l'histoire montrerait qu'ils avaient tort.

Comme on le sait, l'histoire n'a rien montré de tel. Ce ne fut pas faute de l'aider à être ce qu'elle était vraiment : l'accoucheuse de Révolutions ouvrant la porte aux sociétés communistes. Une telle vision, qui allie, sans trop se demander si cela est possible, nécessité et volonté humaine, lui donnait, croyait-il, le droit d'annoncer comme effectif à l'avenir ce qu'il concevait au présent : le soulèvement de l'Amérique du Sud, la production prochaine d'automobiles par Cuba, l'augmentation de 10 % de son PNB chaque année, la production dans le même laps de temps de 10 millions de chaussures, etc. Le socialisme n'est pas seulement en effet un régime d'avenir induit par la nécessité : il est porteur d'une magnifique promesse d'abondance matérielle. Quand Guevara représenta son pays à Punta del Este en 1961, il pensa ainsi ridiculiser les Américains qui avaient l'aplomb de proposer à tous, par la mise en route de réformes spécifiques, une croissance annuelle de 2,5 % alors que Cuba la révolutionnaire allait, on pouvait en être sûr, atteindre un taux de croissance d'environ 10 %.

Guevara distingue scolairement conditions objectives et subjectives,

insiste sur le fait que des facteurs dus à la conscience révolutionnaire peuvent retarder ou accélérer le processus en marche vers le communisme. C'est le b.a.-ba des manuels de l'époque qu'il ressort et qui justifie à ses yeux l'implantation de « foyers révolutionnaires » comme s'y emploie Cuba à cette époque : « La violence n'est pas le monopole des exploités et dans la mesure où les exploités peuvent l'utiliser, ils doivent même l'utiliser quand le moment vient... » Il ne faut pas craindre la violence. C'est l'accoucheuse des nouvelles sociétés ; mais la violence devrait être utilisée au moment précis où les leaders ont trouvé les circonstances les plus favorables. Suit une banalité propre à tous les groupes gauchistes d'hier et d'aujourd'hui : les régimes bourgeois en place tentent de ne pas recourir à la violence pour s'imposer. Mais ils sont violents par nature. La violence des révolutionnaires les oblige à dévoiler leur violence fondamentale, « et par là à démasquer la vraie nature dictatoriale des classes réactionnaires¹⁰⁸ ». La violence contre l'État bourgeois n'est qu'une violence réactive et défensive.

Vision qui justifie tous les crimes. Vision puérile et stalinienne d'une Histoire qui avance nécessairement vers le communisme, c'est-à-dire une société d'abondance. C'est là la pensée de Guevara que seule l'ignorance et la mauvaise foi veulent nous faire passer pour un individualiste et un humaniste.

La vision du Che allie d'ailleurs nécessité et catastrophe : « Des milliers de gens mourront partout, mais la responsabilité sera la leur [*c'est-à-dire celle des impérialistes*]. »

Où l'on voit que pour Guevara, ce n'est pas seulement de roue de l'Histoire qu'il s'agit, une force qui s'impose de manière aveugle : sa nécessité est une légitimité. Sa progression, une promesse. Les agents de l'impérialisme qui s'y opposent, des coupables... Et que cette violence et le nombre de victimes ne nous poussent pas à renoncer. La force des révolutionnaires est celle de tout le bloc socialiste, des peuples qui combattent pour leur libération, de la cohésion et de la force du peuple cubain, « et de la décision de combattre jusqu'au dernier homme, jusqu'à la dernière femme, jusqu'au dernier être humain capable de tenir un fusil ».

Plus clair encore, il soutient qu'il n'y a pas de raison « de prolonger l'agonie du peuple à travers des tentatives vouées à l'échec de nouer des alliances à court terme avec l'ennemi, ou des stratégies d'apaisement telles que la «coexistence pacifique» »... L'histoire, la science et la justice étant du côté du socialisme, il faut mener la guerre nécessaire jusqu'à la victoire, quelle que soit les conséquences – y compris la guerre nucléaire. La pauvreté de cet habillage de la haine, son aspect incantatoire¹⁰⁹ annihilent naturellement toutes les images bienveillantes, jusqu'à l'écœurement, colportées par le mythe Guevara.

Jusque dans ses tout derniers textes, comme « Créer deux, trois, plusieurs Vietnam » d'avril 1967, jugé pourtant original, mais non sans nostalgie pour la période stalinienne, il dénonce la coexistence pacifique – « chercher des méthodes pour entamer un dialogue que les adversaires éludent est une tâche inutile » – et toute idée de voie pacifique au socialisme : « une guerre longue... une guerre cruelle... est presque la seule espérance de victoire ». Guevara ne peut attendre le résultat d'une confrontation politico-économique entre les deux systèmes : il fut toujours, comme le dit Debray, « dévoré d'impatience ».

Comment en est-il arrivé là ? Par ses lectures acharnées sans doute, mais aussi par son combat dans la guérilla.

La découverte du marxisme-léninisme via la guérilla

Guevara affirme que c'est la lutte pour la libération de Cuba et la guerre de guérilla qui l'ont mené au marxisme-léninisme. La vérité scientifique du marxisme-léninisme s'est « imposée » peu à peu à lui. Face à cette évidence dévoilée par la guérilla, l'idéologie de l'adversaire paraissait d'autant plus trompeuse et haïssable. On ne pouvait éprouver aucune pitié à l'égard d'une civilisation occidentale dissimulant « derrière sa façade pompeuse, une bande d'hyènes et de chacals ». On croirait lire la *Pravda* en 1950 et les insultes contre Sartre, « hyène à stylographe ». D'ailleurs Guevara reprend les pires bobards de l'époque et notamment la légende de la guerre bactériologique menée par les Américains en Corée. Sa vision de la guerre de Corée fleure bon le socialisme des années 1950 quand

il évoque « le drapeau déloyal des Nations unies » ou la dévastation du Nord par les États-Unis¹¹⁰, comme si c'était les États-Unis qui avaient sans prévenir, un certain 25 juin 1950, déclenché une des pires guerres du xx^e siècle...

C'est aussi dans la guérilla qu'il découvre certains aspects du léninisme, et certains de ses textes reprennent ni plus ni moins la théorie de l'avant-garde révolutionnaire nécessaire. L'avant-garde comme reflet des aspirations profondes du peuple mais aussi centre de décisions et d'interventions : « La guerre de guérilla, c'est la guerre du peuple tout entier contre la domination oppressive. » Le guérillero, dit-il encore, est « l'interprète des aspirations de la grande masse paysanne qui veut être maîtresse de la terre¹¹¹ ».

La guérilla lui permet d'approcher enfin la vérité de cette classe paysanne qui, parce qu'elle est confrontée à la pauvreté, est susceptible d'apporter son aide aux révolutionnaires. « C'est par eux qu'ils survivent », dit-il. Mais, du fait de la situation des petits producteurs individuels voire isolés qui la composent, les paysans ont du mal à concevoir les objectifs de libération collective des révolutionnaires.

Certaines aspirations des paysans, liées à leur position de classe, doivent être contrôlées. L'inculture dans laquelle ils ont été maintenus et leur isolement justifient la direction révolutionnaire sans laquelle ils ne pourront se lancer dans la lutte et remporter la victoire (celle des révolutionnaires qui, après avoir fait miroiter plus de justice et un partage des terres, leur imposeront la collectivisation !).

Il convient en tout cas de ne pas imaginer Guevara entouré et systématiquement soutenu par les paysans pauvres. Le guérillero argentino-cubain n'était pas Robin des bois. Les fantasmes sur la « paysannerie rebelle » doivent être rangés au placard. La méfiance est de mise : « Les éléments de la population civile dont on ne connaît pas les antécédents doivent être surveillés de près chaque fois que l'on se trouve dans une zone de danger », écrit-il¹¹². Les paysans, d'abord, ça se capture, ça s'interroge, ça renseigne. Guevara dit même craindre en chaque paysan l'« informateur présumé de l'ennemi¹¹³ ». Il faut du temps pour que les

rapports avec eux changent. C'est par la suite seulement qu'il peut dire : « les paysans venaient nous saluer avec une peur moins grande qu'avant et [que] nous-mêmes ne craignons plus tellement leur présence parce que nos propres forces avaient considérablement augmenté que nous nous sentions beaucoup plus sûrs de nous-mêmes¹¹⁴ ».

Guevara lui-même donnera une version très idéologisée de ces rapports avec les paysans cubains, assurant que « la guérilla et les masses paysannes petit à petit se fondaient en un tout homogène¹¹⁵ », etc. De tels rapports ne surgirent en fait que sur le tard, quand le pouvoir bascula visiblement, quand il devint évident pour les paysans, dit Guevara, toujours attaché à des formulations nuancées, que « notre guérilla était invincible¹¹⁶ ».

Cette guérilla était-elle capable de mener à bien une révolution socialiste ? Guevara avait lu Marx et savait ce qu'était un prolétaire, un ouvrier d'usine, fort de sa conscience de classe. Et il était difficile de faire passer la révolution cubaine pour une révolution prolétarienne d'autant que les ouvriers cubains, relativement bien payés, ne tenaient guère à la radicalisation de la Révolution, protestaient contre les baisses de salaires « révolutionnaires » « proposées » notamment par Guevara, l'interdiction qui leur était signifiée de faire grève désormais et le fait de se voir imposer un syndicat d'État aux ordres du Parti. Mais cela ne changeait pas la nature « prolétarienne » de la révolution cubaine aux yeux de Guevara. Un petit coup de pouce à l'analyse et le tour était joué : il expliquait que la révolution cubaine pouvait affronter l'épreuve de la théorie marxiste, puisque la majorité du peuple cubain s'était « prolétarisée » du fait de la semi-mécanisation de l'agriculture, d'où résultait « une plus grande conscience de classe ». *C.Q.F.D.*

Cette leçon qu'enseigne la guérilla doit être apprise peu à peu par ceux qui n'ont pas eu la chance de la connaître. Dans la société révolutionnaire, celle qu'ont permis de faire éclore les guérilleros, l'éducation doit se substituer aux leçons du combat : l'individu doit abandonner tout désir d'autonomie. Et, aux étudiants qui croyaient encore à la légitimité de la vocation personnelle, il annonçait que « seul l'État avait le droit de décider ce qu'ils devaient étudier, si l'on devait former dix avocats ou cent

ingénieurs chimistes pour l'industrie. Et si quelqu'un dit que c'est une dictature, ajouta-t-il, il aura raison. C'est une dictature¹⁷ ». Une bonne dictature, naturellement, une dictature du peuple et de ses représentants qui ont découvert au cours de leur combat pour le pouvoir la « scientificité » de leurs idées.

C'est donc ce combat, cette guerre de guérilla, qui, par ces vérités découvertes, légitime la direction politique. Rien à voir avec les élections que proposent les régimes « bourgeois ». La démocratie et les élections n'ont pour Guevara pas de sens : dans un texte de 1962 intitulé « Tactique et stratégie de la révolution latino-américaine », il trouve qu'une élection représente surtout du temps perdu et des énergies gâchées. « Quelques avancées électorales par ci, note-t-il ironiquement, deux députés, un sénateur, quatre municipalités par là ; une grande manifestation populaire dispersée à coups de fusil ; une élection perdue pour moins de voix que lors de la précédente ; une grève qu'on gagne, dix qu'on perd, on avance d'un pas... on recule de dix. Pourquoi dilapider les énergies populaires¹⁸ ? » Détenant la vérité sur la nature du pouvoir combattu et sur celui qu'elle veut imposer, la guérilla ne propose rien de moins que le combat de la vérité contre la fausseté et même de la vérité contre le mensonge.

Guevara et les communistes cubains

Dans la pratique donc et dès les dernières phases de la lutte contre Batista, on verra sans surprise Guevara s'entourer de communistes comme ce Pablo Ribalta à qui il avait confié la formation idéologique des nouvelles recrues dans la Sierra et qui deviendra commissaire politique. Il était assez habile pour ne pas utiliser des textes de Marx ou de Lénine – peut-être les ordres venaient-ils de Fidel lui-même – et faisait plutôt référence aux discours et aux écrits de Fidel et d'autres dirigeants guérilleros... Le goût du Che à s'entourer de communistes se retrouve plus tard, avec la prise du pouvoir en perspective : c'est Ovidio Diaz Rodriguez, par exemple, un leader des Jeunesses du Parti, qui est à ses côtés lorsqu'il est le dirigeant du M 26 pour la région de Las Villas, afin de mettre en place les premiers rudiments de la réforme agraire dans la région.

Cette proximité avec les communistes est une des clefs de la méfiance de Guevara à l'égard des gens du *Llano*. Il fustigeait les réticences de ces derniers à agir avec le PSP, le parti communiste. Et quand l'appel à la grève générale lancé imprudemment par Castro, le 9 avril 1958, s'avéra un échec, il n'en tira pas la conclusion que, décidément, leur Mouvement avait encore bien des progrès à faire en matière d'implantation en milieu ouvrier et citadin, mais qu'en était responsable le « sectarisme » des leaders du *Llano* comme David Salvador, « Daniel » (René Ramos Latour) et Faustino Perez. Nuancé comme il l'était toujours, il pensa, comme Castro, qu'ils devaient démissionner.

Ils durent s'exécuter en effet, furent transférés à la Sierra et Castro devint le secrétaire général du Mouvement.

Dans *le Socialisme et l'Homme*, Guevara va plus loin encore dans le rejet du *Llano* anticommuniste. Les adversaires sont à terre, il est vrai, quand ce texte est publié, en juillet 1965 : « La destruction possible de ces forces urbaines ne fit pas mourir l'âme de la Révolution, son commandement, qui, de la forteresse rurale, continua à catalyser l'esprit révolutionnaire des masses¹¹⁹. »

L'Homme nouveau

« Guevara, l'être le plus complet de notre époque »

Jean-Paul Sartre

L'Homme nouveau n'est évidemment pas une invention d'Ernesto Guevara. Ce mirage se perd dans la nuit des temps et le mouvement communiste n'a fait que le revivifier. Mais, s'il occupe une place centrale parmi ses réflexions, c'est qu'il est au cœur de ses tentatives de se défaire de ses propres contradictions, d'effacer ce père qui le fut trop peu et auquel il trouva un substitut cubain, Fidel Castro.

Une affaire intime

Bien sûr, l'Homme nouveau, cet être des lointains, est un rêve, un mirage, y compris pour le Che, et d'autant plus difficile à atteindre que Castro n'a jamais fait que se prêter à la solution des problèmes de l'Argentine, à son profit à lui, Castro, et à ceux de la révolution cubaine qu'il voulait voir triompher. Plus réaliste que le Che, Castro ne se donnait qu'à lui-même.

L'Homme nouveau, pour Guevara, c'est l'homme qui ne traîne pas le boulet d'un passé compliqué, c'est l'homme d'une autre vie, où les contraires ne se côtoient plus, ni la force et la faiblesse, ni l'égoïsme et l'altruisme ni le courage et la peur. Une vie qui – le voyait-il ? – n'est plus la vie tant elle est absolue. L'Homme nouveau, c'est sa propre mort.

Tel le soleil qu'on ne peut regarder de face, Guevara cherchait pourtant à l'entrevoir, non comme issue à ses problèmes personnels – ces choses-là ne s'avouent pas facilement –, mais à une problématique sociale et politique, voire philosophique : comment atteindre le communisme, où fleurira l'Homme nouveau, s'il n'apparaît déjà pour hâter l'avènement de cet au-delà ? Une fin parfaite peut-elle s'atteindre par des

moyens imparfaits ? Les conditions matérielles déterminent-elles la conscience ou faut-il une conscience non déterminée pour révolutionner les conditions matérielles ? Avec l'Homme nouveau, ces questions deviendraient obsolètes.

C'est ainsi que l'Homme nouveau est devenu un concept donnant la solution de casse-tête théoriques, loin de l'âme souffrante qui l'avait adopté comme un long détour pour trouver une solution à ses propres maux...

Mais l'Homme nouveau, c'est aussi pour Guevara une réalité qui doit grandir en soi, comme un modèle se substituant progressivement à l'individu chargé, pour longtemps encore, d'individualisme et d'égoïsme.

Un concept de la théorie révolutionnaire

Comme modèle, l'Homme nouveau se forge peu à peu, par la lutte. La Sierra, avec ses combats à la vie à la mort, le fait grandir. On peut même dire que le combattant de la liberté, l'avant-garde du peuple, le guérillero sans peur, ne sont tels que s'ils obligent ce modèle à les habiter, à les animer. La guérilla forge cet esprit disposé au don de soi, cette conscience d'un salut possible exclusivement dans et par le groupe. C'est lui-même, bien sûr, que Guevara décrit quand il dit cette passion, ce dépouillement progressif de tout ce qui n'est pas cet être d'avenir, « suant dans les marches continues, laissant sécher sa sueur sur soi et y ajoutant de nouvelles sueurs sans avoir la possibilité de faire une toilette régulière » (quoique, ajoute-t-il ingénument, « cela dépende aussi de la disposition individuelle¹²⁰ » !).

Mais, il faut tenter de conserver, après la lutte armée, cet embryon d'Homme nouveau : « Ce que nous étions en un temps de danger mortel, puissions-nous aussi apprendre à l'être dans la production [...] puissions nous apprendre à être les travailleurs de la Liberté et de la Mort¹²¹ ! », soupire-t-il.

Mais, pour ceux qui restent encore imprégnés d'individualisme ? Pour ces étudiants, par exemple, qui veulent encore embrasser la carrière et

vivre la vie dont ils ont envie, eux, sans se préoccuper des autres ? Pour ces citoyens prêts à consommer et qui ne veulent pas donner assez d'eux-mêmes ?

Eh bien, on les forcera à faire leur choix en fonction du tout et non de leur petite personne... Guevara l'a appris dans la Sierra Maestra : quelles que soient les bonnes intentions, si l'on ne disparaît pas au profit du groupe, de la collectivité, et si l'on ne refuse pas tout avantage sur les autres, on ne mènera pas à terme cet Homme nouveau.

Certes, il assure que la Révolution n'est pas un moyen de standardiser la volonté collective, mais « une libération de la capacité individuelle de l'homme ». Le problème est que Guevara entend par là un homme qui n'existe qu'en tant qu'il a une existence sociale et qui s'est débarrassé de tout « quant à soi ».

Le tableau le plus précis de l'Homme nouveau est brossé dans *le Socialisme et l'Homme*, qui insiste sur le devoir pour l'individu de se fondre dans la société et en même temps sur son importance comme moteur de cette même société. Mais, subtilités dialectiques ou pas, il faut faire barrage aux désirs individuels. Il faut les ramener à ceux de la société – naturellement de la société telle qu'elle est conçue par l'avant-garde. Comme Staline, qui comparait le bolchevik à Antée tirant sa force de la terre pour souligner son lien indispensable avec les masses, Guevara affirme : « C'est de la masse que nous tirons notre substance », tout en ajoutant très vite que celle-ci « ne pourra avancer plus rapidement que si nous l'encourageons par notre exemple¹²² ».

Or, pour lui, la capacité de donner l'exemple se mesure à la capacité de se sacrifier : « L'homme de notre pays sait que la glorieuse époque qui lui est échue est une époque de sacrifice¹²³. » L'Homme nouveau, c'est celui qui accepte le plus facilement de mourir. Voilà l'importance de la générosité du révolutionnaire : il doit donner au peuple (entendez la population, dans la mesure précise où elle refuse le capitalisme) et même se donner à lui.

Conditions sociales d'éclosion de l'Homme nouveau

Quant à la masse, elle ne pourra faire sien le parti d'avant-garde que lorsqu'elle aura été suffisamment éduquée en faveur du communisme... La formation de l'Homme nouveau nécessite ainsi « une série de mécanismes ou d'institutions révolutionnaires » grâce auxquels « il se produit un changement qualitatif » au sein d'une minorité désormais capable « de se sacrifier dans sa fonction d'avant-garde ». De quelles institutions parle-t-il ? Guevara évoque « un ensemble harmonieux de canaux, d'échelons, d'écluses, d'appareils bien huilés qui facilitent cette marche, permettent la sélection naturelle des destins extraordinaires [*le sien ?*] et attribuent récompense ou punition à ceux qui satisfont ou déçoivent la société en construction ».

Ces institutions qui régularisent le corps social, il ne faut pas les imaginer introduisant les formes parlementaires et les débats de la démocratie « bourgeoise ». Depuis longtemps, Guevara n'a que mépris pour cette liberté d'expression et d'information. Batista levait-il la censure ? Il ne faisait que rétablir de « prétendues » garanties¹²⁴. Des élections (une « farce », dicit Guevara) étaient-elles organisées ? Les guérilleros cherchant à prouver qu'elles ne servent à rien... les empêchaient donc¹²⁵ !

C'est sur l'éducation qu'il voulait s'appuyer pour faire accéder peu à peu le peuple aux connaissances de l'élite. D'où l'importance de la transformation du milieu pour faire éclore cette espèce mutante qu'est l'Homme nouveau. Guevara ne s'en réclame pas ouvertement mais il n'est visiblement pas loin de Lyssenko, et de l'idée qu'on peut, en modifiant le milieu, transformer les données génétiques.

L'acquisition de nouvelles connaissances est une condition sine qua non de l'avènement de l'Homme nouveau. Guevara prend des cours de mathématiques, de sciences, de lettres. C'est un bourreau de travail – on le voit lisant un rapport debout, pour ne pas s'endormir – en même temps qu'un ennemi de tout comportement égoïste et individualiste, un homme qui pourchasse ceux qui se servent de leur influence ou simplement en profitent pour obtenir des avantages matériels, « pour obtenir une maison puis deux voitures, puis le vol du rationnement et pour finir l'acquisition

de tout ce que le peuple n'a pas¹²⁶ ».

C'est au nom de ce savoir, de cette morale nouvelle et de cette humanité supérieure qu'il juge aussi les accords ou les compromis. Quand Castro déchire comme un chiffon de papier des accords signés avec des bourgeois démocrates hostiles à Batista, Guevara commente gaiement la chose : cet accord « ne pouvait durer au-delà de l'instant où il aurait constitué un frein au développement de la Révolution... Ces messieurs semblaient oublier qu'il y a une limite à la portée d'une manœuvre politique, en l'occurrence les armes du peuple¹²⁷ ». C'est-à-dire les siennes et celles des castristes...

Quand il parle du premier président de la République post-révolutionnaire, le juge Urrutia, il n'a que mépris pour cet homme « incapable de comprendre les développements du processus politique... la profondeur d'une Révolution qui n'était pas à la mesure de sa mentalité rétrograde ». L'horrible démocrate rechignait, il est vrai, à avaliser une dictature, un parti unique, l'absence de débats publics, les confiscations et les exécutions...

Sans doute, « l'homme du xxi. siècle que nous devons créer est encore pour le moment une inspiration subjective non systématisée¹²⁸ ». Mais puisque ce sont les circonstances qui font l'homme, comme l'avait dit Marx, il faut faire en sorte de rendre les circonstances humaines et, par conséquent, révolutionnaires. On change les noms de rue, des centres de protection infantile ou des bibliothèques. Le théâtre Chaplin s'appellera désormais Carlos Marx et Guevara appellera sa deuxième fille Aliocha.

Ce n'est bien sûr qu'une infime partie de ce qui doit être fait. Il faut développer les universités, favoriser les écrivains et les artistes révolutionnaires. Ceux qui étaient « totalement domestiqués » par l'ancien système, affirme Guevara, se sont enfuis en exil. Une partie des autres a abandonné aussi la Révolution en se dissimulant derrière le mot « liberté ». Guevara n'est pas favorable à la liberté de l'artiste, même s'il regrette que, jusqu'ici, le mouvement communiste ait répondu à cette aspiration par un dogmatisme « exagéré ». Il faut trouver une autre voie, celle d'une pression, d'un guidage qui ne soit pas « exagéré » ! Tâche

nécessaire, car ce que donne la société capitaliste sur ce plan est à rejeter : « le capitalisme a donné tout de lui-même et il n'en reste plus qu'un cadavre malodorant qui se manifeste dans l'art par sa décadence actuelle » !

Le xx^e siècle est un siècle « décadent et pourri¹²⁹ », c'est « l'homme du xxi^e siècle que nous devons créer », un homme qui chantera « avec la voix du peuple ».

Le sacrifice à chaque instant

Guevara, croyant à la vertu de l'exemple, refusait donc son salaire de président de la Banque nationale et acceptait seulement les 250 dollars de sa solde de commandant. Il obligeait sa femme à renvoyer des chaussures italiennes que lui avait offerte Célia Sanchez, à remettre en place des lampes décoratives qu'elle avait conservées d'un ancien appartement ou refusait qu'elle utilise une voiture de fonction pour emmener rapidement leur enfant malade à l'hôpital. Elle devait prendre le bus « comme tout le monde ». Il pouvait lui donner une leçon indigeste sur l'essence qui appartenait au peuple et devait être utilisée pour des raisons de service et non pour son usage personnel.

Guevara cachait sous cette apparente générosité envers le Peuple – avec un P majuscule, et qu'on ne voit jamais – une étrange dureté avec lui-même et les autres – qu'on côtoie tous les jours.

C'était un cérébral, se délassant en se plongeant dans les mathématiques ou en jouant aux échecs, un froid dans cette île de Cuba dont tous les Occidentaux louaient le rythme, la chaleur, la beauté des corps, etc. Il n'aimait pas la plage. Il n'aimait pas danser. Il était indifférent au cha-cha-cha et à la rumba. Seuls les tangos trouvaient grâce à ses yeux. Ce Cubain d'adoption ne buvait ni café ni rhum, ne trouvait pas de plaisir à manger du porc avec du riz et des haricots noirs. Seul le bifteck le séduisait. Dans la guérilla, il ne tolérait aucune plaisanterie et sanctionnait impitoyablement tout écart.

Symbiose mère-fils

Hors sa mère, aimait-il vraiment quelqu'un ? Entre le Che et elle, un lien fort existait, une symbiose même. Lors de son enterrement à elle, la présence du Che par un portrait sur son cercueil laissa penser à ses autres enfants qu'elle n'avait jamais eu qu'un fils unique... Elle mourra pendant son combat avorté au Congo en 1965 et les dernières lettres échangées témoignent de leur intimité en même temps qu'elles sont comme une fenêtre ouverte sur le domaine obscur des rapports du Che avec Fidel : « Je ne vais pas utiliser de langage diplomatique, lui écrit-elle. J'irai droit au but. Cela me semble une véritable folie qu'avec si peu de têtes capables à Cuba d'organiser les choses, tu ailles couper la canne pendant un mois alors qu'il y a tant de si bons coupeurs de canne dans la population... Si, après ce mois, tu vas t'occuper de la direction d'une usine [...], il me semble que la folie devient même absurdité »... Et de lui donner le conseil d'aller voir ailleurs – signe de ce que les conflits sur place sont graves à ses yeux : « Si toutes les voies te sont barrées à Cuba, quelle qu'en soit la raison, il y a à Alger un M. Ben Bella qui apprécierait ton organisation de l'économie ou tes conseils sur cette organisation ; ou un M. N'Krumah au Ghana qui apprécierait la même aide... »

La mère s'affirmait socialiste et, si elle avait des réserves sur Castro et sa manière de s'imposer à son fils, elle défendait l'île et sa lutte contre l'emprise américaine sur l'ensemble de l'Amérique du Sud. Cette mère manquait pourtant de tendresse et Guevara se tournait vers Aleida pour se laisser mater, habiller, baigner. Comment l'imaginer de la part d'un héros si dur ? Il le faut cependant¹³⁰.

Son camp à lui

Guevara instaura très rapidement, en octobre 1959, le système des samedis (et dimanches !) rouges, c'est-à-dire le travail volontaire, et il commença à couper lui-même la canne à sucre. Le but était d'endurcir et de s'endurcir, de partager l'effort, mais aussi, dans une première approximation du communisme, de faire des intellectuels des manuels, et des étudiants des paysans. Moyennant quoi, avec la faible productivité des nouveaux venus, les coûts de transports pouvaient dépasser les gains produits et l'augmentation quantitative ne pas compenser la désorganisation des

activités ponctionnées. Mais c'était des considérations propres à un monde et à un homme anciens...

Il faisait la chasse à ceux de ses subordonnés qui circulaient dans des voitures trop voyantes. Il lui arrivait d'enfermer ses gardes du corps dans les cabinets pour les punir d'une peccadille.

Mieux, beaucoup mieux : Guevara avait même son camp de redressement de poche où il envoyait ses collaborateurs qui avaient commis une faute. Le népotisme, un adultère avec la femme d'un camarade, et hop ! On était envoyé à Guanahacabibes, au fin fond de l'île, à l'ouest de Pinar del Rio. Ce hochet fut d'ailleurs fermé quand Guevara quitta Cuba. Interrogé un jour sur ce camp, l'Incorruptible des Caraïbes répondit que « Guanahacabibes n'était pas une sanction de type féodal. Il n'envoyait pas à Guanahacabibes des gens qui auraient dû aller en prison. Il n'y envoyait que ceux qui avaient manqué à la morale révolutionnaire en les sanctionnant simultanément par la privation de leur poste. Le travail y était dur mais pas inhumain. » Taibo II apporte ces précisions : « Quand il y a un vol, le voleur va en prison mais le directeur qui l'a couvert est envoyé à Guanahacabibes. [...] Les gens que j'ai vus, reprend le Che, ne sortent pas de là amers et désespérés... Va à Guanahacabibes celui qui veut ; s'il refuse, il quitte le Ministère¹³¹ ». Le Che, qui fait visiter, demande si quelqu'un est en désaccord avec la sentence qui l'a frappé. Silence, évidemment. Le camp vit en autosubsistance. Il y a une boulangerie, une école, on produit du miel, on se donne des cours.

Déni de paternité

Il faut citer la lettre qu'il envoie à ses enfants avant de partir au Congo : « Rappelez-vous que la Révolution est ce qui est important et que chacun de nous, en nous-mêmes, ne vaut rien. » Un passage du *Socialisme et l'Homme* reprend cette idée : « Les dirigeants de la Révolution ont des enfants qui dans leurs premiers balbutiements n'apprennent pas leur nom et des femmes qui, elles aussi, sont sacrifiées au triomphe de la Révolution. Le cadre des amis correspond strictement à celui des compagnons de la Révolution. En dehors d'elle il n'y a pas de vie¹³². » Et d'enfoncer le clou : « Un homme qui consacre sa vie entière à la

Révolution ne peut se laisser distraire par la pensée de ce qui manque à un enfant, de ses chaussures usées, du strict nécessaire qui manque à sa famille. S'il se laisse hanter par ces préoccupations, il crée un terrain favorable à la corruption. »

Le 9 août 1961, lors d'une conférence de presse à Montevideo, il déclare : « Je suis convaincu que j'ai une mission dans le monde. En raison de cette mission, je dois sacrifier mon foyer [...], tous les plaisirs de la vie quotidienne. » En 1964, il écrit un texte émouvant, comme si, déjà, il avait pensé à partir – et qui explique peut-être qu'au fond Castro ait joué sur du velours quand il l'a poussé hors de l'île : « Mes enfants disent papa aux soldats qui sont là, qu'ils voient tous les jours [...] Une vie comme celle que nous menons est une vie qui nous consume [...] Nous pouvons user la machine de telle manière que pendant cinq ans, elle rende le maximum et qu'elle se brise à la sixième [...] Même si l'on voit que les cadres sont fatigués, jamais personne, moi du moins, n'a dit à quelqu'un : repose-toi. »

Sans doute jugea-t-il qu'il s'était laissé aller et il se reprit en refusant toute satisfaction à l'ego, même quand idéalisée et projetée dans un lointain avenir : « Trop souvent nous laissons prendre racine au sentiment d'autoconservation qui découle de l'idée fausse de notre importance future [...] Il faut abandonner une conception fausse de notre responsabilité qui nous amène à vouloir nous sauver pour le futur¹³³. » Nous ne sommes rien et nous ne serons rien dans ce futur auquel nous travaillons.

Le bonheur de n'être plus

Guevara pensait qu'à Cuba les premières apparitions fugaces de l'Homme nouveau avaient lieu : le travail prenait un sens, on pouvait l'accomplir en étant heureux, débarrassé du joug de l'exploiteur, en ayant trouvé sa voie et son rôle. « Aujourd'hui dans notre Cuba, le travail quotidien prend un nouveau sens. Il est donc fait avec un nouveau bonheur. »

Mais ce bonheur était de ne plus être. Et, usant d'une métaphore reprenant le vieux problème de la théologie chrétienne sur les rapports entre liberté individuelle et nécessité, Guevara explique que l'homme

« devient heureux de se sentir lui-même une dent sur une roue, une dent qui a ses propres caractéristiques et qui est nécessaire, bien que non indispensable, au processus de production, une dent consciente, une dent qui a son propre moteur et qui, consciencieusement, essaie de pousser elle-même toujours plus fort pour arriver à une conclusion heureuse, à l'une des bases du socialisme – qui est de créer une quantité suffisante de biens de consommation pour l'ensemble de la population ».

Un saint haineux ?

Un tel acharnement à se fondre dans un tout, une telle haine de soi comme individu libre, ça sent son masochiste ! Et cette dureté envers soi n'est qu'un aspect d'une dureté tous azimuts. Agustin Alles Soberon, journaliste cubain à *Bohemia*, monté à la Sierra pour interviewer Guevara en mars 1958 se souvient d'un homme à « la personnalité despotique, dure et cruelle. Quand je lui posai par exemple une question relative à sa première femme, Gadea, il me dit : je ne sais rien d'elle et de toute manière, cela ne m'intéresse pas¹³⁴ »... C'est bien de l'avoir rapporté. Mais cela ne peut être opposé à la « sainteté » du Che. C'en est seulement une autre face. Debray l'a compris mieux que quiconque dans quelques pages éblouissantes¹³⁵.

Dans *le Socialisme et l'Homme*, il s'essaie cependant à une dialectique qui atténue une dureté dont tous ceux qui l'ont approché peuvent témoigner et ainsi répondre aux objections qu'on lui a faites : il n'est pas vrai que la construction du socialisme signifie l'abolition de l'individualité ; des sentiments d'amour sont nécessaires, même quand on manifeste sa haine et qu'il faut garder le sens de l'humanité, de la justice et de la vérité si l'on ne veut pas tomber dans la froide scolastique et s'isoler des masses. C'est l'individu qui est l'essence de la Révolution. Mais cet «individu» pleinement réalisé n'a pas de quant-à-soi, pas de jardin secret, pas d'intérêts qui lui soient propres. Difficile donc de ne pas voir une concession au sens commun dans ces remarques du Che sur l'humanisme révolutionnaire. Si sens de l'humanité il y a, il concerne l'humanité future. Quant à l'humanité présente, Guevara ne l'aima jamais. Il n'aima personne, d'ailleurs, sa mère et Fidel exceptés... Prêt à se sacrifier pour la Cause, il était tout autant disposé à sacrifier les autres. « En règle générale, la mort se donne et se reçoit avec la même aisance¹³⁶. »

Un guérillero inconscient

« Prétendre faire la guerre de guérilla sans l'appui de la population,

c'est aller vers un désastre inévitable »

Che Guevara

Guevara attendait beaucoup du développement d'autres révolutions pour Cuba, dont il supportait mal qu'elle fût tributaire pieds et poings liés de l'URSS. D'autres relations, d'autres victoires pouvaient changer le rapport de forces, diminuer la dépendance à l'égard de la puissance protectrice.

L'échec en Amérique latine

Désormais couvert par le parapluie soviétique, on pouvait passer à une entreprise moins artisanale avec la certitude que l'Amérique latine allait bientôt tomber et que la « modération » était un terme chéri du colonialisme et de ses agents. Comme l'avait solennellement affirmé la Deuxième Déclaration de La Havane : la révolution était « inévitable ».

Au printemps 1962, Guevara supervisait une campagne de recrutement et d'organisation de guérillas dans divers pays d'Amérique latine, en totale contradiction avec ce qu'il avait affirmé à Punta del Este devant les délégués des différents pays d'Amérique latine. « Il soufflait à l'époque comme un vent de folie libératrice, raconte Benigno, nous voyions débarquer des gens aussi bien des pays africains – comme le Congo, le Zaïre, la Tanzanie, le Yémen, la Sierra Leone, la Guinée équatoriale [...], que de pays latino-américains¹³⁷... » Des Péruviens quittèrent l'université pour pouvoir s'entraîner dans la Sierra Maestra. Des Nicaraguayens, des Vénézuéliens aussi. Guevara n'oubliait pas son pays natal. Il envisagea dès cette époque l'éventualité d'un engagement personnel hors de Cuba et chargea Jorge Ricardo Masetti de tenir quelque temps à l'extrême Nord argentin. Lui-même le rejoindrait plus tard.

En attendant, il fallait former des hommes, les entraîner techniquement et idéologiquement. Avec son habituelle rudesse, il allait droit au but et commençait par leur annoncer qu'ils devaient se considérer comme déjà morts. Tout était dit. On luttait pour l'avenir, on se sacrifiait, on était prêt à donner sa vie pour la Cause. « La mort est la seule certitude dans ce projet. Certains d'entre vous peuvent survivre, mais chacun devrait considérer que ce qui lui reste de vie, c'est du surplus imprévu... »

Il visait par là une optimisation au maximum des forces combattantes : pour vaincre, il faut ne pas être retenu par la crainte de la mort. La révolution ne peut être accomplie que par la collectivité des révolutionnaires, laquelle demande la renonciation à toute visée individuelle. Mais il manifestait aussi par là une vision du monde totalement fermée aux droits de l'homme et à toute particularité, à tout objectif propre de chacun d'entre nous, au profit d'une lutte à la vie à la mort où l'individu se fondait dans une machine de guerre.

Le Che envoya ainsi à la mort un certain nombre de jeunes gens de valeur, persuadé qu'ils avaient des chances de réussir et que, s'ils réussissaient, ils construiraient une société libératrice puisque opposée à l'impérialisme.

Il envoya son ami Patojo au Guatemala, qui y perdit la vie. Commentaire tranquille de Guevara : « Une fois de plus, le sang de la jeunesse a fertilisé les champs des Amériques pour rendre possible la liberté. »

Il envoya Masetti et ses compagnons en Argentine. Ils y moururent. Sans doute, Jorge Masetti était-il un demi-fou dont toute l'entreprise fut marquée par la paranoïa : schéma décidé d'avance, interprétation de tout événement dans un sens favorable au projet, absence totale de souplesse tactique. Même la victoire d'un candidat de centre gauche aux élections présidentielles ne le fit pas renoncer à l'entreprise. Là où il fallait voir un obstacle important (on prône moins légitimement la lutte armée contre une démocratie que contre une dictature), Guevara voyait simplement la preuve que la classe au pouvoir était divisée et que cette division était

profitable aux guérilleros. La pauvreté de sa pensée, son schématisme, ses catégories figées fournirent la garantie d'appréciations grossières, approximatives et, au bout du compte, de l'échec.

Cette guérilla argentine, à laquelle tenait tant Guevara, qui rêvait de prendre un jour le pouvoir sous les yeux de sa maman, fut un désastre. Il faut dire que Guevara avait trouvé la caricature de lui-même en termes d'exigences, de rigidité, d'absence d'humanité. Masetti fit liquider d'une balle dans la tête deux jeunes gens qui traînaient les pieds... Il suspendit les opérations le temps de connaître l'analyse que ses camarades urbains faisaient de la situation, puis, avant même de la connaître, décida de les reprendre. Las de tourner en rond sans nécessité ni ennemi à se mettre sous la dent, il écrivit au président de la République, lui demandant de rompre avec son entourage gangrené par l'esprit bourgeois, et présentait l'armée de la guérilla du peuple avant de terminer par un « *Revolución o muerte* ».

Il eut la mort.

« Tarzan » au Congo ?

Les tentatives en Amérique latine échouant ou s'enlisant les unes après les autres, une idée nouvelle s'imposa alors à La Havane : la promotion de l'Afrique au rang de terre de promesses révolutionnaires. Alors que les échecs se multipliaient en Amérique latine, que les difficultés en tout cas s'accumulaient, obligeant à repousser dans un avenir plus lointain l'éclosion de révolutions toujours jugées inéluctables, ce « constat » des potentialités africaines pouvait paraître trop opportun et finalement suspect. Guevara n'en fut pas troublé, l'essentiel étant pour lui ailleurs, dans la volonté de réussir et l'aptitude au sacrifice suprême des combattants. Mais, pour Castro, les avantages géostratégiques étaient clairs : avec l'Afrique, on ne provoquerait pas les États-Unis à quelques encablures de leurs côtes, les luttes anticolonialistes bénéficieraient d'un vrai soutien de l'opinion publique internationale.

Sur le terrain, les données étaient moins encourageantes : lors d'un voyage préparatoire, Guevara comprit rapidement que le mouvement

congolais était très divisé. Les leaders avec lesquels il partageait pourtant les mêmes vues anti-impérialistes n'étaient pas vraiment eux-mêmes sur le chemin de l'Homme nouveau. Et puis, ils n'étaient pas particulièrement demandeurs de sa présence. Dans la lettre qu'il avait adressée à Castro, Guevara assurait que « d'autres nations du monde demandaient ses modestes efforts ». Le Congo n'en faisait visiblement pas partie !

Mais il ne se formalisait pas pour de si piètres obstacles. Que l'entreprise paraisse impossible le motivait même davantage. Piment supplémentaire : il manquait totalement de connaissances sur le Congo et ses problèmes. Il procédera de la même manière deux ans plus tard en Bolivie. C'est pourquoi son « aventure » au Congo, certes moins connue que celle de Bolivie, est intéressante. On y retrouve tout ce qui a conduit Guevara à l'échec au Congo et à la mort en Bolivie : méconnaissance du terrain, impréparation, communications faibles ou inexistantes avec des réseaux urbains ou étrangers, puis, sur place comme on va le voir, la même discipline outrancière, la même indifférence à la vie et à la mort, le même flou sur les objectifs finaux... Une froide mécanique mortifère, sans doute, et bien éloignée du groupe de guérilleros romantiques qu'on nous sert encore trop souvent, mais une mécanique qui avait du jeu, et dont les serveurs connaissaient mal les conditions de fonctionnement et les effets produits.

Parfaitement grimé, Guevara arrive le 19 avril à Dar es-Salaam après un voyage un peu tortueux par Moscou et Le Caire. Guevara semble ne pas y avoir rencontré à nouveau Nasser, sérieusement méfiant à l'égard du projet : « Je ne veux pas m'en mêler, lui avait dit le Raïs, mais si vous voulez devenir un autre Tarzan, l'homme blanc parmi les Noirs, les dirigeant et les protégeant, cela ne doit pas être fait ». La réponse que lui fit Guevara sur le fait qu'il fallait bien apporter un soutien aux mouvements révolutionnaires de par le monde fut tout sauf convaincante, aux yeux de Nasser¹³⁸...

A-t-il quand même eu le sentiment que quelque chose « clochait » dans l'entreprise et dans son parcours propre ? Dans une lettre qu'il leur adressa alors, il se présenta lui-même à ses parents comme un Don Quichotte, un aventurier, un « petit condottiere du xx^e siècle ». Il leur

assura qu'il n'avait changé en rien depuis qu'il était parti en moto près de quinze ans auparavant ou sur le *Granma*. Je n'ai changé sur « rien d'essentiel, leur expliqua-t-il, sauf que je suis plus conscient [*de quoi, il ne le dit pas*] et sauf que mon marxisme est plus profond et plus structuré [*c'est vrai : il n'a depuis longtemps plus le moindre doute*]. Je crois à la lutte armée comme la seule solution pour les peuples qui luttent pour se libérer et je suis conséquent avec mes convictions. » « La seule » dit-il, en passant discrètement sur les difficultés qu'une telle position entraînait avec les Soviétiques qui portaient Cuba à bout de bras, avec Fidel donc, et sur le fait que ces difficultés étaient la cause directe de son éloignement de l'île.

Le 24 avril 1965, Guevara entra clandestinement au Congo¹³⁹ avec treize Cubains. Les autres, un peu plus d'une centaine, suivant par petits groupes.

Dès les premières heures, on est frappé par le côté artisanal de l'entreprise. Il faut imaginer le Che donnant des coups de pied dans le moteur poussif du bateau qui le fait traverser le lac Tanganyika. Le fait est qu'il repart, mais ce n'est pas Tarzan en Afrique comme l'a suggéré Nasser : peut-être un peu Tintin mâtiné de professeur Nimbus. Car il est arrivé avec ses livres et il commence rapidement à mettre en place un système d'études : cours de swahili, de français, de culture générale. De son côté, Guevara lit la biographie de Marx par Franz Mehring. Autour de lui, les combattants congolais ne sont pas préparés militairement, n'ont pas de chefs sérieux, beaucoup sont persuadés d'être protégés de la mort par on ne sait quel procédé magique. Les désertions se multiplient, des attaques sont lancées en pure perte. Comme Guevara s'est seulement infiltré dans la zone déjà « libérée », il se place clairement sous le commandement de Kabila.

Mais, même mieux disciplinés, mieux instruits, les combattants autour de lui auraient-ils eu des chances de faire triompher le socialisme ? L'idée que l'Afrique était riche de promesses révolutionnaires, dernier cri idéologique à La Havane après les échecs latino-américains, avait-elle seulement été expliquée et discutée ? Guevara lui-même s'y était-il attardé avec les cadres africains ?

Indiscipline, absence de direction

Très vite, en effet, il se rend compte de l'indiscipline parmi les Congolais qui lui ont été « attribués » et de la médiocrité de leur direction militaire. De leurs faibles motivations, aussi. Les recrues formées dans les pays de l'Est sont par exemple si peu motivées qu'elles commencent par demander 15 jours de vacances à leur retour d'Europe pour aller voir leurs familles ! Ce n'est pas le Che qui laissait femmes et enfants derrière lui pour de nombreuses années que ce genre de demande pouvait impressionner ! Il refuse donc, mais le manque d'informations sur la situation politico-militaire, pour ne pas dire le chaos et l'inaction, l'accablent. Cette armée soi-disant « populaire » et de « libération » était pour lui une « armée parasite ».

À quoi s'ajoutaient des divisions à tous les niveaux : depuis les officiers sur le terrain jusqu'au commandement suprême, chacun semblait avoir une idée sur la lutte à mener et la raison pour laquelle elle était menée. Guevara proposa qu'un entraînement militaire approprié soit organisé. Mais les locaux avaient plus besoin de médecine et de nourriture que de combats et ils suivaient les Cubains comme un dispensaire ou une soupe populaire. Sur le plan médical d'ailleurs, le problème était plutôt la gestion des médicaments qui arrivaient de l'URSS. Guevara n'en était pas le maître. Personne ne lui avait donné l'autorisation de s'en servir...

D'une manière générale, l'aide massive qui arrivait en armes, en logistique, en médicaments, était très mal et très peu utilisée.

Guevara s'en prit d'abord aux révolutionnaires africains et à la population : « Nous ne pouvons pas libérer tout seuls un pays qui ne veut pas se battre [*mais la Bolivie le voudra-t-elle ?*]. Il faut donc créer cet esprit de combat et partir à la recherche de soldats avec la lanterne de Diogène et la patience de Job, ce qui tient de la mission impossible vu la merde ambiante »... Les discours de Guevara sur la combativité, le défaitisme et la nécessité de la discipline ne changent rien cependant. L'arrière – c'est-à-dire le haut commandement lui-même –, n'est guère encourageant : Kabila, commandant en chef sur le papier, se prélassait au Caire ou à Dar es-Salaam, plus préoccupé de combattre l'influence d'autres chefs rebelles comme Gaston Soumaliot que les mercenaires de

Mike Hoare. Le renversement de Ben Bella n'arrange pas les choses... Et si l'Afrique avait laissé passer son heure ?

Incompréhensions

Quelques attaques furent quand même menées, qui mirent d'ailleurs un peu plus en évidence les piètres performances militaires des « révolutionnaires » congolais. Guevara tenta même de procéder à son propre recrutement et d'avoir sa propre colonne, formée de paysans locaux. Mais la mentalité de ces Africains qui se croyaient protégés par magie contre les balles le stupéfiait. Guevara, issu d'un milieu aristocratique argentin, n'a jamais beaucoup aimé les Noirs. Ce n'est pas en cette année-là qu'il se réconcilierait avec eux qui refusaient d'être commandés par un Noir, même Cubain¹⁴⁰. Au Mexique, déjà, ses proches comme l'instructeur militaire du groupe, Miguel Sanchez, s'en souvenaient, il avait toujours eu des problèmes avec eux et il les méprisait autant qu'il méprisait les « Indiens analphabètes ». Cette attitude choquait d'ailleurs Juan Almeida Bosque, un des rares Noirs cubains à accéder au Bureau politique et au rang de « commandante », qui n'aimait guère être appelé « negrito » par le grand chef blanc.¹⁴¹

Naturellement, Guevara condamnait officiellement le racisme, mais sans prendre la mesure du problème, au nom d'une vision universaliste abstraite. En 1963, il déclara ainsi ne pas voir « plus d'intérêt pour les Noirs d'étudier l'histoire africaine que pour ses enfants à étudier celle de l'Argentine ». Son indifférence à l'imaginaire propre des uns et des autres, nécessairement lié aux racines, réelles ou supposées, était totale. Comment pourtant le dépasser en faisant comme s'il n'existait pas ? Toujours partisan des solutions les plus rigides et les plus simples, Guevara ne voyait qu'un type d'études réellement utile pour les Cubains d'origine africaine (comme pour les autres Cubains, d'ailleurs) : le marxisme-léninisme¹⁴² !

Les difficultés proprement cubaines

Si les Cubains avaient une très mauvaise opinion des combattants congolais qui, par exemple, se sauvaient en laissant là leurs armes quand

ils entendaient un tir de barrage un peu trop puissant¹⁴³, s'ils se heurtaient à l'incompréhension et parfois à un refus de contact de la part d'autres chefs congolais, les critiques de Guevara n'épargnèrent pas non plus le corps expéditionnaire qu'il dirigeait.

Il parlait de « graves faiblesses et du rejet sur les Congolais de leurs propres fautes... », mais il pensait que toujours plus de prêches en faveur du dévouement à la Cause et de l'abnégation, et toujours plus de discipline, pouvaient remédier à la situation.

À ces difficultés s'ajoutaient celles qui touchaient à la communication (pour entrer en contact avec Cuba, il fallait envoyer quelqu'un à Dar es-Salaam !), les maladies, les efforts de l'ONU qui parvenait peu à peu à imposer l'idée d'un retrait de toutes les troupes étrangères, et les offensives des troupes gouvernementales congolaises en octobre 1964.

Tout se rejoignait pour faire de l'expédition un fiasco...

Comme d'habitude, Guevara perdra bien du temps et de l'encre à se faire d'inutiles reproches personnels plutôt que mettre en cause la réalité « objective » : il avait été trop complaisant avant de s'emporter brutalement, il n'avait pas appris le swahili assez vite et assez à fond, il s'était laissé aller à fumer et à lire. Instructeur, stratège et politique de haut vol, il avait été aussi « un Caton censeur, rabat-joie et rabâcheur ». Il est vrai, comme le souligne Régis Debray, qu'« il n'explique pas ses ordres, n'informe pas la troupe, ne lui demande rien, ne lui donne jamais la parole »... Au Congo comme en Bolivie, « il laisse tous ses subordonnés dans le noir et garde par-devers lui non seulement ses plans mais ses raisons¹⁴⁴ ». Mais cela ne suffit pas à expliquer le lamentable échec de la tentative d'implanter une guérilla au Congo.

Le retour

Castro envisagea un retour, alors que Guevara en était encore à demander plus d'armes, plus d'aide. Mais en novembre ce fut le coup de grâce. La situation militaire se détériorait rapidement. Les troupes gouvernementales s'avançaient vers la frontière orientale du pays, où se

trouvaient les Cubains. Il devint clair qu'il valait mieux se replier... Ni les Congolais ni les Tanzaniens ne semblant tenir au maintien du Che, Castro lui donna le feu vert pour rentrer – ou pour aller ailleurs s'il le souhaitait. Guevara tenta de changer les positions de ses hôtes – en vain –, retarda jusqu'au dernier moment son départ puis, en guise d'adieu, déclara aux Congolais et à ses hommes que « seul celui qui était prêt à quitter son confort pour aller lutter dans un autre pays, méritait le nom de révolutionnaire¹⁴⁵ ».

On l'exfiltra, et on le cacha dans une pièce de l'ambassade cubaine de Dar es-Salaam. Il continuait de juger que l'affaire aurait pu être jouable, mais qu'une fois de plus le monde et les hommes avaient eu le tort de ne pas se montrer à la hauteur de ses exigences.

Le Che a disparu

Reste qu'il ne réapparaissait pas publiquement à Cuba car Castro avait lu sa lettre d'adieu, par laquelle il renonçait à toutes responsabilités. Où était-il alors ? Chacun avait son idée, y compris les groupuscules trotskistes qui tentaient – déjà – de le récupérer : Felipe Alvahuante, ex-secrétaire de Trotski, écrivit que Guevara avait été liquidé (politiquement, c'était exact) par Castro. Il affirmait que le Che était un trotskiste aussi passionné que Camilo Cienfuegos et en vint même à supposer que Guevara avait été tué ou livré à l'URSS afin d'être jugé ¹⁴⁶ !

En fait, Guevara était un « allié », comme le dit curieusement Castro en utilisant ce terme significatif : « Si le camarade Guevara s'est allié à nous quand nous étions exilés au Mexique, depuis le premier jour il nous a fait part de sa façon de considérer le problème : pour lui, dès que la lutte cubaine se terminerait, il serait temps d'accomplir d'autres tâches ailleurs. »

Jusqu'ici rien d'exceptionnel, mais Castro continue : « Nous lui avons toujours assuré que rien ni personne ne le retiendrait chez nous [*c'est déjà plus douteux*]. Nous ne voulions pas faire obstacle à l'accomplissement de ses désirs ni à sa vocation. » C'est encore plus difficile à croire. Castrisme et individualisme ne font pas bon ménage...

« C'est la lutte finale... »

« *Che était un artiste de la lutte de guérilla...* »

Fidel Castro

Où le Che pouvait-il être envoyé, maintenant ? Castro donna l'ordre à Piñeiro, le responsable des opérations à l'extérieur, de l'aider à trouver un endroit et quelques hommes. Et l'on se décida pour la Bolivie.

Le choix du linceul bolivien

Ce choix n'est pas surprenant : le schéma d'implantation au centre d'un continent d'où la guérilla essaimera est aussi simpliste que répétitif. Guevara fait en 1967 en Bolivie ce qu'il a tenté de faire en 1965 au Congo et ce à quoi déjà il pensait en 1959 : « Il y a un altiplano en Amérique du Sud, expliqua-t-il, avec la Bolivie, le Paraguay et une aire qui longe le Brésil, l'Uruguay, le Pérou et l'Argentine... Si nous pouvions y installer une force de guérilla, nous pourrions étendre la révolution à toute l'Amérique du Sud. »

La Bolivie fut donc choisie, en laissant entendre que la lutte qu'on allait y lancer serait le prélude à la lutte armée en Argentine voire au Pérou. C'est ce qui fut confié au dirigeant bolivien, Mario Monje, pour le moins hésitant à donner son aval à l'entreprise. Si on la présentait comme une simple base de départ, il pouvait l'accepter plus facilement. Mais Monje, apprenant que les Cubains avaient envisagé de commencer la guérilla plus au centre du pays qu'ils ne l'avaient d'abord décidé, pouvait légitimement douter du caractère provisoire de la guérilla bolivienne et de sa réduction au rang de simple tremplin vers le Pérou ou l'Argentine. Il était donc méfiant, et, sans en condamner le principe, trouvait le projet prématuré.

Les contacts entre le Che et Monje avaient été jusque-là difficiles, tendus, leur désaccord fondamental portant sur l'analyse de la révolution

cubaine, sa spécificité et donc sa capacité à être reproduite ailleurs en Amérique latine. Le Che rapprochait les objections du PC bolivien de celles du PSP : si on avait écouté ces derniers, il n'y aurait tout simplement pas eu de révolution cubaine ! Fallait-il écouter davantage les premiers ? Une fois, Guevara demanda ouvertement à Monje :

« Au fond, si tu n'es pas pour lancer une guérilla, n'est-ce pas parce que tu as peur ?

– Non, répondit Monje, mais toi, tu as une mitrailleuse dans la tête et tu ne peux imaginer aucune autre voie pour développer la lutte anti-impérialiste¹⁴⁷ »...

Leur dernière rencontre eut lieu en Bolivie même, peu après l'arrivée du Che. Monje avait promis quelque aide en matériel et en hommes, et suivit lui-même un entraînement à Cuba. Mais il n'était pas insensible au fait que le gouvernement bolivien changeait, qu'il autorisait désormais le PC à se présenter aux élections et que celui-ci n'y avait pas mal réussi. La guérilla ? Pourquoi pas ? Mais plus tard...

Cet attentisme, Guevara ne l'acceptait pas, mais, le Comité central du PC bolivien ayant donné finalement son accord de principe à la lutte armée, une solution pouvait être trouvée. C'était sans compter avec cette autre question, restée pendante : qui dirigerait la lutte armée ? Elle s'avéra décisive : la condition mise par Monje quand il rencontra Guevara, le 31 décembre 1966, à sa participation à la guérilla, était qu'il en fût le chef. Or, Guevara refusa tout net. Pas question pour lui de reconduire l'expérience congolaise ! Il ne fut pas même question d'envisager pour Monje une apparence de direction pour ménager une susceptibilité compréhensible au fond. « Des termes comme “diplomatie” – ne parlons pas de “duperie” ou même d’“astuce”, lui répugnaient probablement », reconnut Castro. La remarque, pour dure qu'elle soit, vaut pour l'ensemble des activités du Che. Mais la suite des réflexions de Castro vaut pour cette négociation précise entre Guevara et le dirigeant bolivien : « Dans certaines situations, il faut un peu de tact ; au moment où elle s'est produite, la rupture entre Monje et le Che a fait beaucoup de mal¹⁴⁸ ». L'histoire de la guérilla du Che en Bolivie s'est aussi jouée là, dans cette

manifestation de la rigidité caractérielle du Che... Monje ne manifesta ouvertement ni déception ni soulagement à ne pas s'engager dans cette aventure sans avenir. Craignant peut-être pour sa peau, il quitta le campement en évitant une rupture trop franche, promit de revenir et ne revint pas. Aleida, la femme du Che, bien dans une certaine tradition des colons espagnols, parlait encore trente ans après de « *ese Indio feo* » de Monje... Ce vilain Indien de Monje...

Che fut sans doute soulagé lui aussi quand se rompirent les relations avec le PC bolivien. Il était seul maître à bord, désormais. Ni les mineurs de l'étain, ni les progressistes de La Paz, ni les communistes – ces « poules mouillées » – ne se lanceraient même individuellement dans l'aventure.

L'an prochain à Buenos Aires

L'isolement des initiateurs de la guérilla n'avait d'égal que l'aspect grandiose de leurs objectifs stratégiques. Devant ses hommes, Guevara en dressa le tableau : « La Bolivie devait être sacrifiée à la cause de la création des conditions d'une révolution dans les pays voisins. Nous devons créer un autre Vietnam dans les Amériques, qui ait son centre en Bolivie. » Plus tard les Américains interviendraient, « ce qui donnerait l'occasion de lancer une campagne nationaliste comme au Vietnam, où les Américains seraient dénoncés comme des envahisseurs ».

Comme on le sait, la guérilla bolivienne n'atteignit jamais le niveau qui aurait pu faire intervenir massivement les Américains et qui l'aurait fait déborder jusque dans le grand pays voisin du Sud. « Je suis venu pour rester ici, dit-il, et je n'en sortirai que mort ou après avoir ouvert par les armes un chemin vers un autre pays¹⁴⁹. »

Mais s'en était-il donné les moyens ? La situation politique du pays ne fut pas analysée, notamment le fait que Barrientos avait été élu haut la main avec plus de 60 % des voix. Ni les données sociales, avec la réforme agraire dont avaient bénéficié les paysans indiens au printemps 1952. Hier cloué à une terre qui ne lui appartenait pas, soumis à un propriétaire et dépendant entièrement de lui, le paysan cultivait désormais sa parcelle de

terre, allait à la ville pour vendre ses produits... « À travers le processus de réforme agraire réalisé par le gouvernement nationaliste de Paz Estenssoro, les paysans avaient vu leur situation évoluer parallèlement au pays tout entier, quoique lentement et avec les pires difficultés. Mais il était désormais mieux intégré à l'ensemble de la société bolivienne... Devant cet état de fait, les guérilleros ne pouvaient rencontrer que des résistances¹⁵⁰. »

Les échecs répétés des guérillas au Pérou, en Colombie, au Guatemala ne provoquèrent pas plus d'interrogations ni d'analyses chez lui. Le Che donnait l'impression de ne pas vouloir réfléchir à son entreprise, même quand il semblait s'y préparer. Ainsi décida-t-il qu'on apprendrait le quechua alors que la langue locale était le guarani ! Il décréta aussi que le groupe serait autonome pour sa nourriture alors que, dans cette région pauvre en gibier, c'était se condamner à crever de faim.

Impréparation totale

Guevara avait pourtant envoyé un de ses proches, Ciro Bustos, pour lui préparer le terrain... Mais il n'avait pas plus lu son rapport qu'il n'avait étudié celui de Régis Debray. Ce dernier avait pourtant étudié les possibilités offertes par le terrain, les hommes, la situation politique. De Cuba, on avait aussi envoyé un capitaine, Martinez Tamayo, pour évaluer les conditions du lancement de l'opération. Or, il avait jugé mauvais le choix de la zone de Nancahuazu, parce que quasi désertique, trop éloignée de la frontière argentine (250 km), située dans une région montagneuse à 80 km de Camiri, un centre pétrolier, et à 220 km au sud-ouest de Santa Cruz. Quelques semaines après, début septembre 1966, Guevara voulut qu'on acquière un autre domaine, plus au centre de la Bolivie, dans la région du haut Beni, plus proche de l'Amazone, et ce choix était sans doute meilleur que le premier. Mais la zone sembla trop peuplée et la ferme disponible trop petite... Pire : on devait découvrir peu après que cette nouvelle base était située trop près d'une base militaire !

Guevara ne suivit ni les conseils du Cubain ni ceux du Français, qui jugeait pourtant que son rapport était « ce qu'il avait écrit de mieux dans sa vie », et l'on s'en tint finalement à la première solution tout en sachant

qu'elle n'était pas bonne, comme s'il fallait se décider rapidement. Debray pensa d'abord que « le Che, impatient de reprendre la vie de guérillero [...] absorbé par son entraînement militaire, par la sélection du personnel de la guérilla et par la préparation des contacts futurs, n'attachait qu'un intérêt secondaire¹⁵¹ à la localisation initiale du *foco* »... Mais l'accumulation de tant d'obstacles, de dangers, d'inconséquences et de légèretés demande une autre interprétation. Et Debray mit près de vingt ans pour admettre cette insupportable évidence : « Guevara n'était pas allé en Bolivie pour gagner mais pour perdre. Ainsi l'exigeait sa bataille spirituelle contre le monde et lui-même¹⁵². »

En ce qui concerne les hommes, Guevara et Castro décidèrent de travailler avec un dissident maoïste bolivien, Moïses Guevara (surprenant homonyme). Une des conditions sine qua non de l'appui des communistes était pourtant qu'il n'y eût aucune alliance entre la guérilla et les pro-Chinois. On trouva aussi une douzaine de Cubains, bien formés, pour s'engager, soit plus que l'ensemble des Boliviens. Une situation qui devait sans doute être mal supportée par ces derniers, d'autant que Guevara leur annonça que les Cubains seraient... les officiers du groupe ! Une poignée de Péruviens se joignirent à eux, qui désapprouvaient l'idée de passer de la Bolivie en Argentine plutôt qu'au Pérou, car ils jugeaient que les conditions étaient plus mûres chez eux.

Pas un seul de ceux qui accompagnaient Guevara ne connaissait la région, ses chemins, ses cours d'eau, ses obstacles.

Et le soutien clandestin urbain prenait à peine forme à La Paz.

Des clochards venus d'ailleurs

L'histoire de cette guérilla est connue. Le *Journal de Bolivie* a été publié il y a longtemps. C'est un récit pathétique, loin de tous les clichés glorieux qui chantent la bravoure et la luminosité du commandant Guevara. L'amateurisme de ses soutiens urbains, le voisin qui prend les futurs guérilleros pour des trafiquants de drogue, la police qui débarque dans la propriété dès la mi-janvier, les hommes en mauvaise santé avant même d'avoir commencé la lutte armée, leur méfiance à l'égard des paysans,

jugés « potentiellement dangereux », et qui les fuient ou les dénoncent à l'armée, un terrain qu'ils ne connaissent pas, des conflits entre Guevara et ses lieutenants, des désertions, les premières interventions de l'armée gouvernementale bolivienne et, très rapidement, la destruction du « camp de base » des rebelles, la guérilla qui doit se disperser en plusieurs groupes, pourchassés puis abattus par l'armée bolivienne. Tout cela est connu.

Six mois avant sa mort, alors que, déjà, la lutte est plus défensive qu'offensive, Guevara baptise sa petite troupe « Armée de libération nationale » – trois mensonges puisqu'il s'agissait de petits groupes d'hommes et non d'une armée, qu'elle ne libérerait personne et qu'elle n'était pas nationale, c'est-à-dire bolivienne, mais en majorité cubaine. Dans son « communiqué n° 4 », alors qu'elle n'est déjà plus qu'un groupe de gueux pourchassés, la fameuse Armée de libération nationale se réclame fièrement de l'internationalisme : « Tout citoyen qui approuve notre programme minimum conduisant à la Libération de la Bolivie est accepté dans les rangs des révolutionnaires avec les mêmes droits et les mêmes devoirs que les combattants boliviens qui constituent évidemment [!] l'immense majorité de notre mouvement »...

L'effet de ces communiqués était faible. Ce n'est pas qu'ils fussent ignorés tout à fait. On se méfia un moment dans les sphères gouvernementales d'Amérique du Sud de cette guérilla qui se donnait une allure continentale. L'Argentine ferma un temps ses frontières, le Pérou prit des précautions. Les trotskistes, les pro-Chinois et le PC annoncèrent leur soutien à la guérilla et autorisèrent leurs militants à la rejoindre individuellement. Mais personne ne viendra en fait...

Sur le terrain, le Che manifestait toujours les mêmes obsessions : il fallait d'abord persuader ses hommes de se sentir déjà morts pour ne pas craindre de perdre la vie. Et, quand le premier guérillero tomba au combat, Che exposa volontairement son corps au milieu du campement comme pour rappeler à chacun d'eux ce qui les attendait.

La réalité ne correspondait guère à la théorie ? Qu'importe. Les mots étaient censés modeler la réalité dans le sens souhaité : « Nous sommes

peut-être en train d'assister au premier épisode d'un nouveau Vietnam ! » déclara-t-il. Le présent ne le confirmait pas, mais Guevara avait encore foi dans le futur et dans l'Histoire avec qui il faisait corps.

Il voulait croire encore que la guérilla, grâce à son rôle catalyseur, provoquerait « un bouleversement » politique en Bolivie. Naturellement, il n'en fut rien. La guérilla devenait tristement dérisoire : les deux premiers morts le furent par accident, noyés dans une rivière. Il semble même au lecteur du *Journal de Bolivie* qu'il frôle le récit surréaliste quand il apprend que Guevara n'en organisait pas moins des cours de français pour ses hommes. Et toujours les mêmes délicates descriptions, après un bon repas chez un paysan : « Journée de rots, de pets, de vomissements et de diarrhée : un véritable concert d'orgue ».

La mort tant attendue

La guérilla se sépara en deux groupes. Qui se perdirent, se cherchèrent et ne se trouvèrent pas. La « base paysanne » n'existait pas. Il fallait terroriser ces gens pour espérer simplement les neutraliser. La vérité est que les guérilleros les effrayaient. Les paysans n'avaient pas besoin d'eux. Leur sort s'était amélioré avec les réformes et cette guérilla risquait de leur apporter des ennuis. Ils connaissaient la brutalité des soldats et risquaient d'être les premières victimes de l'action qu'ils menaient contre ces groupes armés qu'ils ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam. Extrait du *Journal de Bolivie* : « Il faut traquer les paysans pour pouvoir parler avec eux car ils sont comme de petits animaux sauvages [sic]... » Plus loin : « Les habitants ont très peur. »

Aucun d'entre eux ne se joignit à eux. Debray et Bustos, ses contacts, furent arrêtés. Les accrochages laissèrent des vides qui n'étaient pas remplacés. Guevara tomba malade. Il perdit ses chaussures.

Il n'en continua pas moins à foncer droit devant. À se battre. À tuer ou à être tué. Les paysans étaient coupables d'avoir peur. Mais lui-même était coupable – en s'emportant par exemple au point de frapper la jument qui le portait d'un coup de couteau. Ses compagnons furent eux aussi jugés très sévèrement : Orlando Pantoja ? « Faible, fait preuve de peu

d'initiatives » ... Marcos Pinares ? « Indiscipliné... Peu d'autorité » ... Vasquez-Viaña ? « Irresponsable » ... Saldaña ? « Déficient » ... Camba ? « D'une couardise manifeste » ... Walter ? « A manifesté peu de valeur ».

Où l'on retrouve la face cachée de sa passion de l'intégrité, son insensibilité, sa volonté de discipline outrancière. Debray, qui le côtoya sur place, assure que « le chef exigeant [...] ne reculait pas devant l'abus de pouvoir avec une sombre jubilation assez mal dissimulée ». Et de rappeler l'épisode de 1958 à Santa Clara de la jeune recrue qu'il avait envoyée sans arme chercher un fusil dans les rangs ennemis, ou celui de marches pieds nus exigées dans la jungle du Congo pour faire comme les Africains ou encore celui de la dégradation en Bolivie du commandant Pinares, pourtant membre du Comité central du PC cubain, traité de « mange-merde » devant les autres guérilleros, pour avoir donné avant l'heure un ordre de retraite¹⁵³.

Fatigue, faim, avitaminose causaient des ravages. La faim, au point de manger de la viande pourrie... La soif au point de boire son urine – comme sur le radeau de la *Méduse* ! La fatigue, au point de s'évanouir ou d'halluciner. Les groupes ne se retrouvèrent pas. Les hommes tombèrent et le Che se retrouva dans le dernier tronçon de la guérilla.

Les derniers contacts avec La Paz, notamment Loyola Guzman, la trésorière, s'interrompirent. Ses médicaments pour l'asthme manquaient désormais. On aurait dit une troupe de bandits, d'extraterrestres, de sorciers, comme le dit une paysanne à l'armée gouvernementale.

Avec la fatigue et la dénutrition, les ressorts psychologiques de toute cette folie se manifestèrent plus ouvertement. Guevara multiplia les actes suicidaires, allant au-devant de paysans dont il savait qu'ils allaient le dénoncer, ne se défaisait pas de deux mules qui retardaient la marche de son groupe ou campait sans précaution au milieu d'une route. Comme halluciné par cette mort qui serait son dernier et plus grand sacrifice pour la Révolution, il voulait, disait-il, aller « au bout » et demanda, méprisant, à ceux de ses compagnons qui voulaient quitter ces lieux malsains si c'est la peur qui les faisait parler¹⁵⁴... !

Il sembla comprendre enfin, début octobre, qu'une autre piste était possible. Il fallait, dit-il, chercher des zones plus propices et rétablir les contacts avec la base urbaine... C'était trop tard.

Le 8 octobre 1967, Che Guevara fut fait prisonnier et abattu le lendemain.

On ne manque pas habituellement de dénoncer ici la CIA, mais la CIA voulait le garder vivant pour qu'il soit jugé par les Nations unies et « faire pression sur Castro pour la libération des prisonniers politiques à Cuba. En plus, les Américains ne voulaient pas que le Che devînt une icône, un martyr plus dangereux mort que vivant¹⁵⁵. »

On met aussi en avant le PC bolivien qui aurait refusé d'appuyer la lutte du Che par couardise et par mollesse idéologique et politique. Mais Monje, en affirmant que les conditions n'étaient pas mûres, avait quelques arguments. Après tout il connaissait le pays, il y luttait depuis des années. Le Che avait balayé ses objections d'un revers de main, persuadé qu'« il suffit de vouloir pour pouvoir »... Guevara, dans sa folie sacrificielle, pensait que même l'échec était une manière de faire avancer les fameuses « conditions subjectives » : s'ils échouaient, le sang versé susciterait l'indignation, l'admiration et donc favoriserait la seconde vague de révolutionnaires, celle qui prendrait la place de ce commando d'avant-garde.

Le 12 octobre 1967 au tribunal militaire de Camiri, Régis Debray affirme, non sans grandiloquence, que Guevara n'est pas de ceux qui meurent mais de ceux qui sont immortels : « Un Che est mort, d'autres vont naître, surgissant de l'action... L'Histoire et les révolutionnaires futurs se chargeront de juger ceux qui portent en eux la responsabilité de sa mort, de quelque côté qu'ils se trouvent. »

Rien n'est moins sûr. Debray est d'ailleurs revenu de ce type de formule et ne pense plus que Guevara ait été comme « un ange foudroyé par un coup du sort » mijoté par l'impérialisme. Ce risque-tout en avait trop rajouté dans l'impréparation, l'ignorance des conditions de lutte, l'absence de communication avec l'extérieur. « Le Che n'a pas volé sa

mort », laissera tomber plus tard Debray avec raison : « il la couvait depuis dix ans¹⁵⁶. »

Le pire ennemi du Che, en somme, ce fut le Che lui-même... Il s'est immolé comme « une victime expiatoire qui meurt pour racheter les siens » mais aussi comme « le paladin s'immolant en silence à son Charlemagne, tel le comte Roland refusant jusqu'au bout de sonner l'olifant ». Sans doute s'agissait-il de ne pas paraître lâche aux yeux du porteur de la Loi. Comme Roland, qui ne refuse d'ailleurs pas de sonner du cor jusqu'au bout, mais lorsqu'il a acquis la certitude que l'empereur arrivera trop tard pour le sauver. Charlemagne sera désormais chargé de la gestion d'un mort, d'une vie, d'un combat, d'un cri et bientôt d'un mythe.

Le Che et nous...

*« J'adore ce pull – un cachemire d'une maison de luxe bien connue,
et je trouve cette association avec le Che d'une insolence folle,
qui n'est pas pour me déplaire »*

Juliette Gréco in VSD, 22 avril 2009

*« Dans la vie aussi les visages aimés s'usent
comme les coudes des chandails »*

Pascal Quignard

Les adolescents ont pu voir un temps chez Guevara, un homme qui n'était pas lié à une théorie, à un parti ou une organisation, ni même à un État – car était-il Cubain, notre Argentin ? Argentin, notre Cubain ? Ils aimaient en lui celui qui ne trouvait pas le marxisme dans les livres mais comme une évidence « tellement incorporée à la conscience des peuples que l'on ne pouvait même pas penser à le remettre en question ».

Le Che des adolescents

Ce faisant, ils s'aimaient... eux-mêmes et le Che a été l'occasion de construire une image individualiste, romantique, dégagée de tout devoir envers les États et même envers une patrie. Ce n'est pas Guevara que l'on fête, que l'on encense et que l'on exhibe. La théorie du *foco* n'intéresse pas les adolescents, ni la critique des relations commerciales de l'URSS avec les pays sous-développés ni la formation de l'Homme nouveau à travers la lutte de guérilla, ni le refus de la voie parlementaire au socialisme. Les adolescents d'aujourd'hui sont en Occident plutôt tournés vers le pacifisme et la consommation. La politique ne les intéresse guère au-delà d'un rejet de ce qui peut nuire à leur mode de vie.

La transformation de Guevara en icône aimable a donc nécessité une mutation radicale. L'homme capable de procéder à l'exécution d'un traître d'une balle dans le crâne sans le moindre état d'âme et de présider aux tribunaux révolutionnaires a même été comparé au Christ. Au Christ mort du tableau de Mantegna mais aussi à Jésus, agitateur juif dressé contre l'empire. Comme lui, Guevara et ses douze hommes auraient refusé la « loi » de l'empire et ses idées finirent par triompher d'un Pouvoir qui dominait le monde... parce qu'il « était nécessaire qu'il en soit ainsi¹⁵⁷ ». Castro avait poussé à la comparaison dès octobre 1967, en affirmant que « son sang avait coulé en Bolivie pour la rédemption des exploités et des opprimés ».

Ce n'est pas non plus ses exigences de discipline qui peuvent susciter l'enthousiasme de la jeunesse. Guevara était plus un « commissaire politique qu'un leader de masse », plus un radical manichéen qu'un être de nuances. Ceux qui abandonnaient le combat révolutionnaire étaient pour lui des traîtres, des lâches et des ambitieux qui devaient être traités comme tels. Ils n'avaient à attendre aucune indulgence d'un homme capable d'exalter, dans son message à la Tricontinentale en 1966, « la haine intransigeante de l'ennemi qui pousse au-delà des limites naturelles de l'être humain et en fait une efficace, violente, sélective et froide machine à tuer ».

Son refus de tout moment de repos, son insistance sur les journées de travail volontaire, c'est aussi lui. On peut raisonnablement douter que la jeunesse soit prête à le suivre sur ce terrain. Le seul point sur lequel on pourrait esquisser un rapprochement entre le Christ et lui, c'est la radicalité de l'appel de l'un et de l'autre. Le Christ en appelait à laisser là les liens familiaux pour évangéliser. Guevara abandonna sa première femme pour une *guerillera* puis la *guerillera* (et ses quatre enfants) pour ouvrir un nouveau front – en fait pour y trouver la mort. Il est vrai, rappelons-nous, qu'il a écrit : « Je n'ai ni femme ni enfant ni maison ni parents ni frères. Mes amis ne sont mes amis qu'autant qu'ils pensent politiquement comme moi¹⁵⁸. »

Sans doute, Guevara se charge-t-il de la violence avec laquelle on peut

vouloir réagir aux frustrations et aux injustices de la vie quotidienne et cette violence, grâce à lui, peut s'exprimer sans frais, comme au cinéma ou dans un jeu vidéo. Une sorte de violence par procuration, d'autant plus fantasmée que c'est, pour un adolescent en tout cas, de l'histoire ancienne. Sa radicalité acquiert ainsi une complicité post mortem et une quasi-légitimité. « C'est sa radicalité, son exigence d'aller au bout, sa tension, son refus de toute pause, plus que la clarté organisationnelle ou théorique, qui caractérisent sa vision¹⁵⁹. » C'est ici la forme d'un message qui compte plus que son contenu.

Le gâchis de la radicalité

Guevara, comme Napoléon, fait partie de ce petit club d'hommes hors du commun, aux exploits indéniables, à la renommée mondiale, qui ont versé ou fait verser tant de sang et induit tant de gens à embrasser une pensée fautive et des pratiques nuisibles qu'on ne peut que regretter leur existence.

On ne décomptera pas ici, parmi ses victimes, les soldats de l'armée de Batista ou de celle de Barrientos : on nous répondrait sans doute qu'ils l'avaient bien mérité ! Des petits soldats de rien du tout qui voulaient préserver un État assurant cahin-caha une vie décente et libre pour la majorité de la population ? Qui voulaient s'opposer au bonheur de n'avoir qu'un seul parti et un seul chef, des tickets de rationnement et des camions brinquebalants comme moyens de transport ? Leurs morts ne comptent pas... Mais, même à s'en tenir aux morts nobles, aux guérilleros tombés au combat, on arrive à un joli résultat. Le Che appuyait les guérillas dans la plupart des pays d'Amérique latine. Il lançait même ses amis dans de folles aventures. Combien ont été inutilement sacrifiés sur l'autel du Grand Soir latino-américain ?

Combien, comme Massetti en 1963, au nord de l'Argentine, ont-ils traîné comme des âmes en peine dans des endroits déserts au milieu de gens qui ne voulaient pas d'eux ou ne les comprenaient pas avant d'être abattus comme des animaux errants dans l'indifférence générale ?

Combien ont été massacrés d'avoir tenté l'impossible dès 1959, en débarquant au Nicaragua ou en Haïti, au Panamá ou au Paraguay avec la

bénédiction de Guevara et de son camarade Fidel Castro ?

Et combien, parce que le Che leur avait assuré que c'était la voie royale de la liberté, oui, combien, sur la foi de ce guérillero modèle, se sont lancés dans la lutte armée avant de finir leurs jours, sales, hirsutes, dans une forêt perdue ou au fond d'un ravin ?

Combien enfin, qui n'ont pas payé cette erreur de leur vie, ont travaillé à nier que l'Amérique latine eût besoin de réformes, persuadés que, comme le répétait sur tous les tons Ernesto Guevara, la seule alternative qui faisait sens était entre les peuples et l'impérialisme, une alternative qui ne trouverait de solution que dans un affrontement nécessairement armé ?

En guise de quoi, les guérillas – dont celle du Che – ont échoué, le travail demandé pour pousser aux réformes n'a pas été mené par ces jeunes intellectuels fascinés par la voie révolutionnaire et il a fallu attendre trente ou quarante ans de plus pour qu'enfin, aujourd'hui, des gouvernements démocratiques et réformateurs se mettent en place pour susciter les réformes dont le cône sud des Amériques a tant besoin...

Certes, Guevara refusait la Révolution comme un but lointain dont on travaillerait à réduire l'éloignement par divers moyens militants et militaires. Le Che voulait dès maintenant mettre en œuvre l'Homme nouveau pour se débarrasser du passé. Mais le mode de construction employé – la lutte armée –, les présupposés que ce type de lutte implique (l'adversaire ne peut qu'être tué ou terrorisé par les armes), les suites prévisibles antidémocratiques d'un mouvement formé dans et par la lutte armée, les objectifs mêmes du Che – un parti/État révolutionnaire interdisant tout autre type d'expression – le condamnaient à la réalisation d'un modèle pervers interdisant toute évolution vers la démocratie et la prospérité.

Des objectifs qui ne touchent plus

Et pourtant : le Che est toujours admiré. Comment l'expliquer ? Ce n'est pas pour l'efficacité de ses choix politiques et stratégiques : il a partout échoué – à Cuba, au Congo, en Bolivie. Ni la dénonciation des pratiques

de la bureaucratie soviétique. Le radicalisme révolutionnaire, le « plus de socialisme encore », peut toucher Olivier Besancenot ou Alain Badiou. Mais l'ensemble de la population est vacciné. Nul ne souhaite voir dans la tragédie du Che une bouée de sauvetage pour une révolution socialiste moribonde. Notre système économique et politique est imparfait. Son existence même semble faite de la résolution plus ou moins satisfaisante des problèmes qu'il rencontre à mesure qu'il se développe. Mais, de là à remettre à flot une fois encore l'utopie d'un monde fraternel sous la direction d'un parti unique et d'une étatisation totale, comme souhaitait s'y frayer un chemin à coups de fusil Ernesto Guevara, non merci.

Si on le tire trop du côté politique, Guevara perd de son aura. « Adversaire irréconciliable de l'impérialisme – machine à broyer les peuples – et du capitalisme, système intrinsèquement pervers, Guevara était un révolutionnaire marxiste », soutiennent les thuriféraires du Che. La belle affaire ! On sait trop ce que ça donne, un « révolutionnaire marxiste », pour en faire une idole ou un modèle... Seuls ou presque, les trotskistes et les radicaux de tout poil peuvent encenser Guevara parce qu'il montrerait une autre voie au socialisme, plus proche de celle de Trotski que de celle du père Fouettard Staline.

Il était, nous disent-ils aussi, « l'un des porte-parole les plus ardents des pays pauvres agissant contre l'impérialisme sur la scène internationale, dans l'indépendance voire la défiance des bureaucraties de l'Est¹⁶⁰. » Peut-être, ici, Guevara touche-t-il notre sensibilité. La pauvreté reste un gros problème du xxi^e siècle comme elle l'était il y a cinquante ans, du temps de Guevara. Mais bien rares sont ceux qui croient encore que les problèmes du tiers-monde se régleront pas la multiplication des guerres, dites « de libération » !

Mère Teresa des mitrailleuses

Alors ? Si ce n'est ni le sang versé ni la beauté des objectifs socialistes, où se trouvent les raisons d'admirer Guevara ?

Conscient de la nouvelle sensibilité des populations occidentales, plus compassionnelles que révolutionnaires, Olivier Besancenot tente parfois

de faire pleurer les chaumières en prêtant au Che une grande bonté d'âme et en lui attribuant quelque chose du Dr Schweitzer, soignant les pauvres d'une main et tenant son fusil de l'autre. Mère Teresa des mitrailleuses en somme¹⁶¹ ! Ou si l'on préfère San Ernesto de la Higuera, ou encore l'abbé Pierre sud-américain, quelqu'un du genre à « secourir ses compagnons, ou même ses adversaires, et soigner les paysans¹⁶² », à la rigueur.

Il ne fut pas ainsi, nous l'avons vu, et il ne le voulait pas. Se pencher sur les éclopés de la vie, les laissés-pour-compte du développement, les victimes d'un ordre injuste ne l'intéressait guère et il refusait ce rôle ingrat et nécessairement récurrent d'ambulancier planétaire. On ne peut louer le Che pour sa volonté d'atténuer une partie des maux provoqués par d'autres. Il souhaitait autre chose, justement : non pas bricoler des réparations mais susciter un monde et un homme nouveaux, où les réparations seraient enfin inutiles...

La seule réalisation véritable de Guevara, c'est Cuba, mais c'est le parti unique et l'absence d'élections depuis bientôt soixante ans, la misère d'une population qui vend ses filles aux touristes, rafistole des vieilles bagnoles américaines, mendie en Espagne et en Amérique, voyage dans des camions épuisés, habite des maisons qui s'écroulent et achète 84 % de sa nourriture à l'ennemi américain parce qu'il est bien incapable de la produire.

Bien sûr, Guevara est mort en 1967, bien sûr, il n'aurait pas applaudi à ce désastre, mais, malgré toutes les réserves qu'il pouvait discrètement formuler, il est un de ceux qui a mis la machine en route, un de ceux qui faisait fusiller ceux qui ne souhaitaient pas qu'on avance sur cette voie-là. Pour Guevara, la valeur de ces buts valait la peine d'éliminer tous les obstacles qui y menaient, fussent-ils des êtres humains...

À son corps défendant, il a d'ailleurs poursuivi son combat en faveur de Cuba non pas telle qu'il a pu la rêver, mais telle que les frères Castro l'ont façonnée. Le culte de Guevara à Cuba a pour fonction de donner à la Révolution castriste ce supplément d'âme qu'elle a perdu pour cause de décennies de rationnement alimentaire, de logements insalubres, de transports d'un autre âge. C'est une manière aussi de s'appropriier ses

valeurs et de les rappeler à la population cubaine sous une forme incarnée et personnalisée – le message passe alors beaucoup mieux. Tous les matins, les petits écoliers cubains lancent tous ensemble : « *Pioneros del comunismo, seremos como el Che.* » (Pionniers du communisme, nous serons comme le Che). Paradoxalement, enfin, notre révolutionnaire argentin a eu de son vivant comme depuis sa mort un rôle national cubain. Le Che et sa ligne radicale favorable à la lutte armée étaient mis en avant par Castro face aux Soviétiques tenants de la coexistence pacifique et de l'exploration des possibilités de voie pacifique au socialisme, pour se faire reconnaître comme le défenseur d'une position médiane aussi bien à Moscou qu'au Caire ou à Belgrade, chez les non-alignés. Une position confortable dont les Soviétiques connaissaient les avantages puisque eux-mêmes utilisaient Cuba (Castro et Guevara confondus) comme signe des impatiences révolutionnaires du tiers-monde et, donc, de leur propre modération dans leurs rapports avec l'Occident impérialiste... Après la mort du Che et le renforcement des liens de Cuba avec l'URSS, Guevara, ses valeurs, son parcours seront toujours autant de preuves que Cuba était autre chose qu'une simple puissance supplétive du « bloc socialiste », capable de contribuer sous forme de main-d'œuvre militaire aux projets stratégiques de son protecteur soviétique. Rien d'étonnant, par conséquent, que l'image du Che reste si présente à Cuba, rien d'étonnant que la télévision repasse presque en boucle les exploits du Che dans la *Sierra*. Il y va du rappel de la nature de la légitimité révolutionnaire et du fait que celle-ci appartient à quelques hommes qui luttèrent sous la direction de Fidel Castro. La *Sierra* et pas le *Llano*. La *Sierra* et pas les communistes du PSP. La Révolution, dans son essence, c'est cela : une réalité endogène. Sa naissance et son triomphe ultérieur ne sont dus qu'à ces hommes qui entouraient Castro, le *Lider maximo*. Sans doute l'URSS a-t-elle apporté son aide, mais celle-ci n'explique pas tout. Et quand elle s'est effondrée, au début des années 1990, Cuba a pu survivre grâce à la subsistance de cet esprit de sacrifice que le Che prônait et dont il a donné l'exemple... Sans doute, le Che n'aurait guère apprécié le tourisme occidental et notamment sexuel que propose Cuba depuis quelques années, ni les inégalités criantes entre dirigeants et petit peuple, ni le conformisme ambiant. Il n'est pas sûr non plus qu'il aurait apprécié la légère mais habile inflexion donnée à son image officielle à Cuba. Dans ce qui est à ce jour son testament politique, son entretien avec Ignacio Ramonet, Castro insiste sur la fragilité du Che,

ses erreurs et la protection que lui, le Maître, devait lui assurer. Il évoque même le poids que représentait cet asthmatique, qui oubliait régulièrement ses médicaments – ainsi fit-il en embarquant sur le *Granma* ou en s'introduisant en Bolivie –, son « mépris absolu du danger » et le fait qu'il était donc obligé, lui le commandant en chef, de refuser au Che, toujours volontaire, qu'il multiplie les missions risquées. Au fond, à l'entendre, Castro lui a sauvé la vie, car « c'est comme à pile ou face dans un combat très rapproché ». Guevara aurait fini par mourir « comme finissent par mourir tous ceux qui pratiquent la roulette russe¹⁶³ ».

Contrôlé, fragilisé, le mythe du Che n'en est pas moins toujours à l'honneur à Cuba, même si l'on ne s'en inspire plus guère. Au Che est laissée une place, et d'importance centrale. Mais la réalité castriste la contredit sans vergogne. Il est vrai que l'oubli des idéaux du Che vise la survie du pouvoir malgré l'effondrement du « camp socialiste » et la volonté d'incarner, avec la Corée du Nord, la « dernière tranchée », l'ultime môle de résistance d'un certain communisme...

Le malheur fascinant

Ici, Guevara apparaît comme un « Malgré-nous », incorporé de force à une cause qui n'est plus tout à fait la sienne. Mais puisque ce n'est pas du côté des réalisations qu'il faut chercher les raisons de la pérennité de son mythe, ni des buts recherchés, n'est-ce pas alors plutôt du côté des échecs ? Et si ce n'était pas en effet la fascination envers sa fragilité, sa vulnérabilité et son malheur qui attirait les foules ? Comme Socrate, comme Jésus, Guevara vit encore d'avoir été vaincu. C'est sa mort qui le rend si vivant. Que serait Socrate sans cette mort acceptée avec un rien de désinvolture ? La mort n'avait pas de prise sur lui. Il continuait de converser avec ses amis quelques instants avant l'exécution de la sentence qui le frappait, après avoir renvoyé sa femme, ses pleurs, son théâtre de future veuve. Si Socrate n'avait pas ignoré la mort, pas de fascination de la part de Platon, pas de *Phédon*, mais simplement un malin, un artiste assez habile pour faire croire qu'il accouchait les esprits, évoqué en cinq ou six lignes par Diogène Laërce. « C'est la disparition brutale, avant la quarantaine, précocité christique, qui sort du lot commun l'artiste, le politique ou la star. Qu'aurait été Pollock sans son accident-suicide, ou

James Dean et même Valentino ? » s'interroge Debray¹⁶⁴.

Socrate sort, et revient par l'œuvre de Platon. Jésus sort de la vie, et revient par la résurrection, l'Église et l'expansion du christianisme. Guevara mort, c'est sans doute aussi l'agitation d'une thématique résurrectionnelle. Il ressemble tant dans la mort au *Christ* de Mantegna ! Il n'avait pas la douceur du Sermon sur la montagne. Guevara en Bolivie, c'est plutôt le Clairon sur la montagne, la Haine à l'œuvre. Mais aussi la promesse, « au nom du Che », d'un avenir révolutionnaire pour l'Amérique latine.

Debray dit que « l'aventure de Guevara a été une aventure mystique et les derniers mois de sa vie une Passion, sa Passion révolutionnaire ». Guevara est un saint martyr si l'on veut, et plus prosaïquement un vaincu qui promet qu'il se vengera. Ils seront des millions, dicit Castro, en guise d'éloge funèbre¹⁶⁵.

Mais si l'on promet qu'on reviendra des millions, c'est précisément qu'on vient d'être défait et qu'on était quelques dizaines seulement.

L'homme qui voulait...

Guevara serait un peu aussi celui qui a osé, en notre lieu et place, faire non pas ce que nous n'osions pas faire – qui aurait envie de cette vie de chien absurde ? –, mais manifester la folle passion de celui qui sait ce qu'il doit faire. Dans ce monde postmoderne où tout se vaut, nous lui devrions au moins ça : le spectacle, et maintenant le souvenir, d'une passion folle. Guevara comme souvenir d'une période où l'on croyait. Après tout, le Che vaut bien Robin des bois ou Spiderman. Le culte de Guevara, en ces temps d'irréligion occidentale, serait le signe non de notre aveuglement mais bien au contraire de notre lucidité : le Che, qui disait non au risque de la mort, qui refusait le monde tel qu'il est et voulait affronter ce qui l'empêchait de tourner, est un des derniers à croire passionnément à ce qu'il fait.

Le Che comme le souvenir nostalgique d'une période où l'on croyait à quelque chose, où l'on pouvait vouloir mourir pour défendre une

conception du monde... Nous n'avons ni la foi assez forte ni le courage assez grand pour suivre ses pas. Nous avons pris nos distances avec les idéologies. Ses capacités au don de soi, son fanatisme, sa passion nous fascinent comme un paradis perdu. Et nous regrettons son absence de recul et d'esprit critique. Car nous ne sommes plus capables de passion jusqu'au fanatisme, et c'est sans doute heureux pour chacun de nous.

Un signe libre

Cette image que nous révérons correspond-elle au vrai Guevara ? Il résista aux honneurs, nous dit-on. Était-il capable de les supporter ? Il dénonça les compromis, les pauses, le repos, les plaisirs. Mais, avec son fichu caractère, était-il bien seulement capable d'autre chose que cette lutte à la vie et à la mort avec les forces de l'ordre ? Était-il seulement capable d'une autre vie que celle qui portait la haine de soi et des autres ? Et était-ce si admirable ce combat disproportionné qu'il mena ? Avait-il de quoi être fier de ce qu'il accomplit, lui qui aurait pu, en Bolivie, attendre un peu, s'assurer de bonnes liaisons avec Fidel, de bonnes armes, un bon endroit ?... Lui qui, surtout, aurait pu se demander s'il avait la moindre chance de réussir ?

Ces questions déplacées n'intéressent pas ses fans. Ils ont raison en un sens, car la critique factuelle manque quelque chose qui n'a rien à voir avec les faits, un peu comme la critique de la religion manque son but en s'appuyant sur la raison et l'expérience alors que l'objet de la critique est lié au surnaturel et à l'au-delà. Pour en finir avec le « mythe truqué » du Che, comme l'écrivait *El Pais*, le rappel des échecs de Guevara comme économiste, guérillero, diplomate, et comme politique, ne peut suffire.

La vérité suffit-elle jamais ? Elle concerne le vrai Guevara alors que c'est une icône qui est encensée, et la critique de ses théories sur la révolution importe peu. Y voir des généralisations hâtives de l'expérience cubaine et la nuisance qu'elles représentent comme « prêt à penser pour plusieurs générations de Latino-Américains qui sont allés allègrement au-devant de la mort sans que le sort de leurs semblables s'améliore pour autant » ne suffit pas non plus. Ni la dénonciation de son volontarisme à outrance, ni sa désinvolture – le mot est faible – à l'égard de la

démocratie, ni son goût pour la violence et la mort.

Ce n'est pas cet Ernesto Guevara-là qui est admiré, cet éternel adolescent fasciné par la Loi et un ordre dont il se fait élément, vis, écrou, et qui fonce tête baissée dans la répétition de ce qui a réussi une fois dans une petite île contre un pouvoir démoralisé, une armée fatiguée et privée de toute aide américaine. C'est au contraire quelqu'un au regard perçant, quelqu'un qui voit juste et loin qu'on admire et qu'on encense. Le cheveu en bataille, c'est aussi de la jeunesse et de ses capacités de passion qu'il s'agit.

Certitudes, passion, liberté individuelle et exotisme, voilà ce que veut « dire » l'icône. Laquelle n'a guère à voir avec son référent. Nous découvrons, derrière le nom encensé d'un aspirant au bonheur, un porteur de haine, derrière l'idéaliste prêt au sacrifice de soi, un matérialiste historique respectueux de la roue de l'Histoire, et, sous l'exotisme d'une guérilla, une misérable existence où l'on marche sans cesse, où l'on tue ou l'on est tué, où l'on subit une discipline terrible et paye de sa vie tout renoncement à la lutte.

Mais l'icône peut être admirée comme un signe de reconnaissance, un pied de nez au monde quotidien, l'indication sinon la preuve qu'il y a du sens quelque part. Et comment n'en pas trouver dans ce regard noir et perçant, promesse de combat et – au-delà, plus tard – de bonheur partagé ? L'adolescent consommateur de signes se rassasie ainsi du Che comme d'un sens supposé. Un sens qui importe peu au fond. Il suffit que l'on sache qu'il y en ait, comme il suffisait à Lucrèce qu'il y ait une explication aux phénomènes naturels. La nature de l'explication importait peu. Le Che donne du sens. Peu importe lequel.

Mais la multiplication de cette icône et de ces images a elle-même un effet : si le prototype s'est envolé dans la virtualisation mille fois répétée de l'image¹⁶⁶, cette répétition sonne comme une insistance et presque une exigence de sérieux, comme les Mao ou les Marilyn Monroe d'Andy Warhol répétés presque à l'identique... Et qu'il y ait du sens, et un sens sérieux, c'est un désir enfoui bien difficile à réprimer parmi des populations qui ne croient plus à rien...

Ernesto Guevara, le vrai, pas l'icône qui porte son nom, n'aurait sans doute pas apprécié que son nom soit prononcé du seul fait qu'il fasse sens, au même titre qu'une paire de chaussures de marque, une actrice de cinéma ou un tableau abstrait, les Beatles, Mick Jagger ou encore Janis Joplin¹⁶⁷.

Che sur tasse, sur pull, sur réveil, carnets de notes et porte-clefs, cendriers, casquettes et sous-verres, napperons et pendentifs, le Che, une des manifestations d'une société de consommation et de communication, qui sait, justement, ce qui nous manque. C'est sans doute peu brillant. Mais ce « chic Guevara », comme disait Carlos Fuentes, ne sonne pas plus faux que l'espérance d'un autre monde auquel ont cru pouvoir le lier quelques mouvements et partis politiques gauchistes.

notes et références

1 *la Lune et le Caudillo*, Gallimard-L'Arpenteur, 1989.

2 Buchet-Chastel, 2008.

3 Simonelli, 2008.

4 Éd. Universal, 2002.

5 V. Rémi Kaufers : « Le pantin de Fidel », Jacobo Machover : « Le petit boucher », Vincent Bloch : « Comment ruiner le pays », Paul-Éric Blanrue : « Le commandante des guerres perdues » in *Historia*, numéro spécial Guevara, novembre 2006.

6 *Histoire et Liberté*, n° 36.

7 « El mito trucado del Che », 24 janvier 2004.

8 Paulo Paranagua, « Le guévarisme n'est pas un humanisme », 1^{er} octobre 2004.

9 *Loués soient nos seigneurs*, Gallimard, 1996, notamment pp. 176 à 196.

10 Olivier Besancenot, Michael Löwy ont adopté un titre qu'on osera dire « pompier » : *Che Guevara, une braise qui dure encore*, Mille et une nuits, 2007.

11 Anderson, *Che Guevara, a Revolutionary Life*, Grove Press, New York, 2007 p. 13.

12 Aujourd'hui encore, Cuba compte 8 % d'asthmatiques, contre 5 % en France, par exemple.

13 Eduardo Galeano affirme qu'il a surmonté ainsi ses propres doutes politiques et qu'il était poussé à vouloir tout puisque l'asthme semblait l'obliger à n'avoir rien. V. Anderson, *op. cit.*, p. 609.

14 Régis Debray, *Loués soient nos seigneurs*, Gallimard, 1996, p. 89.

15 Paco Ignacio Taïbo II, *Ernesto Guevara connu aussi comme le Che*, Métallé-Payot, 1996.

16 Le 24 juin 1967.

17 Du nom de Juan Negrin, le pourvoyeur de l'or espagnol à l'Union soviétique. Georges Dupoy, « Mon ami Che Guevara », *le Figaro*, 12 et 13 octobre 1967.

18 Anderson, *op. cit.*, p. 58.

19 À 25 ans passés, il continue à rêver plus qu'à préparer une activité professionnelle : il envisage de travailler « en physique nucléaire, en génétique ou dans quelque chose comme ça » (sic).

20 Anderson, *op. cit.*, p. 30, et Horacio Rodriguez, *Che Guevara, mythe ou réalité*, Julliard, 1959, p. 37. Ce dernier situe plutôt le propos de Guevara un peu plus tard, dans sa jeunesse étudiante. L'accord est total en revanche quant au caractère entier du jeune Guevara...

21 Leonardo Facco, *op. cit.*, p. 19.

22 Enrique Oltuski rencontre Guevara après la prise de Santa Clara par l'armée rebelle : « Je pouvais sentir l'odeur pénétrante (sic) du corps de Che ». V. Paco Ignacio Taibo II, *op. cit.*, p. 307.

23 Anderson, *op. cit.*

24 *Ibid.*, p. 455.

25 Taibo II, *op. cit.*, p. 505.

26 *Journal de Bolivie*, Maspero, 1968, p. 109.

27 *Ibid.*, p. 168.

28 *Castro y las guerrillas en America latina*, cité par Leonardo Facco, *C'era una volta Il Che*, éd. Simonelli, p.94.

29 Il s'agit d'une interview réalisée par Alles Soberon, le premier journaliste cubain à être monté dans la Sierra, et qui fut publiée bien plus tard, dans la revue *Bohemia*, le 24 février 1959.

30 Ignacio Taibo II, *op. cit.*, p. 354.

31 Horacio Rodriguez, *op. cit.*, p. 58.

32 *Loués soient nos seigneurs*, p. 192.

33 Sur le mythe Guevara, on peut consulter les quelques pages, sans doute discutables mais fort intéressantes, de Julie Bourgois et Anne Percie du Sert dans le *Dictionnaire des mythes d'aujourd'hui*, éd. du Rocher, 1999.

34 Anderson, *op. cit.*, p. 123. Un phénomène comparable emportera les jeunes gauchistes européens sur la place du Rossio à Lisbonne pendant les étés 1974 et 1975 pour accompagner la « révolution des œillets ».

35 La rencontre a lieu selon Debray au Venezuela.

36 Son importance n'a pas échappé à Régis Debray qui parle lui aussi (et le premier) de « chemin de Damas ». Il souligne un autre passage du journal, non moins étrange que les autres : « Et maintenant je savais qu'au moment où le Grand esprit directeur (sic) porterait l'énorme coup qui diviserait l'humanité en à peine (!) deux factions antagonistes, je serais du côté du peuple », *op. cit.*, p. 181.

37 Son journal, cité par Anderson, p. 166.

38 Enrique Ros, *op. cit.*, p. 67.

39 Horacio Rodriguez, *op. cit.*, p. 67.

40 Anderson, *op. cit.*, p. 145.

41 Cette traduction française rend mal compte des fantasmes habituels de Guevara. Ce dernier écrit « *que esta cagando de la risa* », qu'il en chie de rire !

42 Hilda et Ricardo Gadea, *Che Guevara, les années décisives*, éd. N°1, notamment pp. 103-107, « Guevara participe à la défense ».

43 Lettre à Tito Infante de Mexico, 1955, citée par Leonardo Facco, *op. cit.*, p. 17.

44 Ignacio Ramonet, *Fidel Castro, biographie à deux voix*, Fayard, 2007, p. 154.

45 *Loués soient nos seigneurs*, p. 177.

46 Castro le confirme en se confiant à Ignacio Ramonet : « Il aurait mieux valu désinformer l'adversaire. Mais le Che, fortement influencé par le côté épique de la littérature communiste, s'était montré tel qu'il était », etc. (p. 159).

47 Guevara définit lui-même son engagement aux côtés du commandant rebelle comme, « dès le premier instant », « un lien romantique de sympathie et d'aventure »... Il « valait la peine de mourir en pays étranger pour un idéal si élevé ». Guevara *Écrits I*, p. 29. On renverra ici aux écrits de Guevara sans se faire d'illusion sur le caractère personnel de ces textes visiblement retouchés (peut-être avec son accord, d'ailleurs), comme le montrent d'étranges expressions comme « Echeverria, symbole de notre jeunesse », que seul un Cubain pouvait écrire, ou la reprise du point de vue le plus officiel sur l'échec de la grève générale (Castro n'est pour rien dans son échec).

48 On y trouve notamment le passage suivant :
« [...] *de la montagne à la mer, voici ma parole :*
Si ma plume valait ton pistolet
De capitaine, je mourrais heureux. »

49 V. Carlos Franqui, *Journal de la révolution cubaine*, Seuil, 1976 p. 284.

50 Lettre du 28 janvier 1957 à Hilda Gadea : « Ma chérie (*Querida vieja*), je me trouve dans la

forêt cubaine, vivant et assoiffé de sang. »

51 Ce moine dominicain de la seconde moitié du xve siècle dirigeait à Florence une dictature théocratique qui condamnait le jeu, les tavernes, les livres « légers », etc.

52 Il se laisse aller, dans les lettres à sa mère, à reconnaître pendant l'été 1959, « sa vérité », une vérité dont « le caractère de fatalité absolue donné à sa mission le débarrasse de toute peur » (v. Anderson, *op. cit.*, p. 434).

53 21 sont morts au combat entre le 5 et le 16 décembre, 21 sont faits prisonniers, 20 sont dispersés, échappant à la capture ou parvenant à s'évader après avoir été capturés (7 d'entre eux rejoignant bien plus tard la guérilla). 20 hommes, en tout et pour tout, purent donc se regrouper entre le 16 et le 27 décembre pour former le noyau de l'« armée rebelle ». Les listes des uns et des autres sont publiées dans un album aux relents hagiographiques : *Chronique de Che Guevara*, éd. Chronique, 2004.

54 Allusion au 26 juillet 1953, date de l'attaque contre la caserne Moncada.

55 Guevara, *Écrits I*, p. 174.

56 Cité par Horacio Rodriguez, p. 147.

57 Guevara, *Écrits I*, p. 91. Guevara raconte lui-même l'histoire désormais bien connue de la petite fille qui assiste (sic) aux consultations qu'il donne à des femmes et qui prévient sa mère que « ce docteur, il leur dit pareil à toutes » ! « Rien de plus vrai », reconnaît le Che, qui ajoute : « Mes connaissances n'allaient pas très loin peut-être... »

58 Horacio Rodriguez, *op. cit.*, p. 86.

59 Anderson, *op. cit.*, p. 279.

60 Guevara, *Écrits I* p.165 : « Aujourd'hui [il est bien temps ! *nda*] une question se pose à nous : était-il réellement coupable au point de mériter la mort ?... La guerre est rude et difficile et, aux heures où l'ennemi redouble de combativité, il n'est pas possible de tolérer fût-ce la présomption d'une trahison »...

61 Guevara, *Écrits I*, p. 167

62 Guevara *op. cit.*, I, p. 129. Cela n'empêche pas Guevara d'annoncer tranquillement, au cours d'une interview (retailé en *le Socialisme et l'Homme*) : « Chaque combattant de la Sierra Maestra qui avait acquis un grade supérieur dans les forces révolutionnaires, comptait à son actif un grand nombre d'actions d'éclat. C'est sur cette base qu'il obtenait ses grades. »

63 Ramonet, *op. cit.*, p. 170.

64 *Loués soient nos seigneurs*, p. 179.

65 Leonardo Facco, *op. cit.*, p. 25.

66 *Op. cit.*, p. 304.

67 Leonardo Facco, *op. cit.*, p. 26.

68 Enrique Ros, *op. cit.*, p. 173.

69 Paco Ignacio Taibo II, *Ernesto Guevara connu aussi comme le Che*, Métaillé-Payot, 1996, p. 280.

70 Fulgencio Batista, communément désigné comme dictateur, avait eu une longue carrière politique. Chef des armées dans les années 1930, plutôt progressiste, élu président en 1940 (avec l'appui du PSP, le Parti communiste cubain historique), il reprendra le pouvoir qu'il avait abandonné en 1944 par un coup d'État en 1952. Corrompu, sans doute, et réagissant violemment aux tentatives de « subversion » de son régime, il était alors à la tête de ce que *France Observateur* appellera une *dictablanda*, une dictature molle qui autorisait une presse pluraliste et les partis politiques... (v. notre *Coucher de soleil sur La Havane*, Flammarion, 2006).

71 V. Leonardo Facco, *op. cit.*, p. 61.

72 Alvaro Vargas Llosa, cité par Leonardo Facco, p. 61.

73 Jacobo Machover, *la Face cachée du Che*, p. 60-62.

74 Juan Vives, *El Magnifico*, p. 44, Pierre Kalfon, *Che*, p. 445 et Benigno, qui fut le témoin de cette lamentable affaire (v. *Vie et Mort de la révolution cubaine*, Fayard, 1996, p. 110).

75 Anderson, *op.cit.*, p. 385.

76 Anderson, *op. cit.*, p. 390.

77 Machover, *op. cit.*, p. 102.

78 Anderson écrit : « *They had little privacy during his rare times at home* », *op. cit.*, p. 447.

79 Cité par Jacobo Machover, *la Face cachée du Che*, p. 118.

80 Cormier, *op. cit.*, p. 315.

81 Enrique Ros, *op. cit.*, p. 230.

- 82** Responsabilité officielle, et toute relative. C'est avec l'argent cubain, des soldats et du matériel cubains qu'il entre au Congo. C'est un ordre de Castro qui l'en fera sortir.
- 83** Sori-Martin fut finalement fusillé en avril 1961.
- 84** R. Dumont, *Cuba, socialisme et développement*, Seuil, 1964, p. 54.
- 85** Les révolutionnaires, pendant la guerre d'Espagne, avaient mis en place des « *campos del pueblo* ». Même ainsi légitimés, ils ressemblèrent à n'importe quel camp de concentration...
- 86** Taibo II, *op. cit.*, p. 353.
- 87** *Écrits et Discours, IV*, cité par Ros, *op. cit.*, p. 217.
- 88** Théodore Draper, *la Révolution cubaine, mythe et réalités*, Calmann-Lévy, 1963, p. 185.
- 89** Le 23 mars 1960, discours télévisé.
- 90** Loués soient nos seigneurs, p. 178.
- 91** J. Cormier, *Che Guevara*, éd. du Rocher, 1995, p. 302.
- 92** Debray, *op. cit.*, p. 185.
- 93** Anderson, *op. cit.*, p. 607.
- 94** Guevara, *op. cit.*, p. 18.
- 95** Le 4 décembre 1962.
- 96** Ernesto Che Guevara, *Souvenirs de la guerre révolutionnaire*, avant-propos de Robert Merle, p. 11.
- 97** Voir « Qu'est-ce qu'un jeune communiste ? », 1962, in *Écrits II*, Maspero éd.
- 98** Jon Lee Anderson, *Che Guevara, a revolutionary life*, p. 513.
- 99** Cité par Taibo II, *op. cit.*, p. 316.
- 100** Taibo II, *op. cit.*, p. 317.
- 101** Leonardo Facco, *op. cit.*, p. 39.

102 Anderson, *op. cit.*, p. 391.

103 Leonardo Facco, *op. cit.*, p. 37.

104 Cité par Horacio Rodriguez, *op. cit.*, p. 140.

105 Cité par Horacio Rodriguez, *op. cit.*, p. 143.

106 *Ibid.*, p. 53.

107 V. par exemple, Guevara, *Écrits I*, p. 224.

108 V. Guevara, *Écrits I*, p. 220. Guevara y montre naturellement la lutte armée comme une « nécessité défensive ». En débarquant à Cuba du *Granma*, Guevara et ses camarades ne faisaient que se défendre : la guérilla est le « mouvement défensif du peuple à un moment donné » (in « La guerre de guérilla, une méthode », publié en septembre 1963 dans *Révolution africaine*).

109 Discours le 15 août 1964 à La Havane à la distribution des prix de travailleurs communistes, Anderson, p. 603.

110 in *le Socialisme et l'Homme*, p. 116.

111 Guevara, *Écrits I*, p. 209, « Qu'est-ce qu'un guérillero ? » in *Revolucion*, février 1959.

112 Cité par Horacio Rodriguez, *op. cit.*, p. 114.

113 Guevara, *Écrits I*, p. 36, et H.R. p. 126.

114 Cité par Horacio Rodriguez, *op. cit.*, p. 120.

115 Guevara, *Écrits I*, p. 92.

116 *Ibid.*, p. 172.

117 *Ibid.*, p. 64

118 Taibo II, p. 467.

119 *Le Socialisme et l'Homme*, Maspéro, 1966, p. 61.

120 *La Guerre de guérilla*, Maspero, cité par Taibo II, p. 360.

121 Jon Lee Anderson, *op. cit.*, p. 606. Guevara reprend ici une formule de Fidel Castro.

122 *Le Socialisme et l'Homme, op. cit.*, p. 95.

123 *Op. cit.*, p. 107.

124 Guevara, *Écrits I*, p. 85.

125 Guevara, *Écrits I*, p. 202.

126 Taibo II, p. 419.

127 *Ibid.*, pp. 127 et 128.

128 *Ibid.*, p. 95. Guevara ajoute que Urrutia finit par démissionner, « rejeté à l'unanimité par le peuple », c'est-à-dire par Castro et ses camarades...

129 *Op. cit.*, p. 102. Heureusement « l'avenir nous appartient » !

130 Anderson, *op. cit.*, p. 70.

131 Taibo, *op. cit.*, p. 450.

132 *Le Socialisme et l'Homme*, p. 106.

133 Cette conférence, donnée pour les cadres de son ministère de l'Industrie le 5 décembre 1964, est rapportée par Taibo II, *op. cit.*, p. 463.

134 Leonardo Facco, *op. cit.*, p. 22.

135 *Loués soient nos seigneurs*, *op.cit.*

136 *Ibid.*, p. 191.

137 *Vie et Mort de la révolution cubaine*, Fayard, p. 101.

138 Carlos Moore, *Castro, the Blacks and Africa*, Univ. of California, 1988, p. 200.

139 Mais pour combien de temps ? Benigno dit qu'il mène la première attaque alors que le commandement est « encore en territoire tanzanien » (*Vie et Mort... op. cit.*, p. 103).

140 Benigno, *op. cit.*, p. 107. À lui, qui était Blanc, ils obéissaient sans difficulté !

141 V. Leonardo Facco, *op. cit.*, p. 19.

- 142** V. Ezzedine Mestiri, *les Cubains en Afrique*, Karthala, 1980, p. 79.
- 143** Benigno, *Vie et Mort...*, *op. cit.*, p. 104.
- 144** *Loués soient nos seigneurs*, *op. cit.*, p. 178.
- 145** Taibo II, *op. cit.*, p. 542.
- 146** AFP, 29 décembre 1965, cité par Horacio Rodriguez, p. 203.
- 147** Anderson, *op. cit.*, p. 558.
- 148** Ignacio Ramonet, *op. cit.*, p. 277.
- 149** Cité par Taibo II, *op. cit.*, p. 576.
- 150** Horacio Rodriguez, *op. cit.*, p. 223.
- 151** Cité par Taibo , *op. cit.*, p. 570.
- 152** *Loués soient nos seigneurs*, *op. cit.*, p. 194.
- 153** *Loués soient nos seigneurs*, *op. cit.*, p. 190.
- 154** *Ibid.*, p. 196.
- 155** Benigno, *Dernier Compagnon du Che*, éd. du Rocher, 2006, p. 263.
- 156** *Loués soient nos seigneurs*, *op. cit.*, p. 183.
- 157** *Le Nouvel Observateur*, 1er novembre 1967.
- 158** La lettre qui contient ces formules, dignes d'un Netchaïev, était adressée à son père. Celui-ci l'a reproduite dans son livre : *Mi hijo el Che (Mon fils, le Che)*.
- 159** V. Ma relation du trentième anniversaire de sa mort in *Spectacle du monde*, automne 1997.
- 160** Olivier Besancenot, Michael Löwy, *Che Guevara*, p. 44.
- 161** L'expression est de Rui Ramos, auteur d'un article intitulé « Le mépris de Che Guevara pour les autres » (*Histoire & Liberté*, n° 35).

162 Besancenot et Löwy, *op. cit.*, p. 17.

163 Ignacio Ramonet, *op. cit.*, p. 155.

164 *Loués soient nos seigneurs*, *op. cit.*, p.183.

165 V. également l'entretien avec Ignacio Ramonet : «...Il a donné sa vie pour ses idées. La cause du Che triomphera, elle triomphe déjà », p. 279.

166 *Op. cit.*, p. 17.

167 V. Miguel Benasayag, *Che Guevara. Du mythe à l'homme, aller-retour*, p. 14, Bayard, 2003.

Bibliographie sommaire

Anderson Jon Lee, *Che Guevara, a Revolutionary Life*, Grove Press, New York, 1997.

Benasayag Miguel *Che Guevara. Du mythe à l'homme, aller-retour*, Bayard, 2003.

Benigno (Dariel Alarcon Ramirez), *Vie et Mort de la révolution cubaine*, Fayard, 1996.

Benigno (Dariel Alarcon Ramirez), *Le Che en Bolivie*, éd. du Rocher, 1997.

Benigno (Dariel Alarcon Ramirez), *Dernier Compagnon du Che*, éd. du Rocher, 2006.

Besancenot Olivier et Löwy Michael, *Che Guevara, une braise qui dure encore*, Mille et une nuits, 2007.

Cormier Jean, *Che Guevara*, éd. du Rocher, 1995.

Debray Régis, *la Guérilla du Che*, Seuil, 1974.

Debray Régis, *Loués soient nos seigneurs*, Gallimard, 1996.

Facco Leonardo, *C'era una volta Il Che*, Simonelli, 2008.

Gadea Hilda et Ricardo, *Che Guevara, les années décisives*, éd. N°1, 1998.

Guevara Ernesto Che, *Écrits I Souvenirs de la guerre révolutionnaire*, Maspero 1967.

Guevara Ernesto Che, *Écrits II Œuvres révolutionnaires 1959-1967*, Maspero, 1968.

Guevara Ernesto Che, *Journal de Bolivie*, Maspero, 1968.

Guevara Ernesto Che, *Passages de la guerre révolutionnaire : le Congo*, Métailié, 2000.

Guevara Lynch, *Mi hijo el Che*, Plaza et Janes, 1980.

Guevara Ernesto Che et Granado Alberto *Latino America, Journal de voyage*, Austral, 1994.

Kalfon Pierre, *Che Ernesto Guevara, une légende du siècle*, Seuil, 1997.

Machover Jacobo, *la Face cachée du Che*, Buchet-Chastel, 2008.

Rodriguez Horacio, *Che Guevara, mythe ou réalité*, Julliard, 1959.

Rojo Ricardo, *Che Guevara, vie et mort d'un ami*, Seuil, 1968.

Ros Enrique, *Ernesto Che Guevara, Mito y realidad*, éd. Universal, 2002.

Taibo II Paco Ignacio, *Ernesto Guevara connu aussi comme le Che*, Métailié-Payot, 1996.

Verdès-Leroux Jeannine, *la Lune et le Caudillo*, Gallimard-L'Arpenteur, 1989.

Ouvrage Collectif, *Chronique de Che Guevara*, éd. Chronique, 2004.